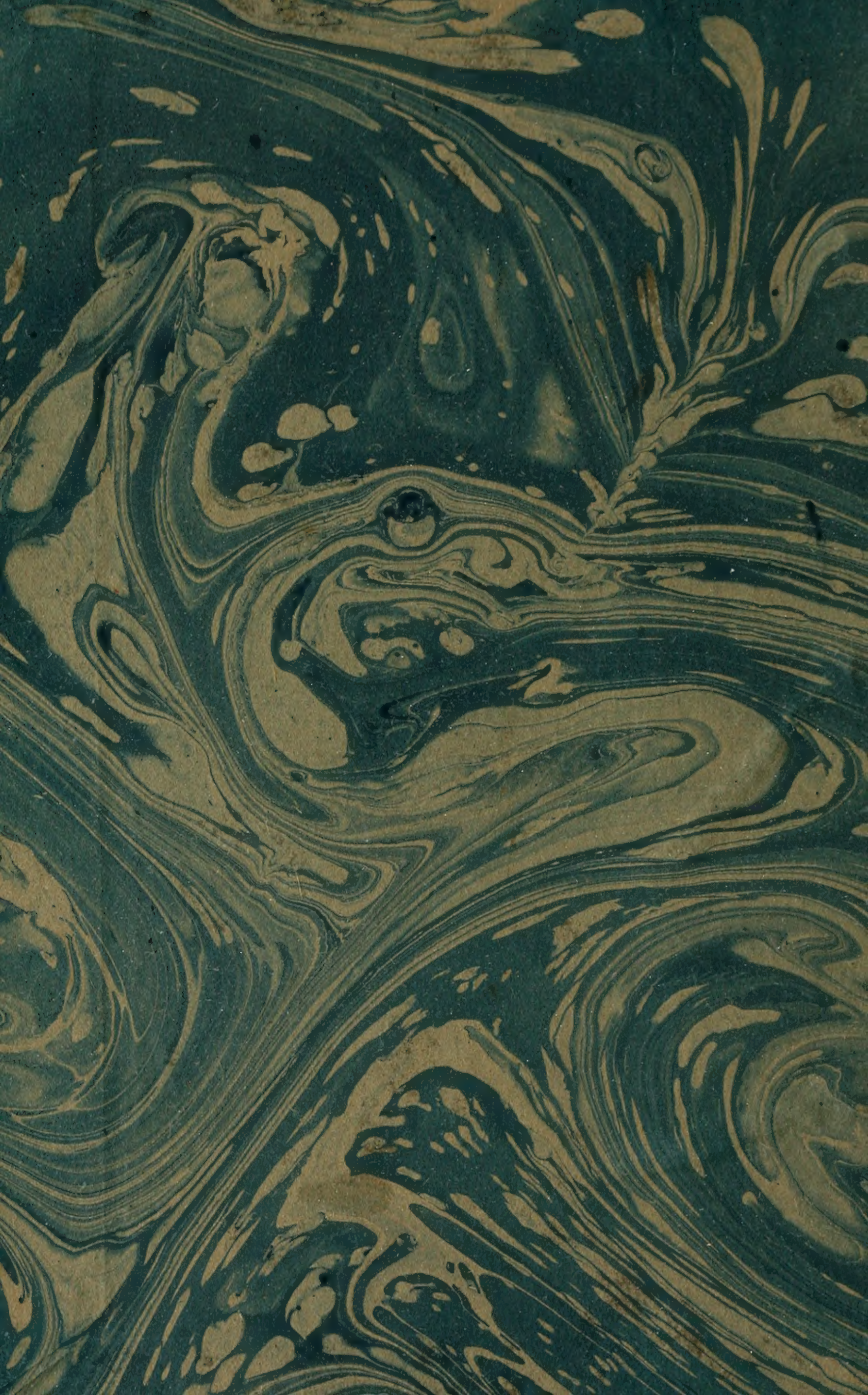
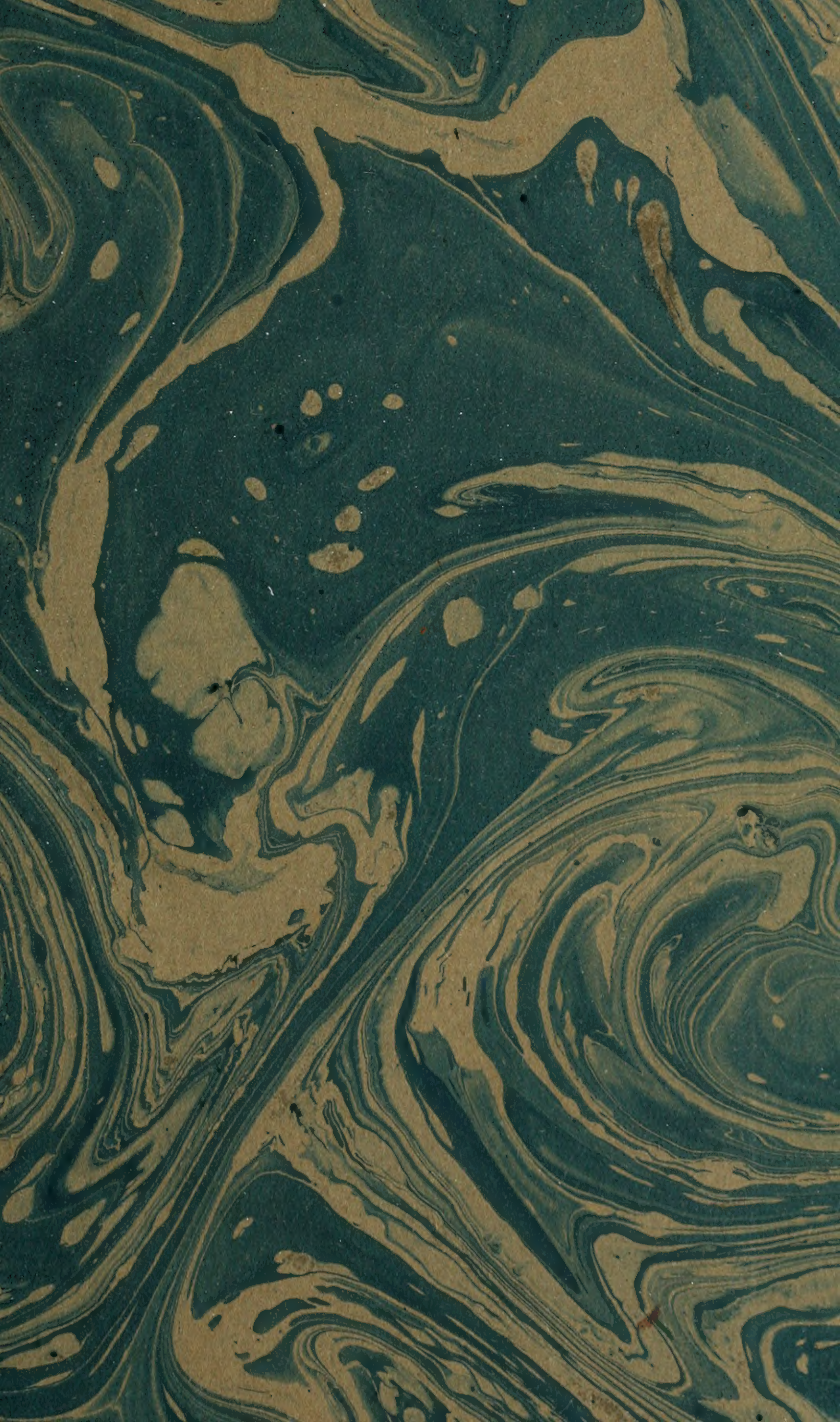

3 1761 05938764 7





Le

Dix-huitième siècle galant et libertin

OUVRAGES PARUS

DANS LA MÊME COLLECTION

Les Petits boudoirs sous Louis XV, d'après l'Espion anglais . . . . *1 vol.*

Mémoires de la princesse de Lamballe . . . *1 vol.*

Les Sérails de Londres . . . . *1 vol.*

Un amant de Marie-Antoinette : le « divin » Lauzun . . . . *1 vol.*

Œuvres amoureuses de Napoléon . . . . . *1 vol.*

Mémoires de Sanson . . . . *1 vol.*

Tous ces ouvrages, avec une introduction du bibliophile Pol André, *sont illustrés de nombreux documents contemporains et de gravures de l'époque.*

Le
Dix-huitième siècle galant et libertin

RECUEIL DE DOCUMENTS CURIEUX ET RARES
SUR L'AMOUR ET LES FEMMES GALANTES AU XVIIIe SIÈCLE

PRÉCÉDÉ

d'une introduction par le bibliophile

POL ANDRÉ



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22



INTRODUCTION

INTRODUCTION

La littérature des pamphlets est une littérature spéciale à certaines époques et à certains faits. Tous les événements, ni tous les personnages ne l'inspirent pas. Car, pour qu'elle se réalise avec le maximum d'opportunité et de succès, il est nécessaire que l'esprit public soit préparé à la comprendre, à l'adopter et à l'encourager. Sans faveur, ni utilité, elle végète dans les bas-fonds de l'art; elle n'est plus que la pire des littératures, — la littérature honteuse. Son existence même tient à la psychologie des peuples et à l'acuité des faits sociaux. En effet, pour qu'un pamphlet réussisse et soit lu par le plus grand nombre d'individus (ce qui est généralement la raison de confection du pamphlet), il faut que les faits qui l'occasionnent s'imposent à l'esprit ou à l'intérêt des lecteurs, ou que les personnages mis en jeu soient d'une notoriété établie. On ne s'intéresse pas à des aventures banales, ni à des quidams obscurs; on les ignore. Et, les ignorant,

on dédaigne leurs aventures, qui, à vrai dire, ne touchent qu'eux et n'ont rien de commun avec la vie de la nation. C'est pourquoi les époques riches en libelles ont une importance considérable en histoire. Les pamphlets, par leur publication même, dénotent une transition, une fièvre, un malaise dans la société ou dans le Gouvernement. L'étude de cette fermentation explique les événements qui suivent, et souvent elle les prépare.

On en trouve la preuve dans l'histoire moderne de la France. Quelle époque fut plus agitée, au sens intellectuel, que les vingt ou trente années qui précédèrent la Révolution? Où l'antinomie qui existait entre les derniers abus de l'ancien régime, les plus graves peut-être, et les principes nouveaux qui préparaient le régime moderne, se montra-t-elle sous un jour plus éclatant? Nous n'y insistons pas; nous y reviendrons par la suite. Mais arrêtons-nous un instant à la situation créée à la société en 1789, par exemple. Dans l'amas de brochures de quatre, huit ou douze pages que l'on ne parcourt plus maintenant qu'avec ennui, combien d'idées parurent dans leur temps originales et furent reprises plus tard par les grands manieurs de la Constituante ou de la Convention. Les pamphlets apparaissent alors comme une soupape qui laisse échapper les griefs et les rancœurs longtemps subis, l'échine basse. Le citoyen qui a mûri une idée, ou qui a souffert du régime politique qui s'effrite, profite de l'occasion unique qui s'offre à lui pour instituer le

public, la foule, ses frères de douleur ou d'esclavage, juges de l'état qui était aussi le leur. Et l'intérêt que remportent ces lamentations appartient moins sans doute aux obscurs écrivains qu'aux témoignages qu'ils fournissent de l'unanimité des plaintes, de la constance et de la généralité des abus. Chacun essaie de se consoler en lisant les malheurs d'autrui : la solidarité des peines n'est pas plus un vain mot que celle des efforts.

En un autre sens, les pamphlets publiés après la chute de Napoléon ne sont pas moins significatifs. Comprimée pendant l'Empire, la pensée politique n'attend que l'abdication de Fontainebleau pour prendre le peuple à témoin de son propre malheur. Mais le peuple ne pensait pas de la même façon qu'en 1789. Au point de vue économique, il n'a guère de réclamations à faire. L'Empire ne l'a pas ruiné, les abus n'ont pas été criants ; seul le spectre constant de la guerre effarouchait, en ce temps, les familles. Mais tout cela était racheté par le vent de victoire, le souffle d'épopée et la satisfaction profonde d'avoir vécu la gloire, toutes choses qui ne faisaient de doute à aucun des contemporains.

On voit ainsi la différence qui existe entre les libelles d'une époque où la société et l'état politique se dissolvent et les libelles qui proviennent de l'effondrement d'un état organisé. Deux dates extrêmes, 1789 et 1815, concrétisent cette opposition, et marquent, et caractérisent deux sortes de littérature poli-

tique, deux sortes de pamphlets. Entre ces deux espèces qui surgissent à la suite ou comme avant-coureurs de grands faits sociaux, et nous venons d'en étudier des cas particuliers, s'interposent les pamphlets s'attaquant aux personnages notoires. Les libellistes du dix-huitième siècle avaient indiqué la voie aux antinapoléoniens, et brillamment, car il est à présumer que nul ne les dépassera en variété, en nombre et en libertinage. Ils élevèrent le libelle, l'outrage spirituel et obscène, à la hauteur d'une institution, et véritablement on peut dire qu'ils lui conquirent droit de cité dans la littérature.



Les écrivains qui ont fait du dix-huitième siècle la passion de leur vie, et qui y ont trouvé cette élégance, ce détachement, cette manière unique de dire des choses profondes avec légèreté (et on reconnaît là certaines qualités, les plus caractéristiques, de l'esprit français), n'ont pas été sans se demander d'où provenait, à partir de la fin du règne de Louis XV, cette avalanche de pamphlets, de nouvelles à la main, de livres intimes. Ils venaient de passer en revue, d'étudier les réacteurs contre l'esprit classique, l'esprit du dix-septième siècle, et après les avoir pénétrés, de Pierre Bayle à Jean-Jacques Rousseau, ils s'arrêtaient surpris devant ce genre littéraire. Rien ne le préparait, ni ne l'annonçait. Et le fait est qu'aucune

raison littéraire ne l'explique. Il n'en faut pas chercher l'origine dans la nouvelle philosophie sociale, du moins directement. Et il paraîtrait, en vérité, assez paradoxal que de rendre Bayle, Montesquieu, ou Rousseau responsables de cet état de choses.

D'autres écrivains, notamment Voltaire, Diderot, par la nature même de leur esprit, y ont contribué davantage, et même d'une façon décisive. La grâce, la légèreté de leur plume, cette légèreté qui dépasse le style et s'étend au sujet traité, ont formé des écrivains, qui, sans posséder la puissance suffisante pour mettre debout des ouvrages de longue haleine, ont trouvé dans le pamphlet le cadre rêvé à leurs aspirations. En quelques pages, ils pouvaient déposer à profusion des mots d'esprit, et cela contentait leur ambition. Et, en outre, les mœurs se prêtaient à merveille à ce nouveau divertissement.



On a répété à satiété l'influence qu'eut la cour de Louis XV sur les mœurs et l'état social de l'époque. Elle ne peut se comparer à celle de Louis XIV. Si la galanterie était sensiblement la même pendant que le Roi-Soleil régnait, et si la cour suivait le Roi, la Ville au contraire était trop séparée des courtisans, et, d'autre part, des influences considérables (en première ligne, le jansénisme) l'empoignaient par ailleurs et s'imposaient trop fortement à l'esprit, aux mœurs,

à la chair elle-même, pour que le libertinage se généralisât. Une coterie le pratiquait, gens spirituels qui cherchaient un délassement spirituel et qui restreignaient la part de lubricité.

Au temps de Louis XV, la situation n'est plus la même. Dans le libertinage, la part de l'esprit diminue, celle des sens croît, et il ne faut pas demander si l'obscénité fleurit sous les yeux du peuple, car — ce n'est un mystère pour personne — le roi, par sa conduite scandaleuse et infâme, donne le pire des exemples. Après les débauches éhontées du Parc-aux-Cerfs, pourquoi les sujets agiraient-ils avec plus de retenue? Pourquoi eux aussi, ceux qui en ont les moyens, ne se paieraient-ils pas des plaisirs coûteux et analogues? Pourquoi n'auraient-ils pas, dans leurs maisons particulières, des harems? Le roi en a bien; en a-t-il plus qu'eux le droit? Sur la question des sens, des besoins physiologiques, ils se comparent au roi. Ils ne le croient plus d'une essence supérieure et anormale. Et, d'ailleurs, si cette supériorité existait, elle résiderait plutôt dans l'anéantissement des désirs que dans la recherche de leur satisfaction. Tel est leur raisonnement. Le roi est un homme; ils sont des hommes. Et ils ajouteront bientôt : nous sommes des autorités; le roi n'est que le représentant de ces autorités. Ils ne le disent pas encore, car c'est une caractéristique de l'humanité, que de chercher le contentement du corps avant celui de l'esprit. Et les révolutions n'éclatent que quand ces besoins différents

mais convergents coïncident. A la fin du règne de Louis XV et au commencement de celui de Louis XVI, ils ne coïncident pas encore, mais, chacun de son côté, ils avancent, — et rapidement. Mais, ici, il ne nous reste plus qu'à noter certaines marques essentielles des pamphlets réimprimés dans ce volume et à les situer dans le milieu qui favorisa leur éclosion.

*
* *

*L'époque qui vit publier l'*Espion anglais *et les pamphlets contre Marie-Antoinette et ses favorites promet de jolies révélations à celui qui poursuit ses investigations dans ce sens. Le fait est que les pamphlets libertins ou obscènes l'emportent par le nombre, et parfois aussi par l'esprit et par l'art, sur tout le reste de la littérature. On en pourrait dresser une copieuse bibliographie (qui existe d'ailleurs pour certains points particuliers), et dont les titres à eux seuls seraient prometteurs. Ils allèchent maintenant les curieux, qui les ramassent à prix d'or. On peut penser qu'en leur temps ils n'étaient pas moins goûtés. Cependant, pour le lecteur moderne, certaines allusions sont obscures, que les contemporains entendaient sans effort; certains personnages ont une figure insignifiante et inconnue, qui alors étaient notoires, et le reste est à l'avenant. Néanmoins on s'intéresse à leurs faits et gestes, car ils sont profondément humains, ils sont croqués sur le vif. Et tout cela donne un tableau vivant de l'époque ; cela est un document.*

Et ce document est important. Les témoignages manquent pour l'histoire intime de la société. Quelques recueils de lettres, quelques mémoires, quelques romans, des bribes éparses, et c'est tout. L'historien ne trouverait rien autre à glaner, si les pamphlets ne lui apportaient leur précieuse contribution. Par leur entremise, il est introduit dans des milieux divers et curieux. Ils lui dévoilent les mœurs secrètes des plus grands parmi les personnages du temps, de ces individus supérieurement armés pour la vie, qui donnent le ton à la mode, qui alimentent les conversations, que les salons se disputent, qui, dans des assemblées brillantes, brillent entre tous, et qui enfin sont parfaitement représentatifs de leur monde. Les pamphlets donnent mille détails sur eux, et presque toujours ces détails ne sont pas vains. De même, les libelles apportent des aperçus de mœurs, telles que les pratiquent le commun des mortels, ceux qui composent la foule, et dont la façon de penser et d'agir détermine, même en royauté, la marche des événements.

Sans doute, on y trouve des exagérations, des déformations, des mensonges, des calomnies. Le témoignage d'un pamphlétaire ne doit pas se confondre avec celui d'un honnête homme. Du moins nous le jugeons ainsi, bien que le pamphlétaire d'alors et celui dont nous nous forgeons une définition aujourd'hui ne se ressemblent nullement. Le pamphlétaire libertin n'écrit pas toujours pour obtenir un résultat. Ce qui le guide, dans la plupart des cas, c'est la



LES HASARDS HEUREUX DE L'ESCARPOLETTE

(D'après Fragonard.)

curiosité des faits, le désir d'exprimer ce qu'il sait, ce qu'il a vu ou entendu. Il ne cherche pas à nuire, la pensée du lucre lui est souvent étrangère. Il écrit parce que cela lui fait plaisir d'écrire, et qu'il connaît le goût de ses contemporains pour ces petites choses légères, spirituelles et gauloises, et que la société d'alors est elle-même légère, spirituelle et libertine. Son but n'est pas autre : il se contente lui-même, il se distrait.

Malgré l'insignifiance qui a procédé à leur élaboration, et au point de vue des mœurs, les pamphlets sont à étudier. Ils perpétuèrent et empirèrent les mœurs qu'ils dépeignaient ; ils contribuèrent à la décadence morale et furent de féconds agents de dissolution. Le libertinage, par eux, passa de quelques privilégiés à la foule ; il se répandit ; il détacha les individus de la chose publique jusqu'au moment où le manque de liberté brisa le cadre politique devenu trop étroit. Ceci advint en 1789. Et l'on sait par quels flots impétueux la Révolution se débarrassa et de cette gangue et de l'ancien régime. Elle démocratisa la galanterie.

Le bibliophile Pol André.

LA CASSETTE VERTE
DE M. DE SARTINE

NOTICE SUR LA
« CASSETTE VERTE DE M. DE SARTINE »

M. de Sartine fut un des lieutenants de police les plus fameux de l'ancien régime. Aux curiosités contemporaines, son nom est devenu et demeuré familier par la publication du fameux journal de ses inspecteurs, où, pour l'agrément et la distraction de Louis XV, étaient consignés tous les hauts faits galants du libertinage d'hier, d'aujourd'hui, voire de demain. Comme ses confrères, il avait la haute main sur la galanterie parisienne, mais si ses pouvoirs ne furent pas plus étendus que les leurs, on peut dire qu'au contraire d'eux il donna, ou fit donner par ses agents, à cette partie de son administration, une publicité, un éclat, une ostentation qui ne furent certes pas loin du scandale. Il domina, écrasa véritablement la fille publique de son époque, et, Dieu sait si, pour la prostitution élégante et autre, ce temps fut beau et fertile en divers exploits ! Mais, tout naturellement, cette tyrannie ne fut point sans lui créer de nombreux ennemis. La fille publique a des chevaliers dans tous les mondes, depuis le seigneur qui l'entretient jusqu'au filou qui la gruge. Au dix-huitième siècle, le filou des filles publiques se doublait souvent d'un pamphlétaire, témoin ce fameux et tristement célèbre chevalier (d'industrie, certes), Théveneau de Morande, qui a attaché son nom déshonoré à la fabrication de la plupart des libelles scandaleux et outrageants de son temps. *La Cassette verte de M. de Sartine trouvée chez Mademoiselle du Thé* est-elle son œuvre ? Rien ne permet de l'affirmer, preuves en mains, mais si les présomptions morales,

en pareil cas, suffisent, on peut l'en dire sans crainte, l'auteur. Outre son style, on y retrouve sa manière de procéder, l'habileté sournoise de la diffamation et le tour de main qui lui est propre. En comparant ce pamphlet avec d'autres œuvres de Théveneau de Morande, *le Gazettier cuirassé*, par exemple, on demeure frappé de la ressemblance du procédé. Enfin, d'écrire ce libelle, Théveneau fut digne et ce n'est pas accabler sa mémoire que de l'en charger.

La Cassette verte est réimprimée ici pour la première fois d'après l'édition originale devenue rare. La demoiselle Du Thé, dont le titre fait mention, fut la maîtresse du comte d'Artois et de Philippe-Égalité. Il est bien évident que pareille cassette ne se trouva jamais chez elle et que son nom placé là le fut uniquement pour exciter la curiosité du lecteur. On verra si cette curiosité était mal placée.

LA CASSETTE VERTE

de

MONSIEUR DE SARTINE

trouvée chez

MADEMOISELLE DU THE

Ipse dolos tecti ambagesque resolvit
VIRGIL.

Cinquième édition revue et corrigée sur
celle de Leipsic et d'Amsterdam.

A LA HAYE

Chez la veuve Whiskerfeld, in de Platte
Borze by de Vrydagmerkt
M DCC LXXIX.

AVIS AU LECTEUR

Quel mélange contradictoire de précaution et de négligence n'aperçoit-on pas dans la conduite des Ministres de tous les Pays !

En France tout comme en Angleterre, ils renferment leurs papiers secrets dans des Cassettes vertes : mais ces cassettes s'égarent quelquefois. C'est à cette précaution et à cette négligence que je suis redevable de la découverte des ruses politiques de M. de Sartine. Il y a environ six semaines que faisant mes visites du matin avec le Révérend Père Anselme, Jacobin, nous passâmes chez Mlle du Thé. — Nous frappâmes. — Sa femme de chambre, petite brune fort piquante, et dont les yeux semblaient demander l'absolution, nous ouvrit. Sa docilité ne déplut pas à mon compagnon, et m'appercevant qu'il mourrait d'envie d'en faire pénitence, je les laissai en me glissant à la sourdine jusqu'à l'appartement de la maîtresse, à laquelle je me proposais bien de rendre les mêmes bons offices. Le cabinet de toilette était entr'ouvert. A peine y fus-je entré que j'aperçus sur le sopha un chapeau à plumet et une épée.

Ma curiosité en fut excitée, et je me déterminai à examiner ce qu'il pouvait y avoir de plus dans le cabinet. Je ne donnerai pas ici un détail de ce que j'y vis ; je me contenterai de dire qu'à force de fouiller je trouvai dans le voile qui couvrait le miroir, une Cassette verte. Quelle découverte pour un Jacobin ! Il faut savoir que M. de Sartine (qui n'était sorti que fort tard de chez le Roi) était alors dans les bras de Mlle du Thé, pendant que je m'emparais de la cassette. Je laisse aux sophistes à juger qui de nous deux était le plus heureux. M'étant donc saisi de ce trésor, et l'ayant caché sous mon manteau, je m'esquivai furtivement chez moi dans l'intention d'étudier la politique, sans m'inquiéter de mon compagnon qui sans doute s'amusait à un autre jeu. J'avoue que j'eus d'abord quelques scrupules touchant l'usage que je devois faire de cette Cassette ; mais faisant réflexion qu'un homme de mon état ne devoit ignorer aucun secret, et que puisque un Roi, qui, en confession, ose cacher ses moindres pensées, est regardé comme un impie, à plus forte raison un Ministre qui renferme ses secrets doit-il être considéré comme l'ennemi déclaré de la religion, et je conclus que M. de Sartine, ou au moins sa Cassette devait subir la question. Mais, me dira-t-on, pourquoi publier ses secrets ? Votre serment ne vous oblige-t-il pas à les céler ? Ne nous suffisoit-il pas de les scavoir sans vouloir encore les divulguer ? A cela je réponds que ces papiers même doivent aider ma cause et servir à ma justification. Des critiques, en comparant la Cassette de Sartine à celle

de Pandore, ne manqueront pas de comparer aussi l'Éditeur à Épiméthée, il y a cependant une grande différence entre nous deux, Épiméthée ouvrit sa Cassette et la guerre et la discorde se répandirent pour la première fois sur la terre ; mais tout le mal étoit fait en France longtemps avant que j'ouvrisse celle de Sartine. Le Fabuliste, en nous disant que l'espérance resta au fond, ne nous apprend-il pas que ce n'est qu'en fouillant avec soin jusqu'au fond de toutes les Cassettes vertes que nous pouvons trouver la nôtre. Enfin si par ces papiers je puis prouver qu'on ne peut guères compter sur les Ministres de France, et encore moins sur l'opposition en Angleterre, quel est celui de mes lecteurs qui ayant à cœur le bonheur de sa patrie, ne me sçaura pas bon gré de les avoir publiés. Quant à vous, mes compatriotes, vous que j'aime, et à qui mon exil doit me rendre cher, si j'ai été assez malheureux pour être coupable d'une indiscrétion, je ne doute nullement que vous ne pardonniez au zèle ardent, mais aveugle, d'un vrai patriote. Mais tandis que je souffre ainsi pour l'amour de vous, ne ferez-vous rien pour vous-même ? Ne penserez-vous, n'agirez-vous jamais comme de vrais Français ?

AVANT-PROPOS

L'Éditeur a cru devoir publier ces papiers dans le même ordre qu'il les a tirés de la Cassette et la bonne opinion qu'il a de la pénétration d'esprit de ses lecteurs, ne lui a pas permis d'y joindre ses remarques.

LA CASSETTE VERTE

INSTRUCTION POUR MOI-MÊME

Quand sa majesté me parlera de la misère du peuple, de l'épuisement des finances, ou de choses semblables, il faudra haranguer en faveur de la gloire, de l'amour de l'empire, et surtout de Louis le grand.

Si sa majesté s'informe des particularités de la perte de Pondichéri, je ferai tomber l'entretien sur l'artillerie, les armes et les autres munitions de guerre prises si glorieusement au Sénégal. La transition d'Asie en Afrique n'est pas bien considérable, et sa majesté n'est pas pédant en fait de géographie.

L'escadre d'Estaing est en si mauvais état qu'il est bien tems que je découvre que j'ai toujours pensé qu'il ne réussiroit pas — aux deux derniers levers j'ai paru triste, il est vrai, mais cela ne suffit pas. — Il faut enfin se décider. — Eh bien ! la première fois que le roi parlera de d'Estaing je suis résolu de secouer la tête, et même, s'il le faut, de hausser les épaules.

Quoiqu'il soit à propos de louer l'amour généreux et

désintéressé que notre jeune Roi a pour l'Amérique, néanmoins la saine politique défend d'en trop dire.

Dans une monarchie absolue il est dangereux de parler avec trop de chaleur de l'amour de la liberté. D'ailleurs cela pourroit paraître contradictoire. Car quoi que nous soyons à présent si généreux envers l'Amérique, nous ne sçaurions sitôt oublier la conduite des Anglais en favéur de l'Isle de Corse et si notre cour est si libérale envers le docteur Franklin, sa majesté Britannique ne donne-t-elle pas de quoi vivre au pauvre Paoli ?

Il sera prudent d'engager un grand nombre de poëtes, de peintres, de sculpteurs, et de graveurs pour affermir le Roi dans la bonne opinion qu'on lui a inspirée de lui-même, et bannir l'ennui de Versailles. A chaque mauvaise nouvelle il faudra varier l'adullation. Quelquefois l'amuser d'une ode, où il sera mis au rang des Jupiters, des Apollons, des Alexandres, etc. D'autre — fois surpasser, s'il se peut, le pinceau flatteur de le Brun. — Le sculpteur à son tour le représentera sous la forme allégorique d'une fontaine à treize jets fertilisant treize lauriers. — Quant aux graveurs il sera nécessaire qu'ils mettent leur génie à la torture pour inventer de nouveaux desseins pour les médailles. — Par exemple — Sa Majesté liant treize fagots. — Sa Majesté, figure colossale, un pied à Paris, l'autre à Philadelphie. — Mais je crains bien qu'il ne soit fort difficile d'inventer des nouveautés ; car tandis que Louis XIV, étoit occupé à combattre contre la liberté de la Hollande, les arti-

fices s'épuisèrent en invention pour célébrer son amour pour la liberté, et lui frappèrent autant de médailles qu'il essuya de défaites. — Cependant si nous ne pouvons pas nous procurer des médailles, il faudra avoir recours à la tapisserie. — Colbert, qui en fait de ruse d'adulation, ne le cédoit en rien à ses compatriotes les Écossois, n'avoit assurément d'autre objet, en établissant la manufacture des Gobelins, que de trouver une nouvelle ressource pour la flatterie. Renchérissons sur cette idée et tendons à neuf le palais de Versailles. — Dessein pour la tapisserie. Treize Barres, simbole de l'union des treize États de l'Amérique, parsemées de fleurs de lis, le tout entrelacé de lauriers en laine.

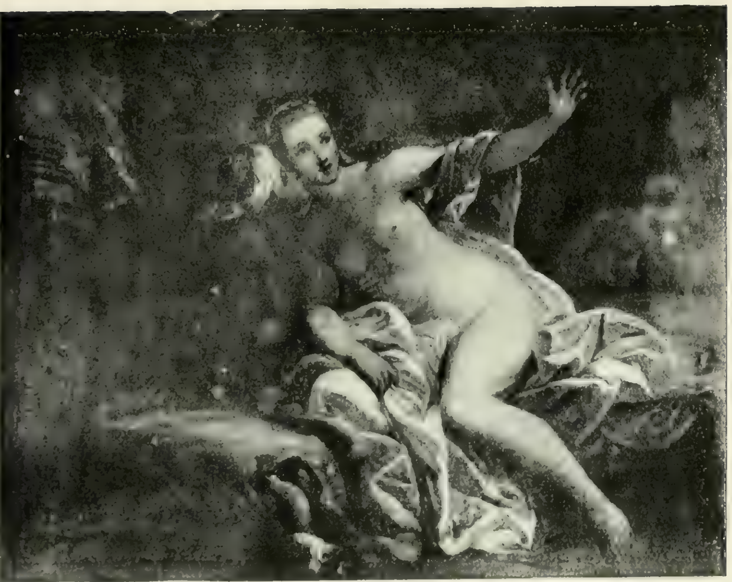
Necker a un peu trop de conscience, ou il est assez rusé pour vouloir le faire croire à tout le monde. Car il ne veut recevoir aucun émolument, mais s'il n'a ni douceurs, ni contrats, ni présents, ne fait-il pas mentir le vieux proverbe, point d'argent, point de Suisse.

A M. de Sartine, rue de Grammont à Paris.

Londres, janvier 25, 1779.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir vos ordres qui m'ont été transmis de la manière la plus obligeante par M. votre Secrétaire. Les liaisons que quelques années de résidence dans ce pays m'ont mis à portée de faire, jointes à celles que vous m'avez indiquées si à propos, me



LA BELLE AU SÉRAIL

(D'après Fragonard.)

feront sans doute faire quelques découvertes qui seront peut-être dignes d'occuper votre attention. Mais je crains bien, je l'avoue, qu'elles ne soient en petit nombre. Employé dans cette espèce d'ambassade secrète par tout autre que M. de Sartine, il ne me serait peut-être pas difficile de grossir des riens et de répéter des détails minutieux avec ce zèle officieux et mystérieux qui ne manqueroient pas de m'être utile. Mais quand je vous écris quels événemens puis-je vous communiquer que votre sagesse n'ait déjà prévus? quelles opinions puis-je vous suggérer qu'en homme intelligent, vous n'ayez conçues auparavant? Cet obstacle serait difficile à surmonter dans tous les pays, mais il l'est cent fois plus en Angleterre : pays de licence où l'office d'un espion se réduit presque à rien. Une douzaine de gazettes tous les matins et autant tous les soirs, ne nous laissent en vérité rien à faire. A Londres, c'est un prodige qu'un secret, même dans les affaires les plus privées. Quant aux affaires publiques, les patriotes font gloire de ce que, dans une constitution libre, le secret est en horreur. Il semble effectivement que cela soit ; car les messieurs de l'opposition exigent qu'on leur communique non seulement les comptes les plus minutieux de l'armée, de la marine et des impôts, mais aussi les lettres des ministres, les instructions les plus secrettes des différens départemens, et enfin tous les papiers dont la communication prématurée peut leur servir à déranger les plans les mieux concertés des ministres. Ils exigent, dis-je, que ces papiers soient exposés sur les tables du

Parlement, où à peine sont-ils étalés que de façon ou d'autre le contenu en est bientôt imprimé et en peu de jours rendu public. Ainsi les ministres de France en savent toutes les particularités aussi bien que ceux d'Angleterre, et les étudient avec bien plus d'attention et avec cent fois plus de profit que ceux qui en ont d'abord exigé la communication. Pauvre encouragement pour un espion en Angleterre. Les gazettes, les brochures, les débats du Parlement, les remembrances et tout ce fatras de libelles périodiques dont est farcie la boutique de notre bon ami le sieur Almon ne laissent guères de découvertes à faire dans le champ étroit et battu de la politique. Pour me rendre donc essentiellement utile je me bornerai aux motifs secrets et aux intérêts cachés qui font agir les factions opposées : et puisque les Anglais publient le texte de la politique, il faudra se contenter d'en faire le commentaire. Engagés, comme nous le sommes, dans une guerre que les harangues, les écrits, les prédictions et les menaces de l'opposition en Angleterre, nous ont fait entreprendre; il sera de la dernière conséquence de pénétrer leurs intentions, de découvrir leurs vrais desseins, ou pour mieux dire, devenir l'espion de leurs cœurs, étude d'autant plus facile à un Jésuite défroqué, que ces recherches seront dirigées par les mouvements du sien.

Je suis invité à dîner chez Lord Shelburne, et je saisirai la première occasion qui se présentera pour vous faire passer mes premières dépêches. Trop heureux si je pouvois vous donner des témoignages plus soli-

des du respect et de l'attachement parfait avec lequel
J'ai l'honneur d'être,
Votre très humble, très obéissant,
et très dévoué, et très fidèle serviteur.

A M. de Sartine.

Secret. Ancien Hôtel de Lautrec.

Mon cher de Sartine,

Gérard, dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, me fait un détail assez plaisant de ce qui s'est passé dans la première audience que lui a accordé le Congrès. Je vous l'envoie, elle vous fera rire. Quel dégoût ne paroît-il pas avoir pour cette misérable vermine!

Votre, etc.
Gravier de Vergennes.

A Philadelphie, ce 21 août 1778.

Mon cher Monsieur,

Vous vous apercevrez que dans mes dépêches publiques j'ai exagéré autant que j'ai pu les détails de ma première audience, afin de donner au Roi une bonne opinion de ses nouveaux alliés. Mais en vous écrivant j'oublie le ministre et me moque de cette ambassade. La politesse forcée de ces rebelles crotés nous a bien réjouis mon secrétaire et moi, et nous en avons fait le compte courant que voici.

Je suis sincèrement
Votre, etc.
Conrade Alexandre Gérard.

COMPTE COURANT DE COMPLIMENS ENTRE GÉRARD ET LE CONGRÈS

DOIT	AVOIR.
Pour un carosse à six chevaux pour me traîner à l'audience, y compris deux délégués.	Permis à un d'eux de s'asseoir auprès de moi sur le même siège.
Item, Au Président et au Congrès qui à mon entrée se sont tous levés.	Une révérence de mon secrétaire et de moi.
Item, Pour avoir écouté mon François et l'avoir fait traduire.	Écouté leur mauvais Anglois.
Item, Pour la harangue du Président, et sa révérence ridicule après l'avoir prononcée.	Permis à mon secrétaire d'en tirer copie.
Item. Pour vingt sept révérences gauches reçues de tems et autre dudit Président, de la dite vermine.	Une de ma part et vingt six de la part de mon Secrétaire.
Item, Pour m'avoir placé dans un fauteuil vis-à-vis du Président.	Consenti à dîner avec eux après l'audience.
Item, Pour s'être tous enivrés en l'honneur de l'Alliance.	Nous consentîmes mon Secrétaire et moi à être sôuls de leur vin et de leur compagnie.

A Monsieur de Sartine, etc.

Londres, 3 février 79.

MONSIEUR,

J'aurois eu l'honneur de vous donner plus tôt de mes nouvelles, si retenu par la crainte d'être découvert écrivant par la poste, je n'eusse été forcé d'attendre une voix plus sûre. J'y étois d'autant plus porté, qu'il me tardoit de vous remercier de ce que vous avez bien voulu me permettre de tirer par avance sur vous pour la somme de deux cents louis.

Quelques jours après vous avoir écrit, j'allai dîner chez Lord Shelburne. M. de Flossac, ami intime du docteur Price ce célèbre calculateur, lui avoit parlé de moi si favorablement, que le docteur avoit conseillé à ce Seigneur de m'attirer chez lui. C'étoit le 30 du mois de janvier; fête pour tout bon républicain! On nous annonça; et nous fûmes immédiatement introduits dans la bibliothèque. — Nous y trouvâmes ce Seigneur avec tous ceux de son parti; c'est-à-dire, M. le Colonel Baré et M. l'Avocat Dunning. Ces trois politiques étoient assez singulièrement occupés. — Ils recevoient du docteur Priestly une leçon d'électricité, mais qui visoit toujours à la politique. Ils s'en tinrent d'abord à des expériences de pure curiosité, dont l'une me parut assez singulière. — Ils placèrent l'orateur Dunning, petit homme fort gros, sur un escabeau à pieds de verre; de sorte qu'il me rappelle la réception du docteur Laft dans le Diable boîteux, comédie de feu M. Foot. Je

demandai, s'il alloit haranguer ; lorsque Lord Shelburne, fort obligeamment, me fit signe de lui toucher le nez du bout du doigt. Je le fis, et, à mon grand déplaisir, il en sortit des étincelles. D'abord je soupçonnai que la machine étoit construite dans l'intention d'illuminer la physionomie ; mais ils me dirent que ce n'étoit qu'un divertissement avant l'opération qu'ils alloient commencer — il descendit de l'escabeau, et on lui mit autour du cou un fil d'archal, pour conduire le feu électrique au travers de sa gorge, car l'orateur a la voix bien rauque, et le docteur Priestley le flattoit qu'en peu d'années ses opérations, souvent réitérées, pourroient peut-être dissiper le flegme, et lui rendre la voix. Cette politique physique achevée, M. le colonel Barré prit la parole — homme d'esprit, mais fort bruyant ! — A l'entendre, on diroit qu'il n'est personne qu'il ne connoisse en France, et même dans tous les quartiers du monde connu. J'avoue, que, lorsqu'il me dit qu'il vous connoissoit particulièrement, je fus étonné que vous ne m'en eussiez rien dit. Le Colonel a la voix tout à fait montée aux tons de l'opposition, une basse taille, capable d'exprimer les doutes et les craintes d'un patriote ; et une cadence semblable aux éclats du tonnerre, fort propre à menacer un ministre. — Ces deux orateurs sont les seuls à qui Lord Shelburne fait part de ses conseils, et de ses espérances ; et ce n'est pas à tort. Car l'un a la réputation d'être le meilleur des avocats dans une mauvaise cause ; et l'autre passe pour le plus grand conteur de l'univers. — On ne voit ni la désunion ni la

jalousie régner dans ce parti; et comment cela se pourroit-il ? assurément c'est un article de foi entr'eux, que trois personnes en fait de politique ne sont qu'un. Cependant quelques amis subalternes ne seroient pas de trop, car ils ressemblent assez, à présent, à trois amiraux, qui n'auroient point de vaisseaux sous leurs ordres. Mais ils ont de fierté pour s'unir à aucun parti, soit ministres, soit opposition. — Ce Seigneur, il est vrai, est une espèce de ministre par anticipation ; et il ne se passe point de jour qu'il ne fasse la répétition du rôle qu'il s'imagine jouer enfin, — chez lui, tout se fait par étiquette. Il reçoit sa compagnie ordinaire avec tout l'appareil d'un grand lever. — Là, chacun à son tour suivant les rangs, il proportionne ses sourires, et a des formules des complimens différens ; affectant, dans la conversation, de se mettre à la portée de ceux qui l'écoutent.

Autant que j'en puis juger, il a la manie de vouloir passer pour le Mécène de l'Angleterre. Il voudroit qu'on crût que ce n'est que par lui que les beaux arts existent. — Quelqu'un invente-t-il une nouvelle espèce de ratière ? c'est le mortifier que de ne pas le croire le patron d'un artiste si utile. — Sa conversation, dont la politique est toujours le sujet, est un mélange des sentimens et des dictons de ses deux amis, et de ses deux philosophes. De sorte qu'on peut fort bien le comparer à une Encyclopédie parlante, où les différens sujets sont traités par différens professeurs. L'art militaire, et la connoissance du monde, par le colonel Barré ; toutes les ruses et les distinctions subtiles de la loi, par

l'Avocat Dunning; la philosophie et le scepticisme par le docteur Priestley ; et les paradoxes politiques, par mon ami le docteur Price. Ce mélange sans être original, ne laisse pas d'être frappant. On admire le tableau qui représente un si bel ensemble : car quoique les arbres soient d'un peintre, le bétail d'un autre, et les figures d'un troisième, néanmoins le dessein en est grand et la combinaison de ces beautés éparses est curieuse et splendide.

Mylord lui-même s'adonne principalement à l'étude des finances. — Il a toutes sortes de listes de toutes sortes de choses. — Il a eu la bonté de me dire en confidence, qu'il avoit découvert mille nouveaux sujets pour mille nouvelles taxes et qu'il ne doutoit nullement que la nation Angloise ne lui en sçut bon gré, si jamais il entre dans le ministère. — Aussi est-il si attentif à ces calculs, qu'il y pense en tous tems et en tous lieux ; il assura dernièrement la Chambre des Pairs, dans un débat touchant l'Amérique, qu'il se promenoit tous les jours à cheval dans Hide Park, pour faire le calcul précis du nombre proportionné des chevaux qui sont en Angleterre, par le nombre de ceux qui sont dans la province de Middlesez, afin d'imposer une taxe générale sur les selles et sur les brides.

C'est à votre pénétration ordinaire, que je laisse le soin de déterminer, quels services ce parti peut rendre aux ministres de France, en décriant ceux d'Angleterre. Pour moi, je puis plus aisément deviner, par leur conduite présente, ce qu'ils feroient pour vous

servir, s'ils étoient eux-mêmes à la tête du ministère. J'espère pouvoir vous donner bientôt une esquisse du Parti de Rockingham.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble, etc.

A Monsieur de Sartine.

Versailles, mars 22, 1778.
Dimanche au soir.

MON CHER AMI,

Je viens du lever de la reine, il a été d'une longueur épouvantable, et vos ambassadeurs d'Amérique y ont eu leur audience. En voilà plus qu'il n'en falloit pour me donner mal à la tête et me dispenser de vous écrire. Mais je n'ignore pas qu'il vous tarde de savoir si on les a trouvé à son goût, ou au moins passables. Tout bien considéré, là là ! Mais à qui en avez-vous l'obligation ? C'est bien à la comtesse Jules de Polignac, et à moi. Nous avons eu, je vous assure, bien de la peine à persuader à la reine de les endurer. Malheureusement Mlle Bertin avoit été admise le matin chez la reine ; et vous savez combien la guerre avec les Anglais est peu propice aux intérêts des marchandes de modes. Elle avoit donc tellement tourné ces ambassadeurs en ridicule, que, quand ils sont entrés, Sa Majesté a eu toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. Je n'en suis point étonnée. En vérité, mon cher ami, ils étaient maussadement mis ; et, chose singulière, il n'y en avait

aucun qui eut l'air distingué. Nous avons eu beau lui vanter la simplicité de leurs mœurs, leur mépris pour toutes sortes de formalités ! Ma foi (a dit la reine), il faut avouer que ce n'est que de la canaille ! Mais, lui ai-je dit, examinez le chapeau blanc du docteur Franklin, c'est l'emblème de l'innocence ; et ses lunettes, a dit la comtesse, celui de l'économie (un des verres étoit cassé). Assurément, a dit Sa Majesté, ce docteur Franklin est fort singulier en toutes choses. Nous avons ri de cette saillie, et la reine a repris sa bonne humeur. Le duc de Coigny, qui étoit alors présent, l'a assurée que ce octeur, tout singulier qu'il étoit avec son chapeau blanc et ses lunettes borgnes, avoit trouvé le secret de mettre des éclairs en bouteilles ; et qu'il pouvoit en les débouchant, causer autant de maux que Pandore en ouvrant la boëte, ou les compagnons d'Ulisse, en déliant leurs outres. Ce qui nous a bien fait rire, car nous n'y comprenions rien. — Enfin nous avons assez bien ménagé les choses jusqu'à présent. Mais, de grâce, mon ami, envoyez des maîtres à danser et des tailleurs François à ces ambassadeurs barbares, et surtout engagez Son Excellence le docteur à faire raccommoder ses lunettes.

Adieu.

LAMBALLE.

A Monsieur de Sartine.

Londres 15 février 1778.

MONSIEUR,

Je suis tous les jours de plus en plus convaincu de la

difficulté qu'il y a à découvrir des secrets qui en vallent la peine. Vous l'aviez bien prévu puisque vous m'indicâtes les personnes qui pouvoient m'être les plus utiles dans mon ambassade secrette. A la tête de votre liste se trouvoit M. Le Texier. Je me rendis à son hôtel dans Marker-Lane, et voici quel fut le résultat de mon audience. D'abord il m'assura que sa patrie lui étoit encore chère ; mais qu'à présent il étoit obligé de faire un peu de trêve à son amour pour elle, parce que, pour obtenir l'administration de l'Opéra, il avoit été forcé de promettre par serment à ses protecteurs de ne jamais rien dire ou écrire touchant la politique. Je lui représentait que cela ne pouvoit avoir lieu qu'en public, mais que nous pourrions fort aisément avoir des conférences nocturnes. Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, qu'il vous souvienne de Beaumarchais et de Déon ! nos rendez-vous ne serviroient qu'à renouveller l'idée de l'accouplement des espions, et on ne manqueroit pas de se demander, lequel des deux est le mâle ? Il continua à m'assurer qu'il étoit attaché à sa patrie et à M. de Sartine ; et après avoir rêvé quelque tems, je crois, me dit-il, avoir trouvé un moyen tout à fait nouveau, et plus curieux que les Hiérogliphes et le jus de citron, pour communiquer mes secrets sans compromettre en rien la promesse que j'ai faite. Comment ? lui dis-je, comment ? par la manière d'ajuster ma chevelure. D'ajuster sa chevelure me direz-vous ? Oui, et nous avons si bien concerté le plan de nos signaux, que je puis à présent, à l'aide d'une lorgnette, interpréter, même à l'autre bout

de la salle de l'Opéra, toutes ses pensées en matières politiques, par l'arrangement et le nombre de ses boucles. Par exemple, quand il y aura apparence que les actions doivent hausser ou baisser, ses boucles seront placées au dessus ou au dessous de ses oreilles, qui, à cette distance, seront pour moi comme une espèce de baromètre ou d'échelle graduée pour m'instruire des changements qui doivent arriver dans les fonds publics. Je déterminerai de la même manière par la grosseur ou la petitesse des boucles, si les ministres seront rigides ou flexibles envers les Américains ; et s'il en augmente ou diminue le nombre, alors je découvrirai si les factions doivent devenir plus ou moins nombreuses ; affaire très importante pour nous pendant la séance du Parlement ! J'aurois souhaité, je l'avoue, qu'il eût renchéri sur cette idée, et qu'il eût destiné les différentes côtes de sa tête à exprimer ses remarques sur les parties opposés en politique. Le droit exemple, pour le ministère, et le gauche pour l'opposition ; les boucles d'un côté pour les Whigs, et celles de l'autre pour les Toris et comparer par ce moyen les oui et les non par la différente proportion des boucles des deux côtés. C'est trop exiger de moi, me dit-il, fut-il même possible de faire approuver à Mme Hublard un pareil paradoxe en fait de frisure, la nouveauté seule suffiroit pour causer des soupçons, et me faire découvrir. A cela près il a promis d'être fort exact dans ce qu'il me communiquera. Il a en conséquence fait un secrétaire de son valet de chambre, afin qu'il dessine sur les cheveux ce

qui se passe dans sa tête. Voùs voyez donc, Monsieur, quelle difficulté il y a à tirer quelques secrets de ses meilleurs amis même, et de quelles distinctions délicates dépendent mes découvertes. Je ne laisserai pas cependant de m'en prévaloir autant qu'il me sera possible afin d'obéir à vos ordres. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble, etc

Liste de titres frappants. Pour des brochures à composer, et des traductions à publier, le tout en notre faveur. S.) :

Porte-feuille de M. Voltaire, communiqué par son légataire. Bien des blasphèmes, et encore plus de paradoxes, pour amuser les Américains.

La Noblesse commerçante, 12e édition, revue et corrigée, à l'usage des Ministres de sa Majesté, par M. Terray (capitaine de vaisseau au service de S. M.) et par M. Beaumarchais.

L'Harmonie du despotisme et de l'anarchie, dédiée à l'auteur du *Sens commun*, poëme écrit pour célébrer l'alliance entre Sa Majesté et le Congrès.

Pensées libres sur la Bastille. Une réfutation par avance de toutes les brochures de nos ennemis.

Dialogue aux Enfers, entre Lully et d'Estaing. Il faut faire composer cette brochure tout de suite, mais il ne faut pas encore la publier; car *d'Estaing* peut encore échapper, si l'Amiral Byron a du goût pour les illuminations.

La tête leur tourne. Éloge des deux frères, les Howes.

Choix de la Reine entre Pallas et Vénus. En imitation du choix d'Hercule. Une ode, parce que ces merveilles exigent du sublime.

Mentor et Télémaque, ou une bride pour le Poulain. Flatterie pour le vieux Maurepas et Sa Majesté.

Je m'en lave les mains. Excuse pour moi-même.

TRADUCTION DES BROCHURES ANGLOISES. Recueil des harangues imprimées et des brochures prononcées au Parlement par M. Burke. Traduites littéralement.

Lettre de M. Hartley à ses constituans à Hull. Les solicismes et l'orthographe un peu corrigés.

Ces libelles périodiques sous le nom *The Englishman*, mais qu'on pourroit à plus juste titre appeler *Le François.*

Enfin tout ce qui se trouve chez le sieur Almon, depuis la démission du Duc de Graston en exceptant toujours les lettres de Junius.

A Monsieur de Sartine

Mardi matin à onze heures un quart.

MON CHER SARTINE,

Que ferai-je de l'incluse ? Il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive deux ou trois lettres de cet homme-là. Ce qu'il dit est bien vrai ; et je crois que nous devrions faire quelque chose pour lui, ou au moins le lui promettre. J'espère que votre mal de tête est

passé. La duchesse me charge de vous dire que vous n'en guérirez jamais si vous persistez à écouter les radoteries du vieux Maurepas. Il lui semble qu'on est assez puni d'être obligé d'écouter le Roi. Si vous n'avez rien de mieux à faire après l'Opéra, venez souper avec nous.

De Chartres.

P. S. — Vous êtes bien bon de vous informer de la santé de notre petit Valois. Ce n'étoit qu'un rhume. Sa mère voulut absolument le mener voir les illuminations.

(Incluse). Toulon, à bord du *Royal Louis*. 14 sep. 1778.

A Monseigneur,
Monseigneur le Duc de Chartres,
Monseigneur,

Je ne suis point du tout étonné que la multitude et l'embarras des affaires importantes qui occupent sans cesse votre Altesse, vous en fassent oublier une d'aussi peu de conséquence que l'est l'intérêt d'un simple individu. Mais permettez-moi de vous faire observer qu'au moment même que la victoire du 27 du mois de juillet est le sujet des applaudissements du public, il y va de l'honneur de la nation de récompenser les conseils que j'ai présumé de donner, et qui ont eu une si heureuse réussite. Sans mon avis, l'équipement de cette Flotte qui vous a acquis une si grande réputation aurait été retardé fort longtemps, ou peut-être

absolument empêché. Je supplie votre Altesse de se ressouvenir que ce fut à ma persuasion seulement qu'on mit des copies de l'Ordre *du mouillage de Brefl* à bord des vaisseaux qui furent pris par les Anglois. Je prévis bien qu'ils s'y laisseroient tromper et qu'ils en seroient allarmés. L'événement a surpassé de beaucoup mon attente. La Flotte Anglaise rentra dans ses ports, et la nôtre fût équipée sans aucun empêchement. J'ose me flatter que votre Altesse voudra bien se charger de mon avancement, et me fournir par ce moyen les occasions de signaler mon zèle dans les combats comme je l'ai fait dans les conseils. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant

JEAN, JACQUES, CHARLES, LOUIS GASCONNADE

Garde Marine.

A Monsieur de Sartine.

Lundi au soir, 6 heures et demie.

Hélas, mon cher Sartine, l'émeute et nos espérances se sont évanouies tout à la fois. Soit que les grands accès ne durent guère, ou que la dépense, qu'on a faite pour les illuminations, ait eu le même effet qu'une saignée dans la fièvre, cette Keppelerie a tout à fait cessé. Plus de régal bourgeois en l'honneur de l'innocence. — Plus de pierres et de chandelles; plus d'Aldermans à cocardes bleus; plus de Bourgeoises avec des



LA CHEMISE ENLEVÉE

(D'après Fragonard.)

jarretières à la Keppel. — Il a refusé le commandement de la Flotte, et sa popularité a baissé avec son pavillon. C'est ainsi qu'a fini cette étrange farce, où l'on a vu le principal acteur avoir du succès et être blâmé ; remercié du Parlement et oublié par le peuple. — C'était un projet bien concerté, et qui promettait beaucoup. Il faudra faire jouer quelque autre machine, pour créer dans la nation cette désunion, qui nous a été d'une grande ressource.

Je suis très sincèrement,

Votre, etc. FRANKLIN.

P.-S. — Cette mauvaise nouvelle m'a tant attristé, que je ne saurois aller souper chez vous ce soir. Ayez la bonté d'en faire mes excuses à Mme de Sartine. Si je me trouve mieux demain j'irai manger votre souper. (*Pasquinade* trouvée aux Tuileries écrite, selon les apparences, par le *Marquis de Louvois*. J'ai conseillé à *d'Orvilliers*, de lui faire sa cour plus que jamais.)

AVIS AU LECTEUR

La victoire navale du 27 de juillet, quelqu'indécise qu'elle ait été, de part et d'autre, a été si fortement réclamée des deux côtés, qu'il n'est pas possible de se déterminer à l'attribuer à une nation, sans faire outrage aux raisons convaincantes de l'autre ; mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de satisfaire également tous les partis, sans me compromettre, en laissant lire chacun selon ses désirs. Le Credo double des Jésuites

m'en a fourni l'idée, et le désir que j'ai de contenter tout le monde m'a donné l'envie de l'exécuter. Ceux, qui désirent donner tort aux Anglois, liront de suite les vers ci-dessous : ceux au contraire, qui peuvent se persuader que Mons d'Orvilliers fut le vainqueur, les liront en colonnes. Quant à moi je suis si partagé entre les différens raisonnemens, que je suis des deux opinions, ceux qui pensent comme moi les liront de l'une et de l'autre manière.

LA VICTOIRE DU 27 JUILLET

PROUVÉE ET DONNÉE A CELUI QUI A LE DROIT DE SE L'ATTRIBUER

Ceux là perdent la mémoire.	qui disent les Anglais victorieux.
Qui donnent aux François la victoire.	ont raison d'être glorieux.
Quand M. d'Orvilliers écrit.	La vérité est claire et bonne
C'est un tas de faussetés qu'on lit.	dans la défense que Keppel donne
De faux rapports que je déteste !	de s'en aller il n'est pas permis,
Quand on est plus fort on reste.	si l'on trouve des ennemis
Les François entrent dans leur port	quand l'ennemi a pris la fuite
L'Anglois se trouvant le plus fort.	on se dispense de la poursuite

Monsieur de Sartine.

Vendredy matin à onze heures et demie.

Pourquoi m'avoir ainsi manqué de parole ? Je vous attendis toute la soirée — toute la soirée. — Seule ! — Que vous auriez ri de mes remarques sur l'incluse ! je fus obligée, je vous assure, d'employer toute mon éloquence pour qu'on me permit d'en faire la lecture. Angélique fut toute la matinée de belle humeur pendant qu'elle m'habilloit ; et je m'attendois certainement à quelque chose de merveilleux. Enfin elle m'avoua qu'elle avoit reçu de fort bonnes nouvelles de l'Amérique. Je vous les envois. Vous n'ignorez pas que M. Maréchal, valet de chambre du *Marquis de la Fayette*, a toujours eu du tendre pour mon Angélique. Nous avons, vous et moi, souvent ri aux dépens du Maître, ce fameux Don Quicote. Pourquoi ne pas nous divertir de l'écuyer aussi ? A ce soir en attendant, mon cher petit ange, pensez à

Votre passionnée et fidèle,

Du Thé.

(L'incluse)

A Mademoiselle,
Mademoiselle Angélique, Femme de Chambre, etc.
De Mademoiselle Du Thé.

Philadelphie, 24 sep. 78.

Enfin, Divine Angélique, l'amour nous sourit. — Mon Maître est las de ces Sauvages. — Nous retournerons, et ton fidèle Maréchal mettra ses lauriers à

tes pieds. — Que ton petit cœur auroit palpité le jour que nous nous préparions à combattre, — je dis nous, car si mon Maître eût été tué, j'avois résolu de ne pas demeurer les bras croisés ; et puisqu'il avoit envoyé un défi à Milord Carlife pour avoir osé manquer de respect à son Maître, par Dieu et tous les Saints du Paradis ! s'ils s'étoient battus, j'aurois fait repentir M. Storer d'avoir osé se moquer du mien. — Mais ce poltron d'Anglois envoya une excuse au Marquis. — Chose honteuse ! — après toutes les dépenses que nous avions faites pour nous préparer pour ce duel. — O Angélique ! Quel habit de combat ! Superbe ! D'un drap écarlate garni d'olives en or, et doublé d'une des plus belles fourures que l'Amérique ait jamais produites. — Des escarpins magnifiques à talons rouges, et aussi bien faits que ces malotrus en sont capables. S'ils se fussent battus, quel grand spectacle n'auroit-ce pas été ? J'avois mis les cheveux du Marquis en papilottes, et je devois lui faire dix boucles de chaque côté. — Mais tout est fini, et nous quittons ce pays. — A te dire la vérité, Ma chère Angélique, le Congrès de Milord Washington est au désespoir de notre départ. Mon Maître passa hier toute la journée à leur écrire une lettre pour les consoler. J'écoutois, et je lui entendis répéter ces superbes mots : « Dès le moment que j'ouis parler de l'Amérique, j'eus de l'affection pour elle. — Dès le moment que j'appris qu'elle combattait, je brûlai du désir de répandre mon sang pour elle. — Et le mo-

ment où je pourrai lui être de quelque utilité, sera le seul moment pour lequel je croirai qu'il vaut la peine d'exister. » Oh ! aimable Angélique. Quels trois beaux momens que ceux-là ! Cependant tout beaux qu'ils sont, ils ne valent pas ceux que je te réserve. — La lettre du Marquis a eu tout le succès qu'il en attendoit. — Le Congrès de Milord Washington, tout bien considéré, s'est assez bien comporté dans cette affaire. Il a écrit au Docteur Ambassadeur d'acheter une belle épée, et d'en faire présent à mon Maître. Qu'en dis-tu, Angélique ? De plus, M. Laurens « prie Dieu, dans sa lettre, de bénir et de protéger le Marquis ». — Quelle épée ! Quelle bénédiction ! — Quant à moi, on ne m'a donné ni l'une ni l'autre. Que le diable les emporte ! S'ils m'avoient fait présent d'une jolie épée, je les aurois tenu quittes de leur bénédiction. — Mais, ma chère Angélique, aime-moi toujours, et je me passerai volontiers de leurs épées et de leurs bénédictions.

Je suis et serai toute ma vie,

Ton Esclave,

JEAN CHARLES JACQUES MARÉCHAL.

DISTRIBUTIONS SECRETTES

	LIVRES, SOLS.
A Monsieur — pour avoir fait supprimer un libelle contre la Reine	80.000
Au même, pour nous avoir envoyé des Levriers d'Angleterre	20.000

A Monsieur Jacques, pour avis reçus, et pour dépenses en prison.	20.000
Au même, pour payemens faits à Monsieur Smith, à Plymouth; Monsieur — à Porstmouth; — au Sr — l'Apothicaire à Chatham; à Mademoiselle — à Deptford; à Madame — à Woolwiche; — à Messieurs — à Bristol, à Messieurs, — à Limehouse, Vopping, Blackvaal, etc.	15.000
A un Alderman de Londres, pour l'état de son régiment dans la milice — par les mains d'Alderman Lee — La question de savoir si cette somme lui est jamais parvenue.	10.000
Au Colonel Brome, Maître Canonier du Parc de Saint-Jacques, pour un compte exact de l'Artillerie d'Angleterre	12.000
	Livres, sols
A la veuve et au joli petit poupon de feu Monsieur Jean le Peintre	4.000
A Monsieur l'Abbé Jackson, Éditeur du Ledger, de l'Avertisseur Général et du Paquer de Londres — N. B. Il m'a été recommandé par ma bonne amie la Duchesse de Kingston.	11.298,4
A l'honorable T W pour des détails importants	80.000

N. B. Son Excellence le Docteur Francklyn, promet que le Congrès nous remboursera aussitôt que les affaires iront mieux.

A Monsieur Panchaud, pour les pertes qu'il a faites, quand au lieu d'être un Bullil s'est trouvé n'être qu'un Bear, en essayant de faire baisser les fonds d'Angleterre, lorsque les nouvelles de la prise de Sainte-Lucie, de celle de Pondichéri, et du Blocus de d'Estaing arrivèrent si mal à propos. . 400.000

Au même pour de l'argent avancé à T W pour pertes faites dans une pareille entreprise 155.000

Cette affaire provient de ce que j'ai payé jusqu'à la dernière feuille des dits Ledgers, Avertisseurs Généraux et desdits Paquets de Londres.

LIVRES SOLS

Pour argent avancé à son Excellence le Docteur Franklin jusqu'à l'arrivée de sa flotte chargée de Tabac 130.000

A son autre Excellence Silas Déane pour le transporter à l'Amérique. 100.000

A sa troisième Excellence 100.000

A Monsieur Sayre, Ambassadeur d'Amérique à la Cour du roi de Prusse, pour le dédommager de ce qu'il n'y a pas été reçu. . 80.000

Pour illuminations sur le pont neuf, etc., par ordre du Duc de Chartres 10.000

A divers Poëtes pour quantité d'Odes sur la victoire remportée sur mer, à six sous par stance 5.000

A son Excellence le Docteur Franklin pour faire l'emplette de l'épée dont le Congrès a ordonné qu'on fit présent au Marquis de la Fayette	1.000	
A Beaumarchais, pour payer les deux vaisseaux qu'il a achetés au Roi	100.000	
Au Duc de Vauguyos, pour avoir négocié l'emprunt en Hollande	150.000	
	Livres	sols
A Gérard pour présents distribués secrètement parmi les Membres du Congrès : Tabatières ornées du portrait du Roi, pour leurs femmes et leurs filles — une boîte, remplie de rouge, dont la Reine, se sert, pour Miladi Washington, deux fois plus belle que l'épée du marquis de la Fayette	600.000	
A mon Secrétaire pour lui-même, et purement pour le récompenser de son intégrité	500.000	
	5.434.298	

A l'un Arnold.

Cette lettre valoit bien la peine qu'on la déchiffrât. Elle vient du meilleur de mes espions. Le projet est excellent ; j'en pourrai tirer avantage. Cette tentative peut amuser les marchands de sucre qui ont fait banqueroute ; quoiqu'ils n'y gagneront rien quand même elle réussiroit. Mais j'en doute. Je n'aime pas ces courans dont

parle d'Orvilliers, ils pourroient bien nous être aussi nuisibles à Jersey qu'ils l'ont été à Ouessant. S.

Nous avons à présent une belle occasion d'attaquer Jersey

123 + 75836 × 4 : 2342 + *ab* 11,19 : 6 : Q : 187.91 : 3 :

Tous les officiers de la marine se querellent entre eux.

18,3.78.800. 62384 + + 369 ≡ 312.

Le passé les occupe tellement qu'ils oublient le présent.

3 : 800, 24,6 (+) 429 + 3.72. 11.5.932. 17 : 43

Il y a une grande quantité de nos sucres dans l'isle.

X 3 : *q* × 800, 24.6.429 SG : 11 × 11.342

Et le gouverneur reste à Londres pour haranguer au Parlement.

2.1.00 60 134 × — — — 72,5 + 312 :*ab*

Mais surtout il faut que Milord Sandwich soit congédié,

513 : × 8 + 42,978 — 29 ≡ 345 — +. 11.17.8 : W

Parce qu'il est certain à présent que les chemises des Invalides ne sont pas assez longues.

400 ≡ 3. + 28.43.7. A : B : 17. 32. + 11.14

Pour garantir ces pauvres gens du froid, ou pour descendre jusque dans leurs culottes.

19 :+: 6 *Questo* — 32. 1445, 1775. 1776. 1777. 1778. 1779

Ainsi nous pouvons nous attendre à bien des émeutes, des révoltes, et à toutes sortes de maux.

Le lecteur s'attendra peut-être à trouver ici la lettre concernant le parti de Rockingham, que l'espion a promise dans une de ces précédentes, mais il a été impossible à l'éditeur de la publier. Il est vrai qu'il y en avoit une dans la Cassette sur ce sujet, mais fort rayée et fort effacée ; et le peu qu'on en pouvoit déchiffrer paroissoit fort sévère contre ce parti de Rockingham, comme on l'appelle. Peut-être que M. de Sartine crut que des gens qui se disent ouvertement les ennemis jurés des ministres d'Angleterre, doivent être les partisans de ceux de France, et qu'en conséquence il effaça cette satyre comme étant contraire à ses propres intérêts. Ou bien la politesse l'emporta sur la politique, etc., quoiqu'il se trouvât fort offensé des plaisanteries faites contre les Shelburnistes, il désaprouvoit néanmoins toutes les personnalités sérieuses en toute sorte d'occasion et sur toutes sortes de sujets. Quoiqu'il en fut, il avoit effacé certains mots et en avoit laissé d'autres. Par exemple, on lisoit d'abord, quoiqu'avec bien de la difficulté, beaucoup de choses sur l'aristocratie, et contre les vieilles prétentions de quelques seigneurs, qui s'imaginent devoir être ministre d'État aujourd'hui, parce que leurs ancêtres étoient de fort simples et de fort honnêtes gens le siècle dernier. Ceci étoit à moitié effacé, mais à côté se lisoit clairement, vertu héréditaire. Ensuite il s'agissait de savoir pourquoi des descendants de familles Hollandaises prétendroient vouloir mener le roi régnant, parce que leurs ancêtres étoient de la suite du roi Guillaume ; et pourquoi George III don-

neroit aujourd'hui la préférence à deux ou trois ducs parce que Charles second étoit éperduement amoureux de leurs bisaïeules. M. de Sartine avoit aussi effacé cela ; mais il avoit écrit au dessus en lettres capitales; Vieux Whigs fort zélés. Auprès des noms de Grandville et de Burke, on pouvoit encore lire Stampact et Declaratarylaw, et les mots contradiction et parti ; le tout suivi de longs complimens sur la sagesse de l'un et l'éloquence de l'autre. Ce parti paroissoit y avoir été représenté sous l'allégorie d'un hôpital pour les amiraux et les généraux, d'un chelsea parlementaria, où l'honneur blessé et la réputation flétrie trouvent un azile. M. de Sartine avoit encore passé un trait de plume sur cela afin de ménager dans ce M. S. mutilé, la nuance pour le caractère qui suivoit, où, dans des pages entières de louanges, les mots : indiscrétion de jeunesse et New Market, étoient les seuls qui fussent effacés. Dans le Postscrip, l'espion avoit donné une liste de ceux qui devoient en tems être admis au lever de Lord Rockingham. Sa femme, à ce que j'ai appris, la lui avoit procurée par l'entremise de la femme de chambre de Miladi Rockingham, à qui le portier du marquis avoit donné une copie. Cette liste étoit déchirée, mais sur un des fragmens on pouvoit lire encore les noms de M. Burke, M. Nollekins, M. Charles Turner, du duc de Grafton, ceux de Jacques Lee, Jacques Rider, et de Sire George Howard ; et sur un des coins étoit celui du capitaine Walfingham, avec un Quoere quant au Colonel.

A Monsieur de Sartine, en lui envoyant une lettre de M. Necker.

Quelle lettre que celle que je vous envoie ! Le roi l'a lue et en a frissonné, et je l'avoue que je n'ai pu la lire sans effroi. Il faut enfin nous déterminer à faire quelque chose, et le plustôt ne sera que mieux. D'où vient que la Motte Piquet n'a pas encore mis à la voile ? L'Amérique nous tend les bras. Quel coup si de Grasse ne réussit pas ! je le crains bien. D'Estaing a trompé nos espérance. Le pacte de famille n'est plus rien. Plût à Dieu qu'il me fût permis de me retirer à l'Europe. Croyez-vous cependant qu'il nous sera possible de faire quelque chose cet été ? sinon il faudra suivre l'avis de Necker.

Votre, etc.

MAUREPAS.

P.S. J'ai écrit à mon ami à Londres pour savoir si l'amiral Arbuthnot va bientôt partir et si Sir E. Hughes doit s'arrêter à Gorée.

(Incluse.)

(Incluse).

Au Comte de Maurepas.

Lundi matin.

MON CHER MONSIEUR,

L'affection que vous portez au Roi notre maître, l'amour désintéressé que je vous connois pour votre patrie, et le véritable désir que vous avez de soulager

vos compatriotes, dont le courage et la fortitude quelque grands qu'ils soient, ne sauroient résister plus longtems aux maux qui les accablent, tout cela exige que je vous représente en peu de mots la situation réele de ce Royaume relativement à son commerce, ses revenus et ses dépenses actuelles, et à quels malheurs il sera réduit si cette guerre ne cesse bientôt. En cette occasion, comme en toute autre, je ne doute nullement que vous n'attribuiez mon zèle à ce désintéressement qui a toujours caractérisé toutes mes actions, et que vous ne me rendiez auprès de sa Majesté la justice qui m'est due.

Vous n'ignorez pas, mon cher Monsieur, quelles sont les plaintes de tous nos négocians, de tous nos marchands. La plupart sont ruinés par les prises que les Anglois ont faites sur eux. Nos revenus ne suffisent pas pour les dédommager de leurs pertes. Ceux qui n'ont pas encore fait banqueroute s'y attendent tous les jours, car les isles qui nous restent sont bloquées. En perdant Pondichéri nous avons perdu le commerce des Indes. Gorée a peut-être subi le même sort, et c'en est fait du commerce en Afrique. Quand même nos marchandises arriveroient dans la Manche nous n'y avons point de flotte pour les protéger, et les Anglois s'en saisissent. Tel est l'état actuel du commerce en France. — Quant à nos revenus, vous savez, à n'en point douter, que même en temps de paix, ils sont fort inférieurs à nos dépenses. — En 1769 ces dépenses excédèrent nos revenus de 30 millions. — En 1770 elles montèrent à 70 millions,

quand l'Abbé Terray fit les grandes réductions, nonobstant cela elles excédèrent encore les revenus de plus de 17 millions. Le total de nos revenus, y compris le produit de la suppression des privilèges dans les mouvances du roi, et l'appropriation de quelques Abbayes, ne monte à guère plus de 380 millions, dont la Ferme Générale rend 16 millions, mais dont le produit ne sera certainement pas aussi considérable cette année.

	Millions
Les dépenses annuelles viagères et les intérêts que le roi paye montent à plus de	139
La dépense de tous les départemens, y compris la maison du roi, tant civile que militaire, et les appanages des princes, est de plus de. . . .	200
Exclusivement des dépenses extraordinaires de la Marine pour l'année dernière qui montent à .	100
	439
Déduction d'un emprunt fait l'année dernière .	40
	399

Il paroît par ce compte détaillé qu'après une année de guerre seulement, nous nous trouvons surchargés d'un excès de 40 millions dans nos dépenses.

Voilà, mon cher ami, un état précis de nos finances, et quoique nous n'ayons emprunté l'année dernière que 40 millions (afin de faire croire à nos ennemis que nous avions moins besoin d'argent qu'eux, et encore plus pour empêcher nos compatriotes de se récrier de ce qu'on les

surchargeoit d'impôts au commencement d'une guerre), nous nous trouvons obligés de faire immédiatement de gros emprunts pour nous mettre en état de la continuer. Les pays d'État, il est vrai, et surtout ceux de la Bretagne et de Languedoc, ont montré leur zèle par leurs contributions; mais il faut avouer que ces secours sont comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Quelques soins et quelque attention que je puisse avoir il m'est presque impossible d'empêcher que les dépenses des Ponts et Chaussées, celles de l'Artillerie, de la Maréchaussée, des Étapes, des Intendans et des pensions particulières n'excèdent la somme ordinaire. C'est à proportion, mon cher ami, que la misère s'accroit que chaque individu se trouve plus embarrassé, et qu'il réclame avec plus d'empressement ce que l'État lui doit.

Les dépenses que nous fîmes l'année dernière, pour mettre une flotte en mer, furent énormes, et nous n'en avons retiré aucun avantage. Le radoub de ces vaisseaux, en conséquence du combat du 27 juillet, coûtera, à ce qu'on m'a dit, la moitié autant qu'ils ont coutés à construire. Fut-il même possible de former une escadre le printems prochain pour croiser dans la Manche, nous ne saurions l'équipper, les Anglois ayant dans leurs prisons les matelots que nous attendions par l'arrivée de nos flottes. — En un mot d'Espagne ne veut pas se joindre à nous. Les Américains sont ruinés — nous ne saurions leur prêter de l'argent, ni leur envoyer du secours. — Notre commerce est ruiné, nous sommes à la

veille de faire une autre banqueroute générale, et la paix seulement peut sauver la France de la ruine qui la menace. Abandonnez cette canaille Américaine.

NECKER.

A Monsieur de Sartine

Febr. 28th.

DEAR SARTINE

I cannot contain m'y rage till m'y Secretary comes home, or trust m'y resentmentto the Ambassador plenipotentary of the United Free States of America, have lived to see the day, whom I must endure the contempt of the wretched envoys of ewry paltri principalitru. — In short, all the Ambassadors refuse to rank with me. — Doria Pamphili, the Popel's Nuncio, calls me Quaker; — Count d'Aranda says his Catholic Majesti loves South America too well to encourage rebel colonies; — Chevalier Zeno says the Venetians hate any thing but a nominal Républic; — Monsieur l'Estevenon de Berkenrvode tells me his States quarrelled for religion, not taxes; — Prince Briantinski loves the English, and his mistress, the Empress of Russia, desires him to insult me; — Baron Golz refers me to Mr. Sayre. — All this I could bear. — But to see Count Sickingen, Baron Grimm, Baron Thun, and Monsieur Wolff give themselves airs, drives me to madness. — In short, sir, I am insulted in all the languages of Europe. — My



LE VIN, LES BELLES ET LE JEU

(D'après Fragonard.)

religion is satirized in Italian; — mi politics in Spanish and Dutch. — I hear Washington ridicul ed in Russian, and myself in all the jargon of Germany. — I Cannot bear it. — Make Europe civil to America, or I'll follow Silas Deane,

Yours
R.-R. ANKLIN.

A Monsieur de Sartine

Ancien Hôtel de Lautrec,
Lundi matin,
à onze heures et demie.

J'ai ouï dire que quelques-uns de nos vaisseaux sont arrivés de la Virginie. — Je suppose que vous avez réglé nos comptes avec notre ami le Docteur Franklin. — Je voudrois bien savoir ce que pourrons nous produire les engagemens faits l'année passée.

VERGENNES.

Ceci paraît n'être que le commencement de la réponse de M. de Sartine à la lettre de M. de Vergennes. Il ne s'est trouvé dans la cassette qu'une seule feuille du compte : mais nous devons nous estimer heureux de ce que celle-là même ait échappé aux flammes.

MON CHER VERGENNES,

Inclus vous trouverez le compte courant entre nous

et son Excellence l'Ambassadeur Commerçant. Lisez-le et le brûlez. Il ne conviendroit pas que tout le monde sçut quel trafic vous et moi avons fait. Sçavez-vous bien que nous pourrions écrire des commentaires sur la Noblesse commerçante. — Il est néanmoins bien juste que nous nous dédommagions par quelques douceurs de tous nos embarras. — Je vous avoue que je suis las de toutes les tracasseries de la cour, et que rien ne me fatigue tant que d'y jouer continuellement le Protée. Je veux lever le masque pour un moment avec mon Ami ; cela me délassera. — Hélas, Vergennes, pourquoi avons-nous écouté ce Beaumarchais ! — Ses spéculations absurdes nous ont engagés avec ces maudits Américains. Ils nous doivent des sommes considérables et nous ne pouvions en être remboursés qu'en plongeant la France dans cette malheureuse guerre. — Quels obstacles n'avons-nous pas longtemps rencontrés à toutes nos entreprises ! — Le Roi naturellement passionné pour le plaisir et aimant les aises a voulu jouir de l'une et de l'autre, et communiquer l'une et l'autre à ses sujets. — A son avènement au Trône, il trouva la nation épuisée par une guerre longue et ruineuse, — des banqueroutes faites à l'honneur et à des créanciers. — L'esprit du peuple abattu. — Le crédit public détruit. — Malgré cela un tel souverain, guidé par les sages conseils de Maurepas, n'auroit pas manqué de redonner à la France son ancienne splendeur, tandis que les riches productions des deux Indes (établissements dont Colbert avoit connu toute la

conséquence) seroient venues en abondance dans tous nos ports, pour y être distribués également au prince et au sujet. — Quels artifices n'a-t-il pas fallu employer pour porter le Roi, à renoncer à un bonheur si certain pour la folle spéculation d'une alliance avec l'Amérique ! Enfin l'armée Anglaise mit bas les armes à Saratoga ; et l'ambition ne peut tenir plus longtemps contre la tentation. — Necker avoit cependant encore des doutes ; mais les calculs cédèrent à la flatterie. — La reine aimoit à contrôler ; nous lui promîmes de l'aider ; et elle gouverna le Roi. — Mais à quoi ont aboutis toutes ces artifices ? — Nous avons perdu Pondichéri et Sainte-Lucie, ou, pour mieux dire, les deux Indes ; car nous n'avons point de forces dans l'une et d'Estaing est bloqué dans l'autre.

Les banqueroutiers de Bordeaux nous envoient des remontrances. Les capitaines à jambes de bois et leurs veuves, réduites aux sabots, nous accablent de requêtes. Quant aux premiers, vous savez vous en défaire aisément ; mais Montbarcy est bien las des autres. Les jeunes officiers, qui d'abord ne parloient que d'arborer les fleurs de lis, et d'écraser sous leurs pieds les lions d'Angleterre, sont fatigués de ce métier, et n'ont maintenant d'autre souhait que celui de retouner à Paris. Ils veulent aller à l'Opéra, au bal de la reine, chez leurs maîtresses, aux promenades, aux courses de chevaux et partout ailleurs, excepté à leurs quartiers. Le roi ne cesse de me demander des victoires. La reine dit que les lunettes du Docteur

devroient être raccommodées. Maurepas branle la tête. Necker calcule et fait la mine. L'ambassadeur d'Espagne ne dit rien. Surtout.

Cœtera desunt.

(Voici cette belle feuille sauvée des flammes.)

Ex pede Herculem.

COMPTES

Feuille 12.

COMPTES DES PROFITS ET DES PERTES

DE MM. DE SARSINE, VERGENNES ET DE SON EXCELLENCE LE DOCTEUR FRANKLIN ASSOCIÉS

Gain	Livres	Perte	Livres
Rapporté	2.700.000	Rapporté	957.000
part des prises faites par le *Sturdy Beggard*, Capitaine Ephraim Adams	60.000.	Le tiers d'une cargaison consignée à Boston dans l'*Invincible*, pris par le *Lizard* à Cutter	40.000
Consignation		Partages de poudre à canon pris par le *Thames*	20.000
Une cargaison de tabac par l'*Olivier Cromwell*, capitaine Jean Lee	125.000.	7-8mes de marchandises sèches dans le *Vulcain* jetté à la côte par la *Venus*	50.000
Du goudron et de la résine par les *Twa Brothero*.			

capitaine Salomon Horve 80.000

Partages des Rio venus des deux Carolines par le *True Briton* Cap. Sabot,

Par le *Lively*, Ca Lbenizer Darby.

Par le *Sprightly*, Ca Caleb Cusbing.

Par la *Miladi Washington*, 400.000

Ca. Mafeo Handcock.

Rapporté. 3.945.000

5 16 mes de Pelleterie dans l'*Otter* coulé à fond par le *Beaver* 23.000

Une cargaison d'allumettes de Salpêtre et de soufre dans le *General Lee* pris par *Hazard*

Billets protestés retournés par le *Land of promise*. 100.000.

Rapporté 1.117,000

PLAN ÉBAUCHÉ DE LA CAMPAGNE PROCHAINE

Jersey. Un coup de main. La milice prendra certainement la fuite. Le gouverneur ne viendra que quand il n'y aura plus rien à faire. Nous sommes sûrs du succès. Quelle gazette pour nos amis à Jersey en Amérique.

Invasion de l'Irlande. Les Habitans sont presque tous papistes, mais, malheureusement pour nous, ils jouissent à présent des mêmes privilèges que les protestans. Cependant nos amis dans l'opposition, nous promettent qu'ils feront l'impossible pour les porter à se révolter.

Un de ces messieurs s'est même engagé à y employer leurs prêtres, particulièrement le père. Il faut apprendre aux Irlandais à se comparer aux Américains. Le Congrès pourrait se tenir à Dublin. Le chevalier Newnham en seroit le Président. Écrivons pour ordonner deux ou trois harangues patriotiques au parlement d'Angleterre, afin d'exciter l'armée irlandoise à la révolte. Plût au ciel que le peuple en France pût oublier le nom de Thurot. Ce qu'il y a de pire c'est que les Irlandois sont des étourdis, et quoiqu'ils nous invitent à leur faire visite, il ne seroit pas étonnant qu'ils nous prissent pour des ennemis aussitôt que nous serons chez eux ; il seroit même bien possible que leur étourderie leur fît préférer la sûreté et l'honneur de l'Angleterre à l'amitié désintéressée de la France. Pendant l'été une descente à Southampton et à Brighthelmstone dans la saison des bains, fera quelqu'éclat, et nos jeunes officiers seront charmés de donner l'assaut aux salles à danser et à entrer dans les baignoires l'épée à la main.

Quant à une grande flotte, les marchands murmureront si nous ne leur prouvons, par quelque parade, que nous avons leurs intérêts à cœur ; quoique tout le mal soit déjà fait, les corsaires anglais leur ayant déjà enlevé plus de douze millions sterlings de marchandises. D'ailleurs quand même nous pourrions équiper une grande flotte, d'Orvilliers dédaigne de rester dans la Manche ; car l'été dernier, après sa victoire (comme il l'appelle) il crût l'Océan Atlantique trop borné pour sa propre gloire et pour l'ambition de son Maître. Néanmoins tout

se passe dans cette Manche Britannique, comme ces insulaires ont l'effronterie de l'appeler.

Il faut avoir soin de mettre des garnisons tout le long des côtes. Car, aussitôt que Jersey sera pris, les Anglais useront certainement de représailles. Ce n'est pas qu'ils aiment à s'approcher de trop près de nos côtes, mais il est bon de nous tenir sur nos gardes car rien ne nous rendroit si ridicules aux yeux de toute l'Europe que si un ou deux de leurs vaisseaux viennent sous nos forts brûler ou prendre les nôtres.

Si d'Estaing bat Byron, nous l'enverrons chercher pour mettre le feu à Portsmouth ; personne étant plus digne de finir ce que Monsieur Jean le Peintre a commencé que d'Estaing même.

Nous sommes très embarrassés de savoir quels Forts nous devons attaquer. Le Château de Douvre est imprenable. — Tussnel y commande! Il seroit dangereux d'attaquer Scilly. — Egerton nous y attend de pied ferme et bien préparé ! — Nous pourrions assez aisément nous rendre maîtres de Tilburg mais l'accès en est difficile. Plusieurs personnes conseillent d'attaquer les Cinq-Ports parce que le Lord North en est le Gouverneur, et on dit qu'il est sujet à s'endormir dans son poste ; il dort, il est vrai, mais je crains bien que ce soit le repos du lion, qui ne s'éveille que pour écraser ses ennemis. — Le Fort William peut être aisément réduit, car M. Bighy, notre grand ennemi, dit que le Général et Gouverneur Burgoyne ne peut prendre les armes qu'en faveur du Congrès. Après tout, je crois

que la Tour fera notre fait, si nos vaisseaux peuvent y aborder pendant la nuit; car le Général Cornwallis sera aussi long et prendra d'aussi grands détours pour répondre aux questions du Général Howe que ce Général en a pris pour arriver à Philadelphie, et ainsi il n'aura pas le temps de penser à nous. Si une fois nous nous rendons maîtres de la Tour, nous pourrons aisément chasser les Bourgeois hors de Londres, en lâchant contre eux les lions et les Tigres de la ménagerie, pendant que nous nous amuserons dans la chambre aux joyaux, et dans celle où l'on bat la monnoye et le plaisir de piller l'Arsenal sera d'autant plus grand, que c'est là que cette nation vaine conserve une si grande quantité de dépouilles, comme un témoignage de leur ancienne gloire, et de nos étranges défaites. Voilà pour l'Europe. Quant à l'Amérique.

(*Hiatus valde destendus.*)

(Cette Ebauche d'une Alliance avec l'Amérique Méridionale est un des libelles de Lauraguais. Il ne s'imagine pas que nous avons sérieusement discuté ce sujet dans le Cabinet.)

S.

PROJET D'UN TRAITÉ D'AMITIÉ ET DE COMMERCE

Entre sa Majesté très-Chrétienne et « Les États-Unis de l'Amérique méridionale ; à ratifier aussitôt

qu'elle se sera révoltée contre l'Espagne, ce qui ne peut manquer d'arriver dans deux ou trois ans.

1° Au nom de la Sainte et indivisible Trinité, Sa Majesté très Chrétienne recevra du Paraguay, du Chili et du Pérou une Ambassade composée de Jésuites défroqués, et de Docteurs en Philosophie, et le Sieur Conrade Alexandre Gérard (qui sera alors au fait de ces sortes d'Ambassades) sera nommé et constitué Envoyé plénipotentiaire dans tous les États rebelles de l'Amérique Méridionale en générale; et en particulier Charles Geneviève-Louise-Auguste-Timothée d'Eon de Beaumont, sera nommée Chargée-des-Affaires dans le Pays des Amazones.

2° Sa Majesté très Chrétienne aura la bonté de leur envoyer toutes sortes de munitions de guerre pour détruire les Espagnols, et n'exigera d'eux qu'un once de Poudre d'or pour chaque livre de Poudre à canon.

3° Sa Majesté très-Chrétienne enverra une Flotte pour convoyer les canots des États-Unis dans tous les Ports du monde connu : dont d'Estaing n'aura pas le commandement, quand même il retourneroit sain et sauf. Ce commandement étant conservé pour M. de Bougainville, pour qui les filles de ces Mers doivent avoir beaucoup de reconnaissance.

4° Sa Majesté très-Chrétienne, employera ses « bons offices et son entremise » en faveur des Habitans du Paraguay, du Chili et du Pérou, « auprès du Roi ou Empereur de Maroc, ou Fez, des Régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, etc., » ainsi qu'auprès de tous les

autres, Rois et Empereurs Africains. Et de plus auprès de l'Empereur du Japon, et de tous les Princes pyrates et contrebandiers de ce quartier du Globe aussi.

5° Sa Majesté très-Chrétienne est si passionnée pour la liberté qu'elle se contentera pourtant de bienfaits, d'une pleine et entière liberté accordée à ses sujets de pêcher à leur gré, dans toutes les mers de l'Amérique Méridionale; parce qu'ils aiment à pêcher dans l'eau trouble.

Réponse de la Reine à ma Lettre dans laquelle j'avois inclus celles de Maurepas et de Necker.

S.

MONSIEUR,

Vous ne sauriez croire avec quel sérieux j'ai lû les deux Lettres que vous m'avez envoyées. En vérité elles m'ont occupée toute la matinée pendant qu'on me coëffoit. Vos correspondans paroissent être réellement effrayés, que le Roi lui-même n'est pas trop charmé de notre guerre. Mais je sais que c'est votre intention et celle de M. de Vergennes de la continuer à tout hazard. Vous êtes l'un et l'autre mes favoris, et je ne vous abandonnerai jamais; d'ailleurs je ne saurois vivre sans me mêler de politique. La chambre d'une nourisse n'a point de charmes pour moi, comme elle en a pour Charlotte d'Angleterre. Et même quand j'aurois du penchant pour les plaisirs domestiques, quelle appa-

rence y a-t-il que j'aie jamais autant de ces plaisirs qu'en a eu Sa Majesté Britannique. — Eh bien ! qu'importe ? si le sol de Versailles n'est pas propice aux tendres myrtes, n'en cultivons que plus de lauriers. Pour mettre cette guerre à la mode, il n'est question que de former des Camps en Normandie pour les jeunes Officiers ; ils les préféront à leurs quartiers de campagne. Quant aux Espagnols, qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Que nous importe le Pacte de Famille puisque mon Frère est l'ami de la France ? Courage, Monsieur ; s'il faut que d'Estaing périsse, soit, il l'a voulu. Réservons nos renforts pour le brave d'Orvilliers, et vous verrez que nous convertirons en tapis ces pavillons Anglois.

MARIE.

P.-S. — Quels jolis plumets que ceux que vous m'avez envoyés ! je ne m'en parerai au moins qu'à la première victoire que nous gagnerons, ainsi il y va de votre honneur qu'ils ne jaunissent pas dans ma gardrobe.

A Monsieur de Sartine

Lundi matin, onze heures.

MA CHÈRE AME,

Le jour n'est-il pas assez long pour vaquer aux affaires de l'État ? faut-il encore y sacrifier la nuit ?

Cruel; Ne craignez-vous pas que je sois jalouse de la Reine, ou au moins de Mme de Sartine. De grâce, mon cher, venez demain au soir chez moi à la campagne; nous y ferons un petit souper délicieux. Le Duc de Chartres et le Comte d'Artois doivent en être; et j'ai invité le Prince de Nassau, le Marquis de Genlis, la jolie d'Ervieux, Mademoiselle Michelot, et bien des beautés spirituelles. Tout cela ne vous tente-t-il pas? Laissez-là le grand homme, et soyez pour le moment l'homme de plaisir. On s'assemblera à minuit. Mais ne pourriez-vous pas venir un quart d'heure auparavant, pour vous tranquiliser? Adieu! ne me faites pas languir!

Du Thé

Fin

I

LE VOL PLUS HAUT

NOTICE SUR « LE VOL PLUS HAUT »

Du pamphlet galant et politique où brille Théveneau de Morande, nous voici revenus au pamphlet libertin et théâtral où Mayeur Saint-Paul excelle. Ce Mayeur Saint-Paul fut acteur et auteur. On s'en apercevra aisément à la lecture du petit écrit qui est réimprimé ici.

Le Vol plus haut est une curiosité du genre. On sait à quel point la galanterie gangréna le monde dramatique au dix-huitième siècle, quelles fortunes y furent englouties avec élégance et fracas, quelle renommée de luxure la femme de théâtre y sut acquérir et garder. Les filles d'Opéra dans cet impudique concert donnaient avec virtuosité la réplique aux dames de la Comédie-Française, et la moindre sauteuse des Italiens prétendait sur ce terrain égaler la plus notoire pensionnaire du Roi. Aussi Mayeur de Saint-Paul n'oublie-t-il ni les unes ni les autres dans son petit écrit. C'eût été, d'ailleurs, grand dommage, car le pendard a la plume acérée et l'esprit mordant. « J'aime la vérité, je me plais à la dire », proclame l'épigraphe du *Vol plus haut*. Il ne faudrait point, évidemment, la prendre au pied de la lettre. La vérité, « sa vérité » plutôt, est à l'usage particulier et spécial de ces amateurs auxquels il a l'impudence ostentatoire de dédier son livre. Dès lors, ceci ne doit point être pris à la lettre. On lira ces anecdotes avec plaisir et curiosité, sans en rendre responsables les héroïnes. Et n'est-ce point assez ?

LE VOL PLUS HAUT

OU

L'ESPION
DES PRINCIPAUX THÉATRES
DE LA CAPITALE

Contenant une histoire abrégée des acteurs,
des actrices de ces mêmes théâtres,
enrichie d'observations philosophiques
et d'anecdotes récréatives

DÉDIÉ AUX AMATEURS

J'aime la vérité, je me plais à la dire.
CLÉMENT, *Satyre à M*

A MEMPHIS
Chez Sincère, Libraire réfugié au Puits de la vérité
1784

LE VOL PLUS HAUT OU L'ESPION DES PRINCIPAUX THÉATRES DE LA CAPITALE

AVIS DE L'ÉDITEUR

Je dois, à tous Lecteurs qui liront cet ouvrage, une justification de mon procédé et un exposé des motifs qui ont pu, malgré moi, me déterminer à tromper leur attente, en ne leur offrant que la première partie d'un objet dont sûrement ils attendaient la totalité. Je crains les reproches, et surtout quand l'apparence semble me les attirer. En lisant le titre de ce volume, on s'apprête bientôt à posséder une connaissance parfaite des Sujets qui composent les principaux théâtres de la Capitale, et ce n'est qu'en tremblant que j'ose avouer aux amateurs que je ne leur présente que l'histoire du *Concert-Spirituel* et de l'*Opéra*. Mon intention était sûrement bien conforme aux désirs du public, et déjà je m'applaudissais de remplir absolument ses vues, en ne lui laissant rien à souhaiter à cet égard, quand la nécessité détruisit mon espoir et me mit hors d'état de compter davantage sur la durée de mes desseins.

Qui peut, avec assurance, compter sur la stabilité de ses projets ? personne ; et La Fontaine, ce Fabuliste charmant, nous apprend dans sa jolie fable de Perrette et le Pot au Lait, que souvent on s'expose à compter deux fois, quand on veut compter sans son hôte. Je prouve le sens moral de cet apologue et suis obligé de changer de calcul, au moment où j'étais presque certain de l'accomplissement de mon objet. Je me consolerais très facilement du tort que cela pourrait faire à mes intérêts, si le commencement et la suite de cet ouvrage n'en souffraient pas. Ce n'est donc que pour lui que je réclame la bienveillance de mes Lecteurs, et c'est pour les engager à me l'accorder, que je les prie d'examiner mes raisons.

Je le répète encore, mon intention n'étoit pas de partager l'étendue de ces observations : je m'y suis vu forcé et quiconque me jugera sainement conviendra, sans doute, avec moi, de la vérité de ce que j'avance.

Raison première ; c'est mon exactitude même qui m'empêche d'être exact. Ce volume, attendu depuis si longtemps, était en danger de ne pas paraître sitôt, par une maladie survenue à son auteur au moment où il finissait l'article concernant *l'Académie Royale de Musique*. Jugez, par là, de mon embarras. Sa faible santé ne lui permettait aucune espèce de travail, et ce qui était plus accablant pour moi, c'est que son état ne promettait aucun espoir de rétablissement. Je gardais tristement cette première partie dans mon portefeuille, la regardant comme inutile, quand je reçus une lettre

de mon moribond qui ranima mes espérances; il m'annonçait le changement de sa situation et l'agréable nouvelle de son retour au travail.

La visite de cette annonce me fut confirmée presqu'au même moment, puisque je reçus une partie de l'article concernant le Spectacle Français. Dès lors, assuré que cet ouvrage aurait sa conclusion, je me résolus à présenter au public ce que j'en possédais, dans la vue de calmer son impatience et de lui persuader qu'il n'avait pas lu le prospectus d'un travail imaginaire.

Une autre raison m'affermit encore dans ma disposition; c'est que la grande quantité de sujets des principaux théâtres de Paris fournissait matière au volume le plus conséquent, dont sa longue lecture aurait, peut-être, rebuté le lecteur. Ma crainte était d'autant mieux fondée, que plus d'un exemple la justifiait : or, en voulant éviter un inconvénient, je tombais dans un autre bien plus cruel pour moi.

Je me livre donc à l'idée qui m'est venue, bien persuadé que le discernement l'approuvera, et qu'on me saura gré de ce que je n'ai exécuté que guidé par mon empressement à prouver au public mon zèle et mon dévouement.

D'ailleurs, rien de plus naturel que cette sorte de séparation; chacun des principaux spectacles de Paris ou ses partisans. Ceux de l'Opéra achèteront le volume qui les intéresse, ainsi des autres; et ceux qui, curieux de les connaître tous les trois, n'ont de partialité pour aucun d'eux, se fourniront de l'ouvrage complet.

Le désir que je forme avec le plus d'ardeur est de voir le plus grand nombre de lecteurs témoigner à l'auteur qu'ils lui savent gré de la peine qu'il s'est donnée et des recherches qu'il a été obligé de faire : je n'ignore pas qu'ils ne penseront pas tous de cette manière ; qu'importe les mécontents, quand le parti contraire a l'avantage ?

Les deux autres parties de cet ouvrage paraîtront successivement, et j'ose protester que l'intervalle ne sera pas long ; or, j'engage tout amateur à se munir de celle-ci, avec d'autant plus de confiance qu'il ne tardera pas à le joindre à la suite.

Je crois mon moyen d'autant plus juste, que les remarques qui pourront être faites sur cette partie engageront l'auteur à examiner les autres avec la plus sévère attention.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Je suis parvenu au bout de la carrière que je m'étais proposé de remplir. Charmé d'avoir fait un tableau naturel des histrions du boulevard du Temple et de toute l'espèce qui y séjourne, je jouissais du doux repos qui se trouve nécessairement à la suite d'un travail stérile et ennuyeux. Entièrement couvert du voile de l'anonyme, je recueillais des imprécations et des suffrages. Les dupes détrompées, dans l'ivresse d'un parfait contentement, s'écriaient : *Que le bonheur soit le partage de celui qui nous a fait éviter le précipice où nous étions prêts de tomber : que n'avons-nous pas été plus tôt instruits!*... Les autres, animés par un intérêt différent, le visage pâle, défait, se réunissaient pour crier à l'anathème : *Honni soit*, disaient-ils dans l'accès de leur fureur, *celui qui d'une main hardie arracha le masque dont nous nous étions couverts! Qu'allons-nous devenir ?... Tout fuit à notre aspect! La honte nous accable... Que la foudre écrase le malheureux qui nous dévoile!*... Je me félicitais des transports de joie

des premiers, et je bravais en silence les injures inutiles des autres. Replongé dans le désœuvrement, je commençais à éprouver le vuide d'un pareil état, sans songer que rien n'était plus capable de m'en tirer que l'exécution de la promesse que j'avais faite de donner une suite d'examens plus sérieux. J'avais totalement oublié cet engagement et, sans une vision, qui, fort à propos, me rendit à moi-même, je serais encore enseveli dans une molle indolence, et mon ouvrage serait resté dans le néant Heureuse vision! Quelle obligation ne t'ai-je pas? Tu vins fournir de l'aliment au penchant qui me maîtrise et c'est à toi que je vais devoir le bonheur de transmettre à la prostérité des secrets nouveaux, rares, précieux et cachés.

J'étais endormi profondément, et tout dans la nature semblait favoriser mon repos. Je n'étais point obsédé par les soucis dévorans, ni par ces inquiétudes qui assiègent l'homme d'affaires et le riche concussionnaire, lorsque le Génie qui m'inspire, s'approchant de mon lit me parla à l'oreille et m'adressa ces mots :

— Eh quoi! Tu dors, au moment où ton œil actif devrait observer ce qui peut te mettre en état de remplir la promesse que tu fis au public? Son instruction, ses amusements, doivent être sacrés pour toi, et cependant tu dors... J'ai honte de ton apathie, j'en partage toute l'humiliation, et il y va de ma gloire de t'y soustraire.

Au même instant, nouvel Asmodée, il me chargea sur ses épaules, comme un autre Cléofas, et me transporta au milieu du ridicule sénat de la Comédie-Françoise.

Placé dans un coin, je prêtai l'oreille à l'importante conférence qui s'y tenait. Ce fut le sieur Préville qui, *le Chroniqueur* à la main, débuta par cette harangue :

« ILLUSTRES CAMARADES,

« Depuis l'origine de notre établissement, jusqu'au funeste moment qui nous rassemble, aucun mortel n'avait eu la témérité d'observer, d'un œil curieux, ce que nous prenons tant de soin d'ensevelir dans la nuit du mystère. Aujourd'hui, placés à la suite d'une foule de vils bateleurs, nous sommes menacés du même sort qu'ils ont éprouvé. Quelle humiliation ! Que cette espèce méprisable, vrai rebut de la société, soit exposée au mépris général, il n'y a en cela rien d'étonnant ; la honte et la diffamation doivent être le partage de pareilles créatures (1) ; mais nous, que le titre mérité de Comédiens du Roi devait mettre à l'abri de toute censure : nous, dis-je, qui possédons la quintessence du talent (2), la considération de la bonne compagnie (3), un insolent

(1) MM. les Comédiens, dans leurs assemblées, ne veulent céder en rien à la gravité des assemblées du Palais, et les affaires les plus simples ne s'y traitent que par grands mots et phrases embrouillées. » *Note de Mayeur-Saint-Paul.*

(2) « Comment ne pas se révolter d'entendre un Comédien se vanter avec autant d'impudence et de mérites aussi faux. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

(3) « Qu'entend-on par ces mots : *Bonne Compagnie ?* Ce ne sont sûrement pas les cercles où résident le bon goût et le sain esprit; car alors, avec décence, on n'y sauroit admettre aucun de nos comédiens. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

profane ose nous traduire en public et chercher à obscurcir la réputation que nous avons acquise et soutenue depuis si longtemps! J'expose à vos yeux le plan de l'ouvrage perfide qu'il se propose de mettre au jour; examinons-le de près et songeons aux moyens d'en arrêter l'exécution. »

Le volume criminel fut parcouru, et, bien duement examiné, il fut rejeté avec la plus vive indignation : chacun gardait un morne silence, et l'on alloit se séparer sans avoir rien décidé, lorsque le pompeux De La Rive prit ainsi la parole :

« Ma conduite est à l'abri de tout reproche; respectant les devoirs d'honnête homme, j'ai toujours pris soin d'accorder les licences dangereuses de mon état avec ce que je devais aux mœurs : mais l'expérience nous démontre journellement que, dans ce siècle d'injustice, la calomnie s'étend indifféremment sur tous les êtres : je ne suis donc point du tout étonné d'en être aujourd'hui la victime; mais, pour éviter l'accomplissement de ce projet infernal, je prends le parti de la retraite, et si ma célébrité (1) aiguise aujourd'hui les traits de l'envie; je ne puis mieux les braver qu'en me servant de ce moyen. C'est la prudence qui me le suggère. » Ainsi parla le favori de Melpomène.

Grammont de Rozelli (2), que, grâces au ciel, on a chassé depuis, était, ce jour-là, suivant sa louable cou-

(1) « Quel excès de modestie ! » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

(2) « Autrefois sous le nom de *Duhaumont*, au rang des paradeurs de Nicolet. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

tume, à demi ivre, jura beaucoup et ne parla que d'assommer l'auteur : ce fut sa solution.

Molé, qui n'aime pas voir réveiller le chat qui dort, dit : « Ne pourroit-on pas, avec des présens engager *le Chroniqueur* à se taire ? »

La Préville, d'un air précieux et sans quitter les nœuds qu'elle faisoit, se mit à dire : « Quant à moi, je suis à l'abri de la médisance : un mouvement de pure amitié m'avait fait placer le portrait de *Pontheuil* dans mon alcôve ; mais personne n'ignore que je l'en ai fait ôter, pour éviter toute espèce de reproche. » Brizard lui dit, en s'approchant de son oreiller : « Cela est vrai, Madame, mille témoins déposeront cette vérité : mais, si cet auteur qui paraît ne rien ignorer, vient à savoir que le jeune *Raimond*... — Paix donc ! reprit-elle vivement, mon mari nous entend. — Et moi aussi, dis-je en moi-même : je m'instruirai de cette affaire. » Enfin *Vestris* parla à son tour : « Faites ce que bon vous semblera, Messieurs : quant à moi, je ne crains nullement le fiel de cet impertinent satirique. Comment prouvera-t-il que *le maréchal duc de Duras* est mon amant, et que sa folle complaisance pour moi le rend docile à mes ordres et souple à ma voix (1) ? »

« Mais, supposez que cette visite soit parvenue jusqu'à lui, comment osera-t-il la rendre publique ? »

Mon Génie, qui ne m'avait pas quitté, ne me voyant pas décontenancé de l'air altier de la Princesse, me dit :

(1) « Il est effet bien difficile de prouver un fait dont tout Paris est instruit. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

« Vous voilà tel que je vous désire : travaillez à réprimer cet orgueil. »

Raucourt, ne voulant céder en rien à sa chère compagne, s'expliqua avec la même hauteur. « On devroit parler de moi, dit-elle ; non, je ne le crois pas. — Mais faites donc attention, lui dit Fleury, à ce qu'il en a déjà dit. — Plaisantes bagatelles pour m'interrompre ! lui répliqua-t-elle. Qu'il cite d'innocents badinages, à la bonne heure, j'y consens. Mais qu'il respecte le secret de ma conduite, où qu'il craigne ma vengeance, qu'il en redoute les effets. Je saurai le poursuivre, le trouver ; non, continua-t-elle en se radoucissant ; sa timidité m'épargnera cette peine ; il n'osera jamais. »

Ah ! je n'oserai jamais, m'écriai-je, avec une exclamation qui pensa me déceler... Je n'oserai jamais ! Ah ! vous verrez, Messieurs, Mesdames, de la première classe, si je suis timide ; si je respecterai le secret de votre conduite !... *Je n'oserai jamais !* » Violemment piqué de cette expression, je n'en voulus pas entendre davantage, et pressai mon conducteur de me faire sortir de cet endroit : ce qu'il fit ; et nous traversâmes les airs une seconde fois. Rendu chez moi, il m'exhorta au travail et au courage, et m'assura d'un succès que déjà je pressentais moi-même.

Réveillé, dans la chaleur du dépit que m'avaient causé les dernières paroles de Raucourt, je pris la plume. Je m'assis entre la Satire et la Vérité, inspiré par l'une, mais guidé par l'autre, je traçai le chapitre suivant,

qu'on peut regarder comme un précis de l'ouvrage en général.

CHAPITRE II

Coup d'œil sur les principaux théâtres de Paris.

L'auteur peu complaisant du *Tableau de Paris* (1) nous annonce dans son ouvrage, la décadence absolue des Théâtres Privilégiés de Paris : il appuie ses raisonnements et fonde ses pressentiments sur le caractère, l'orgueil des Comédiens et sur leur faible intelligence. « Ceux-mêmes, dit-il, de qui l'on en a le plus le droit d'exiger, sont ceux qui, dénués de goût, n'en imposent à la multitude que par un faste emprunté, une impertinence étudiée et que rien ne peut corriger. » Convaincu de la vérité de cette assertion, on ne peut se dispenser de penser comme M. Mercier, que la ruine absolue des Théâtres de Paris n'est pas éloignée. Du temps que Molière, ce sublime auteur-acteur, veillait avec un zèle infatigable à l'administration d'un des spectacles de la Nation, les talents des différents sujets de la troupe, fleurissaient à l'ombre des siens : la cabale n'en arrêtait pas les progrès (2) et la basse jalousie n'avait pas de

(1) « M. Mercier, auteur de *l'An* 2440 et d'autres ouvrages du même genre. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

(2) « J'entends celle qui règne entre les acteurs actuels, car pour celle causée par le public, elle fut de tous les temps. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

voix impérative au Comité. L'admirable Auteur du *Misanthrope* parlait ou se soumettait, sans orgueil, à ses décisions, et l'on trouvait une sorte de gloire à suivre ses avis. L'accord et l'intelligence régnaient à ce théâtre et l'on y admirait des talents enchanteurs presque toujours encouragés par les nobles regards de Louis XIV et de sa Royale Famille.

La brique a pris la place de tous ces avantages et loin de s'occuper, dans les assemblées tumultueuses des comédiens, des vrais moyens de satisfaire le public, il n'y est mention que de *marques d'égards*, *droits violés*, et des devoirs qu'on doit à la prééminence.

Dans les temps cités plus haut, les femmes n'étaient point admises aux délibérations ; aujourd'hui rien ne se décide sans elles; elles font des réformes, établissent des lois, et d'un moment à l'autre changent la face du général, et décident à tort et à travers au mérite de ceux ou de celles qui réclament l'espérance de posséder les mêmes places que les anciens Comédiens et Comédiennes occupent.

C'est pourtant à la censure de tels juges que sont exposés les veilles littéraires de nos plus estimables écrivains ! Trop heureux encore si leurs productions ne deviennent en un moment la proie d'un mauvais bon mot ou d'un plat calembourg, qui souvent ne doit son succès qu'à la mine *Joliette* de celle qui l'a prononcé.

Voilà la situation actuelle de la Comédie-Française, et ce qui en augmente le ridicule, ce que l'étranger

aurait peine à croire, et ce qui fait la honte de notre pauvre siècle, c'est que les chefs-d'œuvre de Corneille et de Voltaire, sont joués par des *Saint-Prix*, *Dorival* et *Florence*, et que le lourd et stupide Mary, affublé d'un casque ou d'un bonnet américain, se croit au moins *La Rive*, sinon *Le Kain* lui-même.

De quel œil verra-t-on l'Académie Royale de musique ? Sera-ce comme le foyer du talent et la réunion des plaisirs légers et délicats? Tandis qu'elle n'est autre chose qu'un sanctuaire consacré au fils de Vénus un asyle sûr pour le Libertinage, où par un privilège Royal, le vice se met à couvert du châtiment nécessité que lui prépare le Défenseur de la Loi.

Voilà l'aspect sous lequel on doit envisager l'Opéra : les mêmes abus y ont toujours régné.

Quant à la Comédie-Italienne, ce n'est qu'à la crainte seule qu'on peut attribuer son émulation actuelle. Lorsque la Société dramatique, qui se rassemble régulièrement chez le sieur Caron de Beaumarchais, conçut le projet d'un quatrième spectacle et de réclamer pour lui le titre et la protection de MONSIEUR, *frère du Roi*, les différents clameurs que jetèrent les comédiens de tribunaux en tribunaux, de société en société, arrêtèrent

(1) « Personne ne doit ignorer qu'un des privilèges de l'Opéra est de soustraire la jeunesse libertine aux volontés de leurs parens, ou aux recherches de la Police. Dans l'un ou l'autre cas, craint-on la détention ? il ne faut qu'avoir quelques complaisances pour les gentilshommes de la Chambre, et sans talens aucuns l'Opéra vous engage, et cet engagement vous soustrait aux loix. » *Note de Mayeur Saint-Paul.*

l'exécution d'un plan qui faisoit le plus grand honneur à ses auteurs.

Il n'y eut point de troupe de Monsieur, mais les comédiens italiens adoptèrent la forme sur laquelle les proposans avaient dirigé leur opération, et créèrent, en conséquence, une nouvelle administration de leur spectacle ; et c'est avec une extrême satisfaction que le public voit les sieurs *Granger* et *Dame Verteuil* occuper les places de *Celio*, de *Silvia*, et d'autres bouffons italiens ; et *le Déserteur*, *Drame*, *Senneval*, *les Jeux de l'Amour*, etc., remplacer *Arlequin enfant*, *statue*, et *les Vingt-six infortunes du même Arlequin*.

Si quelques anecdotes particulières ne suffisaient pas pour donner une idée juste des Comédiens par excellence, il faudrait en demeurer là, car les sujets des Spectacles Forains, ceux des Grands Théâtres, fournissent à peu près les mêmes peintures,

III

NOTES SECRÈTES SUR L'ABBAYE DE LONGCHAMP EN 1768

NOTICE SUR LES

« NOTES SECRÈTES SUR L'ABBAYE DE LONGCHAMP »

Un court préambule à ces notes secrètes est permis. Elles dénoncent un des coins les plus curieux de la galanterie parisienne. Qui se fût douté que Vénus, en ces temps aimables, agréât particulièrement le mystère du cloître? Cloître aimable, d'ailleurs, et sans nulle horreur inquisitoriale. Ce qu'il était, l'objet de ces notes, les quelques lignes du premier éditeur de ce manuscrit suffiraient à les expliquer.

NOTES SECRÈTES

SUR

L'ABBAYE DE LONGCHAMP EN 1768

Au dix-huitième siècle l'abbaye de femmes de Longchamp était, tout à la fois, un couvent cloîtré de l'ordre de Saint-François, une maison de retraite à prix fixe ouverte aux vieilles repenties comme aux jeunes pécheresses, enfin un pensionnat discret pour les témoignages vivants d'unions passagères ou coupables.

Les *Notes secrètes*, dont le manuscrit fut édité à 500 exemplaires en juin 1770, exemplaires fort rares aujourd'hui, révèlent de curieux détails sur les mœurs des pensionnaires de cette maison dont il reste à peine aujourd'hui un lointain souvenir.

Déjà, sous le règne de Louis XV, les concerts spirituels de la semaine sainte commençaient à perdre leur caractère de fête religieuse et n'étaient plus guère, pour le monde élégant, qu'un prétexte de promenade en riche toilette à l'inauguration du printemps. Précisément en l'année 1768, la Guimard, et les *belles impures* d'abord, donnèrent au pèlerinage du Bois de Boulogne un éclat inaccoutumé. Aussi, dès les premiers jours du Carême, l'abbaye de Longchamp devint-elle

à la cour le sujet de toutes les conversations, la grande préoccupation du moment, et, pour satisfaire la curiosité de quelque grand personnage, le lieutenant-général de police dut se faire renseigner. Voici le rapport de l'agent chargé de sonder les mystères du cloître.

NOTES DU 18 FÉVRIER 1768

Mah... (1)

ABBAIE DE LONGCHAMP

Pension 400 *liv.*

Appartement depuis 60 *liv. jusqu'à* 200 *liv.*

DAMES PENSIONNAIRES

Mlle Talbot, Irlandaise, cinquante-cinq ans, cousine de M. Dielon, archevêque de Narbonne. Mlle de Tisconel, sa nièce, a épousé M. le marquis de Ventimille. Cette demoiselle est d'un caractère charmant et d'une humeur enjouée. Sa société est des plus agréables et sans tirer à l'esprit, ses conversations en pétillent et annoncent des connoissances. Elle a été d'une jolie figure et a toujours vécu dans le grand monde. Elle passe maintenant ses jours dans la retraite pour raccommoder ses affaires qu'elle a dérangées.

Mlle Viou, fille de condition de Basse-Normandie, quatre-vingts ans, pensionnaire depuis trente-cinq ans.

(1) *Sic*, au manuscrit. C'est probablement l'abrégé du nom de l'homme de police qui a écrit ces notes.

C'est une fille qui a toujours aimé les plaisirs et les divertissements. Quoiqu'elle soit accablée d'années, toute la jeunesse de l'abbaïe, guimpée ou nonguimpée, forme chez elle une cour. Cette vieille fille à le caractère si gaillard, qu'elle met toute la jeunesse du couvent en gaiété et en belle humeur. On l'appelle la boute-en-train de Longchamp.

Mme Dauberoue, femme de condition du Nivernais, soixante ans, a été fort longtemps maîtresse de M. de Rochegurde, officier aux gardes. C'est une femme fort triste, mais très charitable.

Mme de Bussi-Ansion, la mère, cinquante-cinq ans, de Bourgogne ; feu son mari était gouverneur des pages de l'Écurie ; a été élevée à Longchamp. C'est une femme charmante et aimable dans la société ; elle a demeuré fort longtemps à la cour. Après la mort de son mari, elle s'était retirée dans ses terres en Bourgogne, pour y élever son fils unique, qu'elle regardait comme sa consolation dans sa vieillesse. Elle lui a fait épouser, il y a quatre ans, Mlle Dauberque ; mais le caractère de son fils est devenu si brutal et si farouche, que la mère et la bru ont dû sortir du château et abandonner, l'une son fils, l'autre son mari, pour venir chercher un asile tranquille à Longchamp. Mme de Bussi-Ansion, la bru Dauberque en son nom, trente-six ans, n'est pas pourvue d'une jolie figure.

Mlle de Kuville, Angloise, nouvelle convertie,

soixante ans ; elle se dit noble ; sans fortune. M. Rousseau et Mme l'abbesse de Panthémont ont soin de païer sa pension et de l'entretenir.

Mlle de la Cropte de Boursac, vingt-quatre ans, la nièce de feu l'évêque de Noïon. Madame sa mère lui cherche partout un mari, sans pouvoir en trouver. Elle n'est ni riche, ni jolie; de plus, elle a de certaines crises de convulsions que l'on soupçonne être le haut mal. Mme de Boursac, mère, depuis la mort de M. de Noïon, ne paroit subsister que des aumônes qu'elle attrapa à la Cour. Il paroit qu'elle fait un mystère du séjour de sa fille, car personne ne la vient voir. Elle a dans ce couvent une femme de chambre appelée Chenneval, âgée de vingt-deux ans, qui est une des plus jolies créatures qu'on puisse voir; elle a des cheveux blonds.

Mlle de Grangeneuve, trente-quatre ans, de Saint-Étienne en Forest, fille d'un commissaire des poudres et salpêtres, pauvre. Elle ne peut depuis longtemps païer sa pension ; elle doit à l'abbaïe 2.000 liv. ; elle ne subsiste maintenant que par les libéralités de Mme Bussi-Ansion. C'est une fille d'un très bon caractère, jolie, grande et bien faite; cheveux bruns.

Mlle le Chat de la Chevalerie, dix-huit ans, créole, fort riche. La terre de la Chevalerie est située au-dessus du Mans. Cette demoiselle est d'une petite stature, mais faite au tour, beau port, air noble, remplie de grâces,

belle peau ; son minois est si jolie (*sic*) qu'on pourroit le prendre pour un modèle de miniature. Elle danse et chante très bien, joue du violon comme Baptiste (1). Elle avoit au couvent sa sœur aînée qui vient de se marier; elle l'a brouillée avec Monsieur son père, qui a donné des ordres pour la tenir très serrée. Il paroit que sa sœur a révélé une intrigue que cette jeune demoiselle avoit avec M. le vicomte de Rochecouart qui lui avoit fait la cour pendant plus d'un an; elle avoit alors beaucoup plus de liberté qu'elle en a. Son père lui tient rigueur et lui refuse tous les agréments. Cependant M. Deslandes, mousquetaire, son parent, et un abbé de leurs amis, lui fournissent tous les secours possibles, robes, parures de goût et de fantaisie, de la volaille et du gibier de toute espèce. Il paroit cependant qu'elle manque d'argent, car le nommé Audoir, aubergiste de la porte de Longchamp, lui prête de l'argent à usure. Cette jeune personne, depuis qu'elle éprouve tant de chagrins, est attaquée de vapeurs hystériques : pour en diminuer les accès elle prend des bains de lait et couche toutes les nuits avec la demoiselle Aber, qui prend soin de la réveiller quand elle s'aperçoit qu'elle fait des rêves affligeants.

Mlle Aber, vingt-deux ans, fille d'un procureur au Parlement. C'est une très petite personne, laide, peu

(1) Il s'agit ici évidemment de Joseph-François Anselme, dit Baptiste, violoniste distingué, et père du célèbre acteur français, Baptiste aîné.

d'esprit, mais beaucoup de tempérament; elle s'ennuie à périr au couvent. Elle a deux sœurs, l'une mariée à un procureur, l'autre est aux Ursulines de Lagny. Leur mère, qui est une femme de la joie, s'est débarrassée de ses filles pour ne point avoir d'Argus, et vivre gaiement sans témoins.

Mlle Liège, dix-neuf ans, fille de défunt Liège, apothicaire près Saint-Roch, a deux frères ; l'aîné succède à son père ; le cadet qui jouit de mil écu de rente, est un joli petit maître de Paris. Cette demoiselle est grande, jolie, faite au tour, belle peau, blanche comme la neige, cheveux noirs, beaux yeux, un peu à la Montmorency; sa figure ronde est animée du plus beau coloris, ses dents jouent le plus bel ivoire ; sa dot est de 90.000 livres. Elle aime la dépense et satisfait ses fantaisies. Pendant dix-huit mois elle a eu pour amant un élève de l'Académie de peinture, nommé Descan, fils du professeur de dessin de l'Académie de Rouen. Cette demoiselle Liège, amie intime de Mlle de la Chevalerie, a fait faire connaissance à son frère cadet et à Descan, son amant, avec M. Deslandes, mousquetaire, et l'abbé leur ami commun. Cette troupe joïeuse a rassemblé les plaisirs à Lonchamp.

1° Le peintre s'est présenté et s'est offert pour faire des portraits; on l'a fait entrer régulièrement pendant dix-huit mois dans le couvent pour y peindre tous les jolis minois encloîtrés, et il n'en sortoit qu'à dix heures du soir. Son atelier étoit ouvert chez la demoiselle

Liège. La pratique ne lui manquoit pas, car il travailloit gratis. Séculières et religieuses, les plus jeunes et les plus jolies ont exercé ses talents.

2° Pour varier les plaisirs, ces messieurs s'assembloient assez souvent dans le grand parloir et y jouaient des comédies au grand contentement des jeunes religieuses et des pensionnaires. Je ne sçai par quel hasard la demoiselle Liège s'est aperçue que Descan étoit un infidèle; elle l'a congédié et lui a conseillé d'aller faire le mélange de ses couleurs dans d'autres lieux.

Mlle Chevalier, quatorze ans, de Paris, jolie, grande et bien faite, d'un blond hardi, jolie bouche, belle voix, d'un esprit vif et pénétrant, est la fille d'un commis des bureaux de l'extraordinaire des guerres. Son père est ami de M. de Chennevière; elle est au couvent pour faire sa première communion.

Mlle de beaulieu, ce n'est pas son vrai nom, dix-sept ans; on la croit fille naturelle de M. Dangers, fermier-général, et on dit que sa mère est une religieuse de province. Elle est petite, mais bien formée, d'une élégante figure, beaux cheveux bruns, des yeux pleins de feu; belles dents et belle peau. Elle a de l'esprit comme un lutin. On lui trouve un défaut, c'est d'avoir le pied grand. Le sieur Maugis, receveur de la barrière Saint-Jacques, païe sa pension et a soin de son entretien. Il dit que c'est sa filleule. Cette demoiselle n'a point d'intrigue, mais elle s'ennuie bien au couvent. On vou-

droit bien qu'elle se fît religieuse, mais elle n'entend pas du tout cette antienne.

Mlle Girard, trois sœurs, fille d'un marchand de bois de Paris, cinq, sept, neuf ans.

Mlle Daugon, cinq ans, nièce de Printems (1).

Mlle Langlois, fille de condition, soixante ans, demeure depuis vingt ans à Longchamp.

Mlle Inlat, quarante ans, a été jadis gouvernante d'enfants de condition. C'est une fille d'un très grand mérite et très sensée. Elle est nièce de M. Bertin, des parties casuelles (2). Ce monsieur la destine à tenir compagnie à Mme Bertin quand elle yra à la campagne.

Mlle Filleul, trente ans, organiste affiliée à la maison, est aussi laide qu'elle est bête. Elle a trois sœurs,

(1) Il s'agit bien certainement du médecin Printemps qui vivait encore en 1778 et dont il est question dans les *Mémoires Secrets*, de Bachaumont, en ces termes :

— « 18 *décembre* 1778. — En attendant que la Reine accouche, on s'entretient de son accoucheur Vermont, qu'on est toujours fâché de voir chargé de cet emploi. On assure que S. M. pour s'amuser, a envoyé chez un charlatan nommé Printems, qui par les urines prétend connoître si une femme grosse aura une fille ou un garçon. On lui a caché qui étoit la personne qui le consultoit. Après son examen, il a répondu que ce seroit un mâle ; alors on lui a déclaré qu'il auroit le Cordon noir s'il avoit pronostiqué juste. Ce Printems est un soldat qui, d'abord, l'oracle du peuple, est devenu insensiblement un docteur en considération. »

(2) Parties casuelles, droits qui revenaient au Roi pour les charges de judicature ou de finance.

toutes organistes, l'une à Sainte-Périne de Chailloť, l'autre à Bon-Secours, et la troisième au couvent de Montargirs.

Mlle de Bassincourt, quarante ans, fille de condition de la Forest-de-Lions, près Gournay, est une fille d'esprit, philosophe, s'occupant à des ouvrages de littérature. Elle vient de dédier à la Reine un ouvrage qui a pour titre : *Édúcation des jeunes demoiselles*. La Cour lui a accordé 150 liv. de pension. Elle sollicite une place chez madame, fille de Monsieur le Dauphin. Elle est fort amie et très liée avec M. de Chennevière. Cette demoiselle a été une fort jolie brune.

RELIGIEUSES ÉTRANGÈRES ET PENSIONNAIRES

Mme des Essarts, de Caen, soixante-dix ans, professe au couvent de Touci, détruit, avec elle, la sœur Saint-Maur, âgée de quarante-deux ans, converse dudit couvent de Touci.

Mme de Savari, cinquante ans, sœur du grand maître des eaux et forests de Rouen, ursuline de la ville de Rouen. Mme la comtesse d'Imbeck, la vient voir souvent.

Mme de Paluo, soixante ans, des Petites Cordelières de la rue de Grenelle, demeure avec sa nièce, Mme la Comtesse d'Erigny, âgée de cinquante ans, et est affiliée depuis cinq ans à Longchamp.

Mme Letellier, soixante-douze ans, cordelière de la rue de Grenelle, demeure à Longchamp depuis vingt-six années.

Soeur Charlotte, bernardine, veuve de Panthemont depuis trois ans, vieille et infirme

Mme de Montbel, trente-trois ans, bernardine, nièce de M. l'évêque de Soissons; depuis trois mois seulement à Longchamp.

Mme Chaumont, trente-deux ans, bernardine de l'abbaïe de Saint-Antoine, est fort jolie et fort mignonne. Elle est à Longchamp depuis douze jours. Ses parents sont des marchands de toile fort riches.

·ELIGIEUSES DE LONGCHAMP QUI ONT DES INTRIGUES

Mmes de Bedelles, deux sœurs, quarante et vingt-cinq ans, fille du sieur Bedelles, jadis teinturier des Gobelins. Elles ont continuellement, dit-on, à leurs trousses des jeunes gens. On raconte de l'aînée un fait assez plaisant. Elle a pour amant le nommé Julient maçon, demeurant à Suresnes. Son prédécesseur immédiat étoit le sieur Signi, commis de M. de Boulogne, receveur général des finances. Ce Signi étoit ami de Julien; il désiroit ardemment de pouvoir pénétrer dans le couvent; pour y parvenir ils imaginèrent le stratagème qui suit : Signi se travestit sous la forme d'un

ours et se fit museler. Julien, déguisé en bateleur, tenant son ours avec une chaîne de fer, se présenta à la porte de l'abbaïe, et proposa de faire voir à ces dames un animal recommandable par sa douceur et ses tours d'adresse. La curiosité se trouva excitée ; on fait entrer dans le couvent l'ours et son maître. On les conduit au réfectoire. C'est dans ce lieu que l'ours déploïa son sçavoir et tous ses tours. La communauté en fut acharmée. Julien vanta alors la douceur de l'animal; Mlle Bedelles, l'aînée, aussitôt le caresse, se saisit de la chaîne et se hasarda de le promener par la maison et dans les dortoirs, si bien qu'enfin elle le fit entrer dans son appartement pour lui donner des bonbons . . . .

. . . .

Mlle Bedelles, cadette, a, dit-on, pour amant un des commis des bureaux de M. le duc de Choiseul, dont elle a fait la connoissance lorsqu'elle demeuroit chez M. de Chennevière, à Versailles.

Mmes Bertault, deux sœurs, religieuses, passent aussi pour être galantes.

*
* *

Tout ce couvent est divisé en sept ou huit cotteries qui ne sont occupées qu'à se régaler et à se resjouïr.

La maison est fort endettée, et l'on commence à ne plus vouloir faire de crédit.



LA MÈRE DES AMOURS

(D'après Fragonard.)

IV

LETTRES
DE L'OBSERVATEUR ANGLAIS
SUR
DEUX LIVRES ÉROTIQUES

NOTICE SUR LES EXTRAITS DE « L'ESPION ANGLOIS »

Aux amateurs et aux curieux des choses du dix-huitième siècle, point n'est besoin de présenter l'*Espion anglois*. Ce recueil leur est connu, et il demeure justement fameux parmi ceux qui demandent au document une observation directe et précise. Il est à regretter que jamais la réimpression intégrale de ce recueil fut tentée. En attendant que quelque éditeur intelligent fasse cette réimpression, on y peut suppléer par quelques extraits particulièrement piquants, du genre de ceux donnés ci-après. Ils sont relatifs à deux livres clandestins et obscènes fameux : *la Foutromanie* et *Parapilla*. De ces livres nous ne disons rien, car mieux vaut laisser parler Pidansat de Mairobert par la bouche de l'espion anglais. Il est curieux de connaître le jugement d'un contemporain de ce siècle galant sur un pareil livre, dénonciateur de l'esprit de l'époque. Par là le document prend son véritable intérêt et il n'a pas besoin d'être souligné davantage.

Lettre de Milord All'exe à Milord All'ear sur la « Foutromanie »

(Par *Sénac de Meilhan*)

LETTRE SUR LA « FOUTROMANIE »

Je ne vous fais mention, Milord, de cet ouvrage infame, que parce que vous voulez ne rien ignorer de ce qui attire l'attention de cette capitale. Il y occasionne un bruit si considérable, que j'ai eu envie de le lire. Il est fort rare. M. Le Noir a les ordres les plus précis du gouvernement d'en empêcher la distribution. Malgré cette inquisition, la cupidité audacieux élude et trompe tous les efforts des émissaires de la police pour s'opposer au débit de la *Foutromanie.* Quoique plusieurs colporteurs soient arrêtés et menacés des peines les plus graves, il en perce des exemplaires, et ils ne sont pas même à un prix exorbitant, puisqu'il ne coûtent aujourd'hui que 9 Livres pièce. Voici l'analyse de cet ouvrage obscène, dont le plus grand mérite est d'être prohibé. Il est intitulé : *Poëme lubrique, à Sardanapalis, aux dépens des amateurs*, 1775. Il est divisé en six Chants, d'environt 300 vers chacun. Il est précédé d'une préface servant d'apologie à l'entreprise de l'auteur, et sur-tout à la manière cynique de son exécution. Il ne

dit là-dessus que les lieux communs usités par ses semblables.

Ce Poëme est le contraire de *Parapilla*. Celui-ci roule sur la chose la plus ordurière, sans contenir un seul mot sale; et l'autre les emplois jusques en parlant morale. Il n'est proprement que la paraphrase de la fameuse *Ode à la priape*, immortel chef-d'œuvre de Piron dans le genre érotique. On sent qu'en délayant, en étendant, en multipliant en tout sens les peintures énergiques de ce grand maître, on n'a pu que les affaiblir. D'abord on croirait que c'est un traité didactique sur cet art, objet de tant d'écrits : il semble que le poëte en ait eu le projet, mais il le perd souvent de vue, et ses chants ne sont pas même bien distincts.

Dans le premier, après une invocation à la Luxure et aux ombres des morts les plus illustres dans le genre que célèbre l'auteur, il trouve que la *Foutromanie* est le bonheur des Dieux, qu'elle les empêche de s'ennuyer. Il conseille aux hommes d'en faire autant : il peint son état quand il tient Mlle Dubois dans ses bras. (Cette ancienne Actrice de la Comédie Française est la première qui ouvre la marche.) Il est si fier alors qu'il brave les plus grands héros et même le Roi de Prusse. Les Dlles Arnoux et Clairon figurent ensuite. En parlant de celle-là, l'auteur si impudent sur les objets les plus sacrés, semble n'oser nommer le Comte de Lauragais, et laisse en blanc le nom de ce seigneur. Il n'est pas si délicat à l'égard du Comte de Valbelle, dont il peint l'attachement aveugle pour celle-ci. Mlle Allard figure

après avec le Duc de Mazarin. Mlle Vestris, émérite de l'Opéra, n'est pas oubliée. Des héroïnes de théâtre l'auteur passe aux Duchesses; il peint les mœurs à la mode parmi les femmes de cour, qui se dédommagent avec leurs laquais, des caresses que leurs maris prodiguent aux courtisannes. Court et vigoureux épisode sur la vieille Polignac de Pantin, si renommée par son effroyable putanisme.

Dans le second : description des charmes d'une fille novice et des ardeurs d'un jeune libertin : rien n'arrête la lubrïcité à cet âge, pas même les menaces de l'enfer. Les Directeurs se livrent aux mêmes débauches plus secrettement, l'auteur met à cette occasion en scène un Père Chrysostome, Carme. Déclamation contre les plaisirs imparfaits des couvens. Épisode d'un Foutromane se déguisant en Vitrier et pénétrant chez des Religieuses. Sortie contre les Tribades, les Pédérastes. Le vieux Duc d'Elbœuf est un des premiers qui ait amené cette dernière secte en France. Digression sur la Vérole.

L'auteur ouvre le troisième Chant par vanter l'art qui guérit cette peste. Il célèbre les hardis champions qui ont bravé ce mal immonde : il passe sans transition aux Prélats de cette espèce; il parle des amours de M. de Montazet, Archevêque de Lyon, avec Madame la Duchesse de Mazarin. Il se permet l'écart le plus indécent sur celles du Duc d'Orléans et de Madame de Montesson, et poussant la licence jusques à insulter aux mânes de la feue Duchesse, il relève au grand jour

le secret des penchans de cette Princesse pour MM. de l'Aigle et de Melfort, et ne rougit pas de les peindre victimes des caresses empoisonnées de S. A. Cependant il ne veut pas d'amour platonique. C'est en France où l'on ne se morfond pas auprès des femmes; on en trouve dans tous les rangs de disposées à l'art, objet du poëme. Il faut prendre garde de se mettre mal avec ce sexe aimable. Comment y suppléer ? La Pédérastie est décriée; ce qui donne lieu de raconter la disgrâce du Prince de Beaufremont besognant un Cent-Suisse. Le Peintre revient aux attraits de la femme. Il finit ce chant par l'éloge de l'Arétin, inventeur des fameuses postures.

Le quatrième est consacré à l'Éloge du Bordel. Les célèbres maquerelles sont passées en revue : Pâris, Carlier, Bokingston, Montigny, d'Héricourt, Gourdan, reçoivent l'encens de l'Écrivain. Description des orgies délicieuses de ces lieux infâmes. Le lit et la table doivent se succéder; c'est ce qui rend les Allemandes meilleures pour la Foutromanie ; l'auteur le pense ainsi et maudit l'Italie où il s'est ruiné la bourse, et la santé.

Le poëte, au cinquième chant, encourage ceux qui seroient effrayés de la vérole : toutes les femmes ne l'ont pas. Et puis le moyen de résister à l'impulsion d'un tempérament de feu ? Montesquieu a brûlé, ainsi que Rousseau et Marmontel ; c'est d'Aubeterre qui a enflammé ce dernier. Grand éloge de Dorat, Poëte Foutromane ; ce qui annonce combien l'auteur connoît peu ce flasque héros d'amour. Digression contre les

Hollandois, qui n'aiment que l'or. Moral sur le bon usage des richesses, ce qui donne lieu de tomber sur M. de Brunoi. Description des Cardinaux impudiques : Spinola couche avec Palestrine, Albani avec Altieri, Bernis avec Sainte-Croix; Borghèze est B... C'est ici que ce nouveau Mezence, provoquant la foudre des Dieux de la terre, ose se permettre de mettre en scène l'auguste Marie-Thérèse, l'illustre souveraine des Russies, le Roi de Pologne, la feue Reine de Danemark, et que par une pitié insultante dans sa façon de s'exprimer, il plaint les Dames de France, les tantes de Louis XVI, de vivre célibataires.

Agyroni est le héros du sixième chant. Ce charlatan l'a sans doute guéri de quelque galanterie : il le met au-dessus de Keyser et de tous ses semblables. Il entre dans quelques descriptions anotomiques, à la manière de M. Robé; puis il revient sur le sujet de ses vers, sur la Foutromanie, âme de l'univers. Il termine ainsi, après avoir ressassé en ses termes orduriers et accoutumés, cette morale Épicurienne si dégoûtante dans sa bouche.

On ne peut nier que cet auteur, qui fera bien de garder le plus parfait incognito, n'ait quelque talent pour la poésie, qu'il ne montre de la facilité, mais il manque de l'essentiel en pareil genre, de l'énergie. Corneille disoit que pour faire une bonne tragédie il falloit avoir des c... ; à plus forte raison quand on traite celles-ci. Il y a cependant quelques tirades dans l'ouvrage plus remplies de nerf. Ce sont précisément les plus condam-

nables, celles où la plume auroit dû lui tomber des mains. Sa description des débauches des Cardinaux est vive et rapide, mais n'approche pas de celle où le poëte forcené leva le voile sur les mystères amoureux qu'Homère a tracés d'un pinceau si chaste en célèbrant les noces de Jupiter et de Junon. Doublement émule d'Arétin, et par son obscénité et par son audace, il parle avec une impudence sacrilège des deux plus grandes Princesses de l'Europe, aux vertus desquelles il rend hommage, même en les calomniant et dirigeant vers elles son encens empesté du fond de la fange où il se roule.

On sent qu'une Furie seule a pu inspirer l'Écrivain lorsqu'il composoit ces vers dignes du feu, ainsi que lui. Que ne s'en tenoit-il aux héroïnes faites pour figurer dans la galerie de ses portraits ? Combien d'anecdotes, d'épisodes, d'historiettes en ce genre n'auroient pu lui fournir les coulisses et les courtisannes du grand ton, s'il eût voulu en enrichir ses chants. Au contraire, il ne parle que de quelques vieilles injures, et ne paroît nullement instruit de l'histoire des filles de Paris, dont il auroit dû se meubler la mémoire, avant que d'entreprendre sa tâche très-mal remplie.

En voilà beaucoup trop, sans doute, Milord, sur un poëme qui mériteroit d'être condamné à un éternel oubli, si la curiosité insatiable et irrité par une proscription rigoureuse ne lui donnoit une vogue éphémère ; car, au fond, il ne peut plaire à aucune espèce de Lecteurs, et n'a pas même le mérite des livres de ce genre pour les

jeunes débauchés, dont ils fomentent les passions, et pour les vieux, dont ils rallument les désirs.

Puissiez-vous, Milord, ne pas avoir besoin de pareilles ressources ! Pour moi :

Non sum qualis eram bonos
Sud regno cinare.

Mais j'ai toujours le cœur chaud pour mes amis et sur-tout pour vous.

Paris, *ce* 21 *juillet* 1776.

Lettre de Milord All'exe à Milord All'ear
sur un livre intitulé « Parapilla »

Vous désirez, Milord, que je vous égaie de tems en tems, et que j'entremèle les objets politiques et sérieux des facéties dont ce pays abonde. En voici une, qui n'est pas nationale, mais qui a été francisée par un poète aimable qu'on ne m'a pu nommer. C'est une bouffonnerie ultramontaine : on reconnoit aisément aux détails le terroir d'où elle vient. Ce poëme dans son origine s'annonçait plus ouvertement. Il est encore intitulé dans la première langue : *Il Cazzo*, mot fort usité chez les Italiens, en forme de juron, et que Benoît XIV avoit souvent à la bouche. On raconte qu'un jour un de ses confidens lui repprochoit d'employer ce mot sale, « Cazzo, Cazzo, répondit-il ; je le répéterai si fréquemment qu'il ne le sera plus. » On ne sait si c'est ce qui a fait naître l'idée au premier auteur de la plaisanterie en question. Quoi qu'il en soit, il suppose qu'un certain Rodric, ayant sans doute la même habitude du Saint-Père, accueillit ainsi un bel inconnu qui lui vint demander brusquement ce qu'il faisoit, au moment où il cultivoit son jardin et mettoit quelque chose en terre.

« Holà, l'ami, dis-moi ce que tu plantes ! Cazzo,

Cazzo », répond l'hermite bourru. L'autre ne lui donne pas le tems d'achever et reprend :

« *Vous en plantez, et bien! il en viendra.*

La prophétie s'accomplit, car c'étoit un ange qui la faisoit. Que devient cette tige singulière, quel usage en fait Rodric; comment s'en défait-il; en quelles mains tombe-t-elle; quel est son dernier sort? C'est ce qu'on voit dans le courant du poëme, divisé en cinq chants, fournis d'épisodes très-ingénieuses et très-agréablement narrées. Ce qui en fait le principal charme et le mérite rare, c'est que roulant sur le sujet le plus obscène, il n'y a pas un seul mot de ce genre et la fiction soutenue d'un bout à l'autre sur le même plan, présente des images très-licencieuses, toujours gazées sous des expressions honnêtes. On ne sait d'où est tiré ce mot, Parapilla, qu'a substitué le traducteur à celui de Cazzo. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne signifie rien en François, mais il a une grande vertu dans l'ouvrage, comme vous le verrez.

Dans le premier chant, après l'exode et l'invocation ordinaire, l'auteur établit d'abord quel personnage étoit ce Rodric, à qui le ciel fit un si étrange présent.

Jadis vivoit dans les murs de Florence
Un beau galant, d'une haute naissance,
Nommé Rodric, hélas! trop généreux,
Car de la blonde allant droit à la brune,
En beaux festins, cadeaux, plaisirs et jeux,
Il eut bientôt dissipé sa fortune.

Que devenir en cette extrémité !
Sage il devint, grâce à l'adversité.
Fuyant sa honte, et cachant sa misère,
L'infortuné, d'un peu d'argent comptant
Qui lui restoit, acheta une chaumière.
Et tout auprès un petit bout de champ.
Là, tout pensif, sans valets ni servantes,
Il travailloit, ayant parmi ces soins
Un peu d'humeur : on en auroit a moins.

Suit l'apparition de Gabriel, la réponse et le pronostic déjà rapportés.

Soudain il fuit comme une ombre légère,
Et de son pied touche à peine la terre.
Rodric alors resta pétrifié.
Lui qui parlait en tout sens comme un livre
Avoit ainsi manqué de savoir vivre,
Brutalement avait congédié,
O ciel ! et qui ?... c'est un ange... sans doute :
C'est Gabriel, de la céleste voûte
Exprès pour lui descendu par pitié
Un tel soupçon n'a rien de fort étrange.
Durant le cours de ses plaisirs mondains,
Toujours Rodric honora ce bel ange,
Beau messager du maître des destins ;
Car à Florence on brûle plus de cierges
Aux chérubins, qu'aux onze mille vierges ;
Informez-vous, chacun vous le dira.
Mais quel remords et quelle étourderie !
Comme il gémit et se désespéra !
Si de l'effet la menace est suivie,
Plus de ressource, et comment se nourrir ?
Pauvre Rodric, tu n'as plus qu'à mourir ?

C'est bien pis, lorsqu'il voit la prédiction s'accomplir.

Le fruit s'élevant sur la terre,
Nouvel Œdipe, est vainqueur de sa mère.

Rodric n'a d'autre manière d'en sortir d'embarras que de se repentir, de pleurer et d'invoquer le secours de l'esprit céleste.

Le Gabriel est né plaisant, mais bon ;
Il pardonna. Les ailes étendues,
Je l'aperçois, qui d'un air triomphant,
Paré de pourpre et porté sur des nues,
Dit à Rodric : « Calme-toi, mon enfant ;
« Tu viens de voir un singulier prodige,
« Mais ce n'est rien : prend la plus belle tige;
« Dans un panier alors tu la mettras;
« Cours à la ville, et tu la vendras
« Cent mille écus : c'est le prix, et pour cause;
« Car aussitôt que l'on verra la chose,
« Femme ni fille, à tous ne manquera
« De s'étonner, et de crier AH ! AH !
« Or, dans l'instant la divine merveille,
« Chez celle-là qui pousse ce cri,
« S'introduira, mais non pas par l'oreille;
« Et là sans cesse un doux charivari
« Excitera volupté sans pareille,
« Si l'on ne dit ce mot, Parapilla.
« Adieu, Rodric, retiens bien tout cela. »
L'ange s'envole et Rodric s'humilie.

On voit dans le second chant comment le possesseur d'une si belle plante fait fortune. Allégorie toute naturelle de ce qui est arrivé à tant d'autres. C'est une Madame Capponi, veuve, et se désolant de cet état, qui la première veut voir le bijou. Elle fait appeller le marchand.

Le marchand donc à l'instant comparut;
Bien humblement il fit sa révérence.
Ote le voile, et le tout se passa
Comme à Rodric Gabriel l'annonça.
Figurez-vous en pareille occurrence
L'émotion et le saisissement
D'une beauté qui se voit envahie,
Et sans respect ainsi prise à partie.
Et néanmoins le premier mouvement,
Si naturel, fut de le laisser faire,
Se résignant, soupirant de grand cœur,
Et des deux mains, par excès de pudeur,
Cachant ses yeux. Le second, tout contraire,
Fut d'écarter, hélas! le téméraire :
Mais vains efforts et nouvel embarras;
Elle le veut, elle ne le peut pas.
— Mon cher Monsieur, voulez-vous que je meure,
Je ne puis plus endurer ce méchant...
Ah, par pitié, délivrez-moi sur l'heure.
— Très volontiers. Prononcez seulement
Parapilla. — Fi donc! c'est du grimoire,
Vous me trompez. — Non; vous pouvez m'en croire
Le terme est neuf... propre à la chose. — Mais,
Elle frémit, et ne dira jamais
Ce vilain mot. La charmante hypocrite
Gagnoit ainsi du tems et du plaisir,
Et ce fut qu'avec un grand soupir
Qu'elle lâcha la parole susdite,
L'esprit malin a déjà pris la fuite
Parmi les fleurs prompt à se recueillir,
On le prendrait pour un saint dans sa niche.
Ah! reprit-elle avec un air confus,
Et le voilà dans l'instant qui déniche,
Pour se nicher tout comme ci dessus.
Que ne peut point un procédé si tendre,
Le cher ami déjà ressuscité,
Parapilla se fait longtems attendre,



L'HEURE DU BERGER GALANT
(D'après Fragonard).)

Ce phénomène est vingt fois répété ;
Précaution que prend toujours le sage,
S'il veut à fond savoir la vérité.
Je n'en dirai sur cela davantage ;
J'en ai trop dit, peut-être. Mais enfin
Vous connoissez ce pauvre genre humain ;
Pour peu qu'on soit hors de leur portée,
Un grave sot, une tête éventée
Vous traiteront de menteur ou de fou,
Si l'on ne dit, comment, pourquoi, par où.
Pour terminer, la Dame bien instruite,
Bien exercée achetera le bijou,
Sans marchander sur la valeur prescrite.
Le bon Rodric eut les cent mille écus.

Cette veuve avoit pour sœur une abbesse, à qui elle avoue sa découverte. Curiosité de la Nonnain. Madame Capponi l'aime si tendrement qu'elle ne peut lui refuser de lui en faire part. Quoiqu'elle déclare que la chose vienne d'un ange, la bonne religieuse ne peut se persuader que ce ne soit pas quelque outil du diable, inventé par art magique. Elle veut le voir, en essayer, en juger. Sa sœur, après bien des débats, consent à cette épreuve, promet d'envoyer au monastère la cassette contenant le don du ciel, mais avec les plus grandes précautions, et sous le serment de renvoyer le tout avant le soir.

Au troisième chant on lit d'abord une description du couvent.

Mais j'apperçois les murs de l'abbaye,
Vaste édifice où les Burneleschis.
Les Sartonis, par cent travaux exquis,
Ont de leur art épuisé le génie.

L'azur et l'or y mêlent leurs couleurs.
Là, dans le sein de la magnificence,
L'oisiveté, par des vœux imposteurs,
Se vante encore d'embrasser l'indigence.
La chasteté s'y garde comme ailleurs.
C'est un serrail de sultanes jalouses,
Et qui parfois, pour charmer leur ennui
D'un même Dieu se disant les épouses,
Font des enfans qui ne sont pas de lui.
Pour mon héros, c'est l'île de Cythère.
Que l'aumonier va languir aujourd'hui.

L'endroit vraiment plaisant est celui où les religieuses, surprises de ne pas voir l'Abbesse au chœur, et craignant qu'elle ne soit malade, accourent pour en savoir des nouvelles. Elle n'avoit point eu la précaution de fermer sa porte. Ses Ouailles entrent en foule et la trouvent avec son hôte vacant en ce moment-là. Elle se reposoit de ses fatigues.

Alors la chose à l'écart étoit mise;
Même la boîte, où git le beau phénix,
Etoit ouverte aux pieds du crucifix.
Agnès l'a vu, la voilà qui s'écrie...
A ses genoux le vainqueur a volé,
L'affaire est faite, autant de violé.
La sotte, hélas ! craint de perdre la vie.
Elle est sans art, ne sachant rien de rien
L'abbesse dit que tout est pour son bien,
Mais vainement, et pour la faire taire,
Car à ses cris tout le monde accouroit,
Il fallut bien révéler le mystère,
Et les deux mots par qui tout s'opéroit,
Dont l'autre sœur, très habile écolière,
Fort à propos sut faire son profit;
Car le grand mot par Agnès était dit,

Le fier Tarquin soudain la répudie.
Sœur Madelon, qui ne craint pas le viol
Le couche en joue et l'arrête en son vol :
L'oiseau s'abat : elle se l'approprie.
Et cependant interrogeant Agnès,
Toutes les sœurs autour d'elle assemblées,
De Gabriel ont appris le secret.
Les cris, les pleurs les avoient fort troublées;
Mais contemplant l'adresse et la valeur
De Madelon et la grâce divine
Dont à leurs yeux sa face s'illumine,
Ce noble exemple a ranimé leur cœur.
Eles n'ont vu jamais dans leur Eglise
Miracle aucun qui soit plus à leur guise :
Au don du Ciel toutes prétendent part.
Toutes l'auront, l'Abbesse l'autorise.
Il le fallait, et sans plus de retard,
Ou c'étoit fait du vœu d'obéissance.
L'ordre est donné, les Sœurs sont en silence.
A deux genoux, et l'Abbesse commence.
Vous avez vu dans le saint temps pascal
Un Directeur assis au tribunal :
A droite, à gauche, un essaim de femelles
Est à l'affût, avançant pas à pas,
L'une après l'autre, et si l'une d'entre elles
Est trop longtemps à débrouiller son cas,
Chacune dit : « Elle ne finit pas,
« Quoi ! tout le jour il faudra se morfondre ! »
Tel des nonnains étoit l'empressement;
Plus grand cent fois, j'ose vous en répondre.
Parapilla marchoit si lentement,
A chaque fois les Ah ! font tel esclandre,
Sont si nombreux, si prompts, que bien souvent
Le Directeur ne sait auquel entendre.
Plusieurs disoient leur Benedicite,
En attendant, d'autres Veni Sancte.
Un beau spectacle était la sous-prieure.

Se recueillant en fille intérieure.
Et soumettant la chair à l'Eternel :
L'instant d'après une autre moins docile,
Pleine du Dieu, n'ayant rien de mortel;
Se débattoit ainsi que la Sibylle;
L'autre s'enfuit avec le trait fatal :
La mère Alix pensa se trouver mal :
Il est trop vrai que ses forces succombent,
Son œil se ferme et ses lunettes tombent.
Sœur Madelon déjà faite au péril,
Tint fort long tems le galant en fourrière,
On murmuroit : « Où le miracle est-il? »
Bref, le héros accomplit sa carrière;
Mais ce ne fut qu'après un long combat
Bien disputé, bien digne de mémoire :
Puis on entonne un beau Magnificat.
Tort ou raison, les sœurs criaient victoire.
Mais ce qui doit charmer tout bon chrétien.
Trente blessés se portent tous très bien,
Et vont gaiement souper au réfectoire.

Un point historique ouvre le quatrième chant. Il est question de la rivalité des deux familles de Florence, dont il résulte la capture du trésor précieux. Laissons raconter le fait au poëte.

En ce tems-là vous saurez que la ville.
Fut divisée en différens partis,
Et qu'on craignoit une guerre civile.
Les plus suspects étoient les Cappronis.
Le Barigel couroit toutes les nuits
Espionnant, faisant par tout la ronde.
Interrogeant et fouillant tout le monde,
Et pour un rien les menant en prison,
Il rencontra cheminant dans la rue,
L'homme au coffret : l'heure étoit très indue;

Et la livrée excitant le soupçon :
« Arrête-là... Dis-moi ce que tu portes,
« ... Je n'en sais rien... La clef... Je ne l'ai pas.
« ... Allons, coquin, au cachot de ce pas. »
L'autre entendant ces paroles très fortes,
Jette la boîte, objet du démêlé,
Et court et fuit, et tout honteux arrive
A la maison, disant on m'a volé.
Mais la cassette ? hélas ! elle est captive.
Ce cher trésor, par quel arrêt du Ciel
Va-t-il tomber aux mains d'un Barigel ?

Le Barigel, à qui l'on apporte la boîte, force la serrure, et ne fait pas grand cas de cette prise. Précisément il marioit sa fille le lendemain. Par un hasard unique le jour de l'hymen, l'épousée inquiète, attendant le soir avec impatience, rodant de côté et d'autre, trouve le coffret ; ce qui donne lieu à la description d'une troisième jouissance, non moins variée que les premières. C'est dans ces détails que brille le fécondité du peintre, toujours pudique, voluptueux et gai.

... Quoi, dit elle, un coffret,
De bois de rose en belle mosaïque.
Sachons un peu quel est ce beau secret.
Ainsi pensoient Ève, Psyché, Pandore,
Madame Loth, et bien d'autres encore :
Incessamment vous jugez qu'elle ouvrit ;
Vous devinez comment l'autre s'y prit,
Comme il accourt, comme il entre en ménage,
Si que la belle, à son apprentissage,
Croit que c'est là la fin du sacrement
Qu'elle ignoroit, et se pâme d'autant.
L'époux survient, qui, la trouvant précoce :

« Parbleu, dit-il, ne vous pressez pas tant,
« Vous allez voir un beau présent de noce.
« Non, mon ami, je le tiens... hélas. »
C'est bien en vain qu'il se jette en ses bras,
Ivre d'amour impatient, superbe.
On lui crioit : « vous nous importunez ».
Notre homme reste avec un pied de nez,
Et c'est de là que nous vient le proverbe.
Du haut des Cieux, Gabriel a souri :
Que voulez-vous? tel est son caractère,
Il ne craint pas de berner un mari.
Le voilà donc fixé dans la carrière,
Bravant l'hymen, étonnant les Amours,
Ce fier athlète et triomphant toujours.
Mortels heureux, on vante l'élysée;
Il étoit là ! mais quoi dans ce bas lieu
Du plus grand bien il nous en faut qu'un peu,
Et toujours feindre est chose mal aisée,
La chère enfant, si l'on veut le savoir,
Fuyoit le monde, et surtout les voisines;
Chacun disoit : elle fait trop de mines.
Vous qui ririez, je voudrois vous y voir,
Mais tout prend fin parmi l'espèce humaine;
Car un beau jour que son père mourut,
Que les parens, les amis, tout accourut :
Ah ! disait-elle en respirant à peine.
Chaque soupir trompoit, encourageoit
Notre héros; plus elle s'affligeoit,
Plus son aspect vous séduit, vous enchante :
Baignez de pleurs, ses regards sont divins,
C'est Médicis, des crayons de Rubens,
Bref, sa douleur parut si ravissante,
Que le scandale en fut universel.
Toute éperdue et le cœur plein d'angoisse,
Elle s'échappe et vole à la paroisse,
Et se prosterne, et dit : « Pouvoir du ciel,
« Rendez la paix à ces sombres demeures ! »

Ce Memento n'étoit pas dans ses heures;
Elles sont là près d'elle, à l'abandon.
Une dévote à coëffe rabattue,
A ses côtés faisant le cou de grue,
Prioit aussi, mais sur autre ton,
L'autre reprit son livre de prières
Et tout-à-coup à ses regards brilla
Un beau billet en très gros caracteres,
En lettres d'or : dites Parapilla.
Ne doutant point de quelques grands mystères,
Elle obéit. Mesdames, plaignez-la.
Triste miracle, et peu digne d'envie !
Elle ne fit de mines de sa vie.

Cette dévote étoit une femme-de-chambre de Madame Capponi. Instruite par le laquais de la manière dont il a perdu la cassette, elle est aux aguets pour la retrouver. A la fin elle découvre aisément qui possède ou plutôt est possédé de l'instrument tenace. La beauté dont il s'étoit emparé, ignoroit absolument le mot seul qui pouvoit la soustraire aux fureurs d'un amant de nouvelle espèce, et l'adresse de la soubrette est de le découvrir et d'enlever soudain par un Ah ! Ah ! élancé à propos le bijou vacant.

Marton, c'est le nom de la chambrière, ne peut se lasser de faire l'exercice avec cet instrument. Elle y vaque avec tant d'assiduité et qu'elle en perd sa place auprès de sa maîtresse et est chassée : ce qui arrive au commencement du cinquième chant. D'abord elle s'embarrasse peu de ce congé, ayant avec elle son compagnon assidu.

..... Tous deux incognito.
Ne se lassant de leur charmant duo,
Vont occuper une chambre garnie
Ne voyant qu'eux dans ce vaste univers,
Et fort contens d'avoir brisé leurs fers,
Amour! Amour! quelle est ton impudence.
Diane même a senti sa puissance :
Combien de soins pour son Endymion!
Combien l'Aurore a gémi pour Titon!
Et qu'à Vénus tes malheurs et tes charmes,
Bel Adonis, ont fait verser des larmes!
Mais sans chercher des exemples si beaux,
Que de Loïs jadis si bien payées
Par des Prélats, par des chefs de bureaux.
Dans un grenier maintenant oubliées,
Ont tout perdu pour des godelureaux!

Mais enfin elle tombe dans l'indigence. Ne sachant comment faire, elle se résout à vendre ce bijou. Elle trouve bientôt pour acquéreuse une certaine courtisanne, nommée Lucrèce, fille et maîtresse du Saint-Père.

Alors siégeoit le fameux Borgia,
Du doux Jésus terrible Grand-Vicaire,
Haï de Rome et chéri de Cythère;
Comme l'on fait, chantant Alleluya,
Et célébrant plus souvent que la messe,
Le cas joyeux dans les bras de Lucrèce,
Nul n'a jamais violé celle-ci,
Même à Tarquin elle eut dit : grand merci.

La courtisanne, glorieuse de sa conquête, s'en retourne à Rome. Le Poëte, en passant, compare cette capitale du monde chrétin à ce qu'elle est de nos jours.

Mais quoi ! déjà le toit du capitole,
Et des chrétiens l'auguste métropole
Frappe ses yeux : non telle qu'aujourd'hui,
Où d'Agrippa la fameuse rotonde
S'élève aux cieux pour commander au monde·
Mais telle encor que le grand Constantin
L'avoit jadis par ses mains consacrée.
Humble au dehors, et bien plus révérée
Avant le tems de Luther et Calvin,
Oh ! qu'ici-bas les destins sont bizarres!
Tout change en mal sur ce globe maudit.
Rome autrefois redoutait les Barbares,
Ses Attilas ce sont les gens d'esprit.
Mais des enfers que peut la folle rage ?

Le dialogue de la maîtresse de Borgia avec son père, et ce qui arrive de la jalousie de celui-ci, conduisent à la fin de cette féerie charmante.

La voyageuse enfin rentre au palais,
Le cher objet toujours serrer de près.
« Bon jour, ma fille, as-tu fait bon voyage! »
Et fourrageant déjà tous ses attraits,
D'une main libre... « Halte-là, dit Lucrèce;
« Mon très cher père, et mon très cher amant,
« Vous que mon cœur doit chérir doublement;
« Votre santé, c'est ce qui m'intéresse.
« Vous pouvez tout, mieux que Jupiter
« Savez lancer la foudre et l'éclair.
« En fait d'amour il n'en est pas tout comme :
« Vous le savez ailleurs qu'in cathedra,
« Je vous ai vu sujet à l'errata :
« Le Dieu du monde est souvent moins qu'un homme.
« Pour m'épargner tout fâcheux accident
« Saint Gabriel m'a fait un beau présent.

« Malgré l'Eglise en dépit de la Bible,
« Pour cette fois j'ai trouvé l'infaillible.
« Voyez plutôt : ce n'est pas tout encor »,
Ajouta-t-elle avec un air novice,
« Quand je permets qu'il prenne un peu l'essort.
« Vous allez voir comme il fait l'exercice. »
Incontinent le lutin mis en jeu,
Part, s'élançant comme une soupape,
Et va brider le nez du Père en Dieu.
Imaginez l'effroi du vieux Satrape
A cet aspect subit, inattendu :
Dans sa fureur il poursuit l'Anti-Pape ;
Mais à son poste un soupir l'a rendu.
Plus d'une fois on répéta la chose.
Tel qu'un volant qui jamais ne repose
L'oiseau léger partoit et retournoit.
Le Saint Prélat couroit, et entonnoit :
« Au nom du ciel, de la Vierge Marie,
« Démon, fuyez, je vous excommunie : »
Le pourchassant, allongeant ses deux doigts
Faisant sur lui de grands signes de croix,
Le tout en vain ; et s'il court à Lucrèce,
Déjà l'intrus l'a gagné de vitesse.
La folle éclate et l'orgueilleux rival
Demeure ferme au lieu pontifical.
Notre Alexandre était non moins colère
Que celui qui prit Persepolis,
« Je n'ai donc plus les clefs du Paradis ! »
Et tout de suite il écrit à saint Pierre,
Jurant de mettre et le ciel et la terre
En interdit, si justice on ne rend
Brieve et prompte, et surtout accusant
Le Gabriel d'être un mauvais plaisant.

Le dénouement du poëme n'est pas ce qu'il y a de plus heureux. L'auteur termine par faire l'apothéose de l'instrument et par le placer au ciel. C'est la seule

manière dont on trouve dans l'Empirée pouvoir appaiser les plaintes du Pontife.

Ce fut au ciel une rumeur du diable :
Saintes et saints tout s'assemble, tout court;
Il s'en explique, et d'un art admirable
Il détaille les vices du vaurien :
Puis persiflant le pape et sa pantoufle
Qu'il fait baiser, le traite de maroufle.
A tout cela Pierre dit : « J'en conviens ;
« Je n'eus jamais cet orgueil peu chrétien :
« Pourtant là-bas, il occupe une place ;
« Pour ce brigand je vous demande grâce ».
Le tout s'appaise, et tout s'arrange au mieux.
Mais Gabriel, par une bonne cause,
Pour son client obtint l'apothéose :
Le beau phénix transporté dans les cieux,
Devint le page et l'amant des Comettes.
Chacun d'ici peut le voir sans lunettes.

Tel est ce petit ouvrage, que bien des gens comparent au Vert-Vert, mais dont le sujet porte beaucoup plus d'intérêt, dont les épisodes très-variées enchaînent plus ingénieusement l'action, et dont le style plus leste marche avec une rapidité que n'a pas M. Gresset. Mais encore un coup, le chef-d'œuvre de l'auteur c'est de friser continuellement l'obscénité et de s'en garantir toujours. Je ne connois point l'original, et il y a à parier que le traducteur l'a de beaucoup amélioré et sur-tout y a répandu ce goût exquis que je vois n'appartenir qu'aux François dans cette espèce de production, et qu'on ne trouve dans aucun des autres peuples. Si je puis avoir occasion d'acheter cette bagatelle fort rare,

je vous la ferai passer complette et vous conviendrez qu'elle surpasse infiniment les nôtres, même la Boucle des cheveux enlevée de notre fameux Pope.

Claudite jam rivos, pueri, fat prata liberunt.

Je reviens incessamment à des objets plus importans.

Paris, ce 12 *décembre* 1776.

V

CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN DITE LA COMTESSE

NOTICE SUR LA
« CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN »

C'est chose entendue : toutes les lettres et missives qui forment l'ensemble de la correspondance de Mme Gourdan sont apocryphes. Et après? Mme Gourdan parmi les maquerelles du règne de Louis XV fut la plus fameuse, mais Théveneau de Morande parmi les libellistes de son temps fut le plus averti. Les lettres qu'il fabriqua ont donc leur valeur documentaire, la curiosité d'un témoignage directement contemporain. Cela doit suffire. Cette correspondance, souvent citée, est plus rarement connue dans son ensemble. C'est, cependant, par son ensemble qu'elle prend un intérêt particulier. Elle révèle la physionomie du monde libertin, tant masculin que féminin, et les traits plaisants et psychologiques n'y manquent pas. Répétons-le : Théveneau de Morande était un quidam singulièrement bien informé sur ce terrain : il escroquait les amants et filoutait les filles. C'est un double titre pour accorder créance à ses dires.



L'AMOUR RIANT DE SES FLÈCHES
(D'après Fragonard.)

PRÉFACES DES TROIS ÉDITIONS
DE LA CORRESPONDANCE DE Mme GOURDAN

Conduit, non par l'amour, mais par la débauche, dans le plus fameux temple qu'elle ait à Paris, c'est-à-dire chez la Gourdan, j'attendais dans le salon qu'une victime vînt se présenter. J'aperçus une écritoire. Ayant un billet à écrire, je me mis à l'ouvrir pour y prendre du papier; mais au lieu d'en trouver, je n'y vis que des lettres. La curiosité de voir la correspondance d'une pareille femme m'en fit lire quelques-unes. Elles me parurent plaisantes. J'en pris un paquet que je mis dans ma poche. Ce sont celles que je donne au public, comme servant à l'histoire des mœurs du siècle et de celles de Paris.

J'ai retranché le nom des personnes qui sûrement n'auraient pas été bien aises d'être nommées. Quant à celui des demoiselles, je l'ai cru inutile, attendu qu'elles en changent plusieurs fois dans l'année.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

L'accueil favorable que le public a fait au portefeuille de Madame Gourdan, m'a déterminé à faire des efforts pour me procurer le reste de sa correspondance. La chose n'était pas facile : les mêmes occasions se rencontrent rarement. Mais ayant conservé quelques elations chez cette dame, je suis parvenu, à l'aide d'une de ses demoiselles, à avoir ce qui m'était échappé. Je m'empresse d'en faire part au public espérant qu'il m'en saura gré. Et afin qu'il puisse avoir cette correspondance complète, j'ai cru devoir en faire une édition générale en un seul volume.

PRÉFACE DE L'EXEMPLAIRE PRÉPARÉ POUR UNE TROISIÈME ÉDITION

L'accueil favorable que le public a fait au Portefeuille de Madame Gourdan, m'a déterminé à faire mes efforts pour m'en procurer une collection complète. Je n'y serais peut être pas parvenu sans sa mort. Alors, j'ai traité avec son héritier de toute sa correspondance. Je m'empresse de la donner au public, comme un ouvrage capable de servir à la connaissance des mœurs du siècle.

CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN

I

De M. le comte de G...

De Douai, ce 19 septembre 1773.

Notre régiment, ma chère Gourdan, vient coucher à Saint-Denis, le 3 octobre; il me sera impossible, de même qu'à mes camarades, de m'absenter, vu que notre commandant est des plus rigides. C'est pourquoi je vous prie de m'y amener trois demoiselles. Vous pourriez même, si vos affaires vous le permettent, venir nous trouver à Senlis, où nous serons le premier octobre. Si vous ne pouvez venir, envoyez-nous un de vos aides de camp, et le 3 vous viendrez chercher vos demoiselles. Vous savez que vous avez toujours été contente de moi. Au plaisir de vous voir à Senlis ou à Saint-Denis.

II

Du vicomte de S...

De Valenciennes, ce 29 septembre 1773.

Tout cet été, ma chère Gourdan, j'ai vécu avec une gentille petite grisette. Elle veut que je la mène à Paris,

où je passe en allant en semestre. Je n'ose y consentir, parce que je crains qu'elle ne soit malheureuse. Je ne serais pas inquiet d'elle si vous vouliez vous en charger. C'est vraiment un morceau de roi, et je vous assure que vous en tireriez un parti très avantageux. Répondez-moi sur-le-champ. D'après ce que vous me manderez, je verrai ce que j'aurai à faire. Croyez, ma chère Gourdan, que je saurai reconnaître vos soins auprès de ma petite. Il n'y a que quatre mois que je lui ai donné la première leçon d'amour; et comme je ne suis pas un *roué*, elle est peu savante et aura besoin de vos leçons; mais sous un maître tel que vous, je ne doute pas qu'elle ne soit experte dans peu. Adieu.

III

De M. le baron de F...

Paris, ce 10 octobre 1773.

On l'afre tit à moi, matame, que chez fous on l'a grantement t'amusement. Si fous troufez pon, moi l'y aller souper temain; j'y prie matame que la mam'zell soit prune; moi l'aime pas les plondes, l'y afoir la œil consitérablement lancoureux, au lieu que le prune l'y afre l'œil plein t'amour. Moi être le serfiteur de Matame, et le prie t'écrire à moi par la porteur du présent.

IV

De mademoiselle Eulalie

Paris, ce 24 octobre 1773.

Je suis fâchée, ma chère maman (1), de ne pouvoir me rendre à vos ordres ; mais la personne avec laquelle je vis ne me laisse pas un moment de liberté, et il m'est impossible de la tromper. Croyez que c'est avec regret que je ne puis vous donner des preuves que je suis reconnaissante des obligations que je vous ai et que je n'oublierai de ma vie.

Votre chère enfant.

V

De M. le marquis de R...

D'Arras, ce 7 novembre 1773.

J'arriverai, ma chère Gourdan, le 10 au soir à Paris. J'ai obtenu une permission de m'absenter pour huit jours seulement. Je me propose d'en passer quatre chez vous. Faites moi tenir un appartement prêt. Je veux avoir Rosette pour tout ce temps-là. Je prendrai le nom de Forban ; ainsi, si vous sortez le 10, dites chez vous que lorsque M. Forban viendra, on le conduise à la chambre que vous me destinez. Faites faire un bon feu

(1) Nom que donnent les demoiselles de Paris à celles qui les procurent.

et que Rosette m'attende. Adieu, ma chère Gourdan, je vous suis toujours très attaché et votre fidèle pratique. Du secret surtout, et brûlez ma lettre.

VI

De mademoiselle Victoire.

Paris, ce 27 décembre 1773.

Je serai prête, ma chère maman quand vous me viendrez prendre pour aller au concert. Croyez que je ne négligerai rien pour ma parure. Il était inutile que vous me le recommandiez si fort. L'extrême envie que j'ai de plaire, fait que je suis sans cesse devant mon miroir à examiner ce qui me va le mieux, et à étudier mes gestes. A demain, chère maman; je suis on ne serait plus sensible à vos bontés.

Votre affectionnée.

VII

De M. N...

Paris, ce 10 décembre 1773.

Ce soir, madame, je menerai souper chez vous plusieurs provinciaux, autrement dit des oiseaux de passage. Hier, j'ai lié cette partie chez Audinot. Il ne faut pas que vous ayez l'air de me connaître, non plus que vos gens. Vous aurez soin de les en prévenir. Je ferai semblant de payer ma part. On peut faire monter le mémoire :

ils sont tout neufs. Il faudra nous faire servir dans la salle de derrière. Le souper pourra être bruyant, les provinciaux ayant pour l'ordinaire une gaieté éclatante. A ce soir.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

VIII

De milord F...

De Londres, ce 16 décembre 1773.

Comme j'ai ouï dire, madame, que vous connaissez toutes les demoiselles de Paris, et qu'on ne pourrait mieux faire que de s'adresser à vous pour avoir une jolie maîtresse, je vous prie de m'en tenir une toute prête pour mon arrivée, qui sera du 15 au 20 janvier. Voici comme je la veux : âgée de 16 à 18 ans, blonde, de cinq pieds six pouces, taille svelte, les yeux bleus et langoureux, la bouche petite, la main jolie, la jambe fine et le pied mignon. Si vous me la trouvez telle, il y aura cinquante louis pour vous. Adressez-moi votre réponse à mon passage à Calais, à l'auberge de Dessaint.

IX

De M. P..., commis de la police.

Paris, ce 27 décembre 1773.

Vous avez, madame, bien des ennemis. On vient de

donner à la police un nouveau mémoire contre vous. Je l'ai mis de côté et ne le présenterai à mon seigneur le lieutenant de police que ce soir à six heures, en faisant mon travail avec lui. Si vous voulez venir chez moi sur les quatre heures, je vous le communiquerai. Nous conférerons aussi ensemble sur ce que je pourrai dire en votre faveur. Croyez, madame, que vous n'êtes pas seule à avoir du chagrin. Il vient de me manquer une rentrée de vingt-cinq louis, ce qui me met dans l'embarras, ayant demain un billet à payer. Personne, madame, ne vous est plus attaché que moi. Je vous attends à quatre heures.

X

De M. le marquis de N...

Paris, ce 28 décembre 1773.

Je ne puis m'empêcher de convenir, ma chère Gourdan, que les filles que vous m'avez envoyées hier à ma petite maison ne soient charmantes; mais elles ont fait les bégueules et n'ont pas voulu se prêter aux fantaisies de la société. Je vous prie, une autre fois, de ne pas m'envoyer de ces prudes-là. Jeudi, il me faudra du joli et du roué de la dernière espèce; j'ai le duc de F. et le comte de G. C'est vous en dire assez. Adieu, ma chère Gourdan, servez-moi bien; vous savez que je suis une bonne pratique.

XI

De M. Provence, parfumeur.

Paris, ce 2 janvier 1774.

Je viens de faire, madame, une découverte des plus utiles au sexe charmant qui rampe sous vos lois. C'est une pommade astringente qui opère son effet en moins d'un quart d'heure, et donne un air de nouveauté aux choses qui ont le plus servi. Le pot est du prix d'un louis. Je vous en envoie un que je vous prie d'accepter pour en faire l'essai.

Votre très humble et obéissant serviteur.

P.-S. Mon adresse est rue Trousse-Vache, *A la Fontaine de Jouvence*. On trouve aussi chez moi des eaux pour rendre la peau blanche, des bonbons pour corriger l'odeur de la bouche et généralement tout ce qu'il faut pour rajeunir une femme et lui donner de la beauté.

XII

De M. L...

Paris, ce 2 janvier 1774.

Je me rendrai demain chez vous. Je veux une autre fille pour me donner le fouet. Celle que j'avais l'autre jour était gauche et ne savait pas son métier. Je paie assez pour être bien servi. Quant à celle que j'ai fouettée, j'en suis assez content. Prévenez-la qu'à la première séance

je resterai plus longtemps et la fouetterai beaucoup plus. Si cela ne lui convient pas, ayez en une autre.

XIII

De M. Lonard, usurier et agioteur.

Paris, ce 3 janvier, à 9 heures du matin.

Je trouve, madame, une occasion très avantageuse de me défaire des bijoux dont vous m'avez parlé. M. le comte de S. cherche à faire une affaire en lettre de change à trois, six et neuf mois. Il ne payera peut-être pas à l'échéance, mais il n'y a rien à perdre. Il s'agit seulement, en conséquence du retard qu'on peut éprouver, de prendre un gros intérêt. Comme M. le comte est pressé, il n'y regardera pas de si près. Faites-moi réponse tout de suite par le porteur du présent.

XIV

De mademoiselle Victoire.

De Saint-Martin (1), ce 4 janvier 1774.

Si vous n'avez, madame, la bonté de vous intéresser pour moi, je suis perdue. Voici l'aventure qui m'est arrivée. Mardi dernier, j'ai été chez Nicolet. Trois jeunes gens m'ont offert de me donner à souper chez moi. J'ai accepté ; le souper a été des plus gais ; on a beaucoup

(1) Prison de Paris pour les filles de mauvaise vie.

bu. Quand il a fallu payer, ces trois jeunes gens ont pris querelle entre eux, et aussitôt ont mis l'épée à la main. En vain, j'ai voulu les empêcher. J'ai appelé au secours. La garde qui passait est montée et est entrée dans ma chambre au moment qu'un de ces étourdis tombait noyé dans son sang. On a arrêté tout le monde et on a été chercher un commissaire avec un chirurgien. Le premier, après avoir dressé son procès-verbal, m'a envoyée à Saint-Martin, les ferrailleurs à l'abbaye, et le blessé chez lui. Sa vie est en danger. Vous voyez, madame, mon innocence. J'attends tout de vous, d'après les offres réitérées que vous m'avez faites de m'être utile dans l'occasion.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec un respectueux attachement.

Votre très humble et très obéissante servante.

XV

De mademoiselle Gripau.

Paris, ce 17 avril 1774.

Je m'ennuie, madame, de danser chez Audinot : il nous mène à coups de pied dans le cul. Vous jugez bien que cela ne nous amuse pas. Je serais bien plus contente si vous pouviez me procurer un entreteneur. Je serais grande dame et ma maîtresse. Vous pourriez compter sur ma reconnaissance et être assurée que je me prêterais à toutes les infidélités que vous exigeriez de

moi. De grâce, tâchez, madame, de me trouver quelqu'un qui veuille m'entretenir; j'ai quatorze ans et demi : cela pourra dédommager de ce que je ne suis pas très jolie.

J'ai l'honneur d'être, madame, votre très humble et très obéissante servante

XVI

De M. le vicomte de M...

Paris, ce 15 mai 1774.

Depuis longtemps, j'ai envie d'un pucelage. Si vous m'en trouvez un, n'importent l'âge et la figure, il y a quarante louis pour vous. Tâchez que je passe vite ma fantaisie. Les choses qui se font trop désirer perdent leur prix.

XVII

De mademoiselle Fanchon.

Lundi, ce 7 juillet 1774.

Madame,

Je me serais rendue chez vous au reçu de votre billet, si je n'étais incommodée ; mais dans trois jours je me porterai bien, et j'aurai l'honneur d'aller vous voir. Je suis bien fâchée que cette circonstance retarde mon apparition aux spectacles. Je brûle d'être dans le chemin de la fortune et du bonheur.

J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissante servante.

XVIII

De M. l'Évêque de M...

Paris, ce 15 décembre 1774.

Vous mériteriez que je vous fisse mettre à l'Hôpital (1). J'ai reçu chez vous un fameux coup de pied de Vénus qui m'oblige de quitter la capitale pour aller rétablir ma santé dans mon diocèse. On a bien raison de dire qu'il n'y a plus de probité et qu'on ne sait à qui se fier.

XIX

De monsieur...

A 6 heures, du *Café de la Régence.*

Je ne pourrai vous mener ce soir le baron allemand. Je sors de dîner chez lui. Il a tant bu qu'on a été obligé de le mettre dans son lit. Je vais voir au spectacle si je ne trouverai personne pour le remplacer. Faites payer le porteur.

(1) Maison de correction auprès de Paris où l'on met les femmes de mauvaise vie.

XX

De M. le duc de T..., Italien.

Paris, ce 16 mars 1775.

D'après l'éloge que m'a fait le comte de S..., ce soir, de votre maison, je me propose d'aller chez vous. Il m'a assuré que vous aviez de quoi satisfaire le goût de toutes les nations. Pour moi, je tiens fort à celui de mon pays, dont je me trouve très bien. Si je suis content, comme je l'espère, comptez, madame, que ce ne sera pas la seule fois que j'aurai le plaisir d'aller chez vous.

XXI

De mademoiselle Eulalie.

Paris, ce 17 janvier 1775.

J'ai maintenant, ma chère maman, un entreteneur que je peux tromper tout à mon aise. Aussi je serai à vos ordres quand vous voudrez, moyennant que vous me ferez avertir deux heures d'avance. Je n'oublierai jamais, ma chère maman, toutes les obligations que je vous ai, puisque c'est vous qui m'avez mise dans le monde.

Votre chère enfant.

XXII

De monsieur...

Paris, ce 16 janvier 1775.

J'ai reçu votre lettre de reproches. Vous êtes par trop exigeante; si vous continuez, il faudra nous séparer. Depuis que nous vivons ensemble, j'ai refusé les offres les plus avantageuses, mais j'ai un faible pour vous, vous le savez bien, et voilà ce qui fait que vous agissez comme vous le faites. Mais je vous avertis que je vous corrigerai, si vous ne changez. En voyez-moi vingt-cinq louis dont j'ai le plus pressant besoin. Je vous en remercierai ce soir en allant sceller notre raccommodement.

Votre fidèle ami.

XXIII

De M..., chirurgien.

Paris, ce 18 août 1775.

Ce matin, madame, j'ai été visiter les demoiselles dont vous m'avez parlé ; je puis assurer de la santé de toutes, excepté de Rosette, qui a besoin de faire quarantaine. Quant à Julie, elle est dans un temps où on ne peut rien décider

XXIV

De M. l'abbé de J...

Ce samedi.

Ce soir, sur les cinq heures, je me rendrai chez vous par la porte de derrière. Du joli, et le boudoir aux glaces.

XXV

De madame N...

Paris, ce 7 septembre 1775.

Je suis, madame, la plus malheureuse de toutes les femmes. J'ai pour mari un vieil hibou, avare, âgé de soixante-dix ans. Il ne me procure aucun plaisir et ne me donne pas même de quoi avoir la moindre mode nouvelle, de manière qu'il n'y a pas la plus petite bourgeoise du quartier qui ne soit mieux mise que moi, qui ai dix-neuf ans et suis très jolie; vous jugez bien qu'ayant épousé un magot comme mon mari, c'est qu'il est riche et que je n'ai rien. Je veux me venger, madame, de ses procédés, en lui faisant mille infidélités. Aussi je vous fais mes offres de service. Je suis assez libre de sortir quand je veux, pourvue que je sois prévenue quelques heures d'avance. Vous serez peut-être étonnée de ma lettre, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, mais c'est madame..., mon amie, à qui vous avez rendu service autrefois, qui, sachant mes intentions,



LA COURSE A LA FONTAINE D'AMOUR
(D'après Fragonard.)

m'a conseillée de m'adresser à vous, pouvant compter sur votre discrétion, et que vous ne me mettriez dans aucun embarras.

Je suis, madame, avec des sentiments d'attachement, votre très humble et très obéissante servante.

XXVI

De M. le duc de L...

Paris, ce 8 novembre 1775.

J'ai rencontré hier matin une jolie petite fille ; elle demeure rue Saint-Denis, dans la maison où est la boutique de la balayeuse, au troisième, sur le devant. Elle s'appelle Joséphine, est orpheline et reste chez sa tante, ouvrière en linge ; il y a vingt-cinq louis pour vous si je puis l'avoir d'ici à huit jours. Une fille de cette espèce ne doit pas être difficile à séduire.

XXVII

De M. le comte de B..

A Gravelines, ce 20 décembre 1775.

Je suis, ma chère Gourdan, confiné à mon régiment qui est en garnison dans la plus détestable ville de France. Pas une grisette, et rien que des filles dégoûtantes qui feraient débander un carme. Vous me feriez plaisir de tâcher de me trouver une fille qui voulut venir vivre avec moi. Il faudra qu'elle soit habillée en

jacquet (jockey), et passe pour être le mien. Sans cela le commandant de la ville et du régiment ne le souffrirait pas. Diable ! on a de la vertu en province. Je lui donnerai dix louis par mois, défrayée de tout et elle mangera dans ma chambre. Si vous me rendez ce service, ma chère Gourdan, il y a dix louis pour vous et comptez que je ne l'oublierai jamais. Vous savez que j'ai toujours été un de vos plus zélés partisans.

XXVIII

De M. L...

Ce 30 décembre 1775.

Ayant beaucoup joui dans ma jeunesse, et étant âge de cinquante-cinq ans, il faut quelque chose qui me ranime pour pouvoir encore sentir mon existence. Un seul spectacle me procure cette douceur, c'est de voir deux femmes nues se donnant réciproquement du plaisir. Si vous pouvez me le procurer, je me rendrai chez vous jeudi à quatre heures de l'après dîner.

XXIX

De monsieur M...

Ce 31 décembre 1775.

Demain, comtesse, j'irai passer la journée chez vous ; je veux esquiver la visite d'un tas de commis qui viendront pour me souhaiter la bonne année ; il me faudrait

entendre une infinité de sots compliments. Ah ! quel usage ! quand l'abolira-t-on ?

XXX

De monsieur...

Paris, ce 14 février 1776.

Madame,

J'ai fait hier la connaissance de deux Anglais qui sont nouvellement arrivés; je leur ai proposé de venir aujourd'hui souper chez vous : ils l'ont accepté. Vous savez qu'il faut de grandes femmes pour ces messieurs : c'est le goût de leur nation. Envoyez-moi par le porteur deux louis à compte de mes honoraires; j'en ai besoin pour retirer un habit de gage et aller aux Italiens où est notre rendez-vous.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

XXXI

De M. le président de N...

Paris, ce 20 février 1776.

N'oubliez pas, lundi, de m'envoyer la petite fille dont vous m'avez parlé. Il faut qu'elle soit mise en bourgeoise et accompagnée d'une femme d'un certain âge qui passera pour sa mère. Elles doivent avoir un papier à la

main, comme si elles venaient me présenter une requête. Je donnerai des ordres en conséquence à ma porte. Elles prendront le nom de Dubois. Comptez sur ma reconnaissance; quant à ma générosité, elle vous est connue.

XXXII

De mademoiselle Lolotte.

Lyon, ce 1er mars 1776

Depuis près d'un an, madame, je figure sur le théâtre de cette ville, et même j'y danse quelquefois dans les ballets. Je vois bien que cet état ne peut me mener à la fortune, ni même que je puisse la faire dans cette ville, où il y a très peu d'étrangers, que les femmes qu'on appelle honnêtes, et qui ne sont rien moins, nous enlèvent. Quant aux négociants, ils ont de petites grisettes à trente-six livres par mois; ainsi vous voyez qu'il faut végéter et perdre son temps. Si j'avais le bonheur que madame voulut bien me promettre de se charger de moi à Pâques, je partirais pour Paris. Je ne vous mande rien de ma figure, mais, afin que vous en puissiez juger, je vous envoie mon portrait; quant à ma taille, elle est ordinaire. Mon pied est fait pour la danse, ma main est jolie; on a souvent trouvé qu'elle savait donner bien du plaisir.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec respect, votre très humble et très obéissante servante.

XXXIII

De M. de B..., élève de l'Académie de peinture.

Paris, ce 1er mai 1776.

J'ai, madame, la collection des postures de l'Arétin en quarante tableaux ovales. Comme je vais à Rome, je désire m'en défaire; je crois que cela ne convient à personne mieux qu'à vous pour orner vos boudoirs. Le prix est de mille écus; j'en ai refusé, il y a un an, cent louis à M. le duc de... Si vous voulez les voir, je serai chez moi toute l'après dinée et demain toute la matinée.

XXXIV

De M. le baron de P...

Versailles, ce 15 juin 1776.

Demain, madame, je descends ma garde. Lundi je menerai souper chez vous un jeune officier de notre régiment. Il est tout neuf; n'oubliez pas d'arranger le mémoire de manière que la moitié paie la dépense totale. Vous savez que c'est nos conventions. Adieu, madame, à lundi. La jeunesse de Paris devrait vous élever une statue en considération des services que vous lui rendez. Je suis tout à vous.

XXXV

De mademoiselle Le Bel.

Paris, ce 6 septembre 1776

Si vous voulez, maman, me mener avec vous au concert qu'il y aura après-demain, vous m'obligerez beaucoup. J'ai une belle robe d'automne que je voudrais étrenner, et voilà bientôt le temps du terme qui approche : j'aurais bien besoin de le gagner. Vous savez, chère maman, mon attachement pour vous.

XXXVI

De M. le vicomte de B... (1).

Paris, ce 15 octobre 1776.

J'ai vu hier aux Italiens la maîtresse du marquis de G... Faites-moi, je vous en prie, avoir un tête-à-tête avec elle chez vous ; car on ne peut aller chez elle à cause de la jalousie du marquis ; mais cela ne doit pas vous être difficile. On m'a dit que c'était une de vos enfants.

(1) L'auteur de la *Correspondance de Mme Gourdan* a donné ici l'initiale du vicomte de Boisgelin, bien connu par ses exploits galants.

XXXVII

De M. de M..., fermier-général.

Paris, ce 10 novembre 1776.

Il y a longtemps, ma chère Gourdan, que je n'ai pu aller chez vous ; ma diable de goutte m'a forcé de garder la chambre un mois; m'en voilà à la fin débarrassé. Jeudi, après le spectacle, faites-moi tenir la porte de derrière ouverte. Pensez à m'avoir du joli et du bourgeois. Vous savez bien que j'aime la grisette, et qu'il n'y a que cela qui me rajeunit. A jeudi, sans faute, ma chère Gourdan.

XXXVIII

De madame...

Paris, ce 16 décembre 1776.

Aujourd'hui, madame, je ne pourrai me rendre chez vous, à cause que mon mari étant malade, il ne pourra aller vaquer à ses occupations ordinaires. On est bien malheureuse quand on n'est pas sa maîtresse et qu'on dépend d'un mari ! Au plaisir de vous voir le plus tôt possible.

XXXIX

De mademoiselle Marianne.

D'Amiens, ce 5 janvier 1777.

Madame,

Vous saurez donc que j'avons dix-sept ans, et que un grand enjoleux de filles de ces gardes-du-corps m'avons fait un enfant l'année passée, sous la promesse qu'il m'avoit fait de me mener à Paris, où je pourrions faire fortune, étant assez jolie. Hé bien ! madame, je vous dirais donc que ce grand diable là ne m'avons pas tenu parole et m'a bouté là pour raverdir. Je ne savons que devenir, mes parents ne voulant plus de moi chez eux. Un de ces gardes du corps à qui je me sommes adressé, m'avons dit, en me donnant votre adresse, que vous étiez une brave dame qui prenions pitié des pauvres filles. Or donc, madame, j'avons pris la liberté de vous écrire. J'espérons tout de vos bontés et je vous prions de me faire une réponse, que j'attendons avec grand impatience. Je sommes logé à la Croix-Blanche, rue de la Femme-sans-tête. Je sommes, madame, avec le plus profond respect,

Votre très humble et très obéissante servante.

XL

De monsieur....

Paris, ce 4 février 1777.

Je viens, madame, de faire l'histoire des plus fameuses

Laïs de Paris ; j'ai pris la liberté de vous la dédier. Cet hommage vous est bien dû, puisque quantité de ces héroïnes sont vos élèves. Je suis, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

XLI

De madame Veraté, usurière et agioteuse.

Paris, ce 15 novembre 1777.

J'ai, madame, entre les mains, une pacotille de marchandises d'affaires, composée de satins, musulmanes, gros-de-tours, taffetas et bas-de-soie; comme la personne qui les fait vendre est très pressée d'avoir de l'argent comptant, on aura ces marchandises à cent pour cent de perte. Je suis, madame, votre très humble et très obéissante servante.

XLII

De M. H..., peintre italien.

Paris, ce 4 mai 1778

Vous me feriez plaisir, madame, si vous pouviez me procurer une belle femme pour me servir de modèle pour une Vénus. N'importe la taille; j'aimerais cependant mieux qu'elle fut grande. Je n'en aurai besoin que trois ou quatre séances. Je donnerai un louis chaque. Je désirerais bien, madame, l'avoir d'ici à une quinzaine de jours. Adressez-moi votre réponse à l'Hôtel de Hollande, rue Traversière Saint-Honoré.

XLIII

De M. Pexioto (1).

Ce samedi.

Demain, je me rendrai chez vous vers les dix heures du matin. N'oubliez pas d'avoir des plumes de paon, tout ce qu'il y a de plus beau.

XLIV

De mademoiselle Rose.

Paris, ce 6 juin 1778.

J'ai appris, ma chère maman, que mes parents, de la maison de qui je suis sortie sans leur consentement, ayant su que j'étais ici, sont venus pour me faire enfermer. Je suis une fille perdue, si vous n'avez pitié de moi. Ne négligez rien en ma faveur auprès des protections que vous avez à la police. Vous savez, ma chère maman, que je vous suis toute dévouée ; j'attends

(1) L'éditeur de ces lettres a cru inutile de retrancher le nom de ce banquier et de n'y laisser que la lettre initiale. Il aurait été reconnu tout de suite, dès qu'on aurait vu dans ce billet qu'il est parlé de plumes de paon, n'y ayant pas deux personnes qui aient le goût de M. Pexioto, qui est de se mettre nu et marcher à quatre pattes dans la chambre, après s'être fait mettre des plumes de paon dans le derrière. La demoiselle avec qui il est, est obligée de lui frotter le dos, en disant : « Ah ! le beau paon ! » On assure aussi que ce banquier a le goût italien, et qu'il a donné, en 1781, mille louis, à Michu, acteur de la Comédie italienne, pour passer lanuit avec lui. »

tout de vos bontés, et suis dans des transes mortelles jusqu'à ce que j'aie de vos nouvelles. Ne m'abandonnez pas, de grâce!

XLV

De monsieur...

Paris, ce 6 octobre 1778.

Il y aura demain, madame, course de chevaux au bois de Vincennes. Ne manquez pas d'y aller avec cette nouvelle débarquée. Si elle pouvait donner dans l'œil de de M. le comte D... (c'est un amateur), cela serait fort avantageux. Il faut que cette jeune personne soit élégamment mise, mais cependant de manière à ce qu'on s'aperçoive que c'est une étrangère. Vous voyez que je pense à vos intérêts; je me flatte que vous en serez reconnaissante et me ferez avoir une place dans les Fermes; ça vous est si facile, étant l'amie de tous les fermiers-généraux. Je suis, madame, avec un très sincère attachement, votre très humble et très obéissant serviteur.

XLVI

De mademoiselle Flore, de l'Opéra.

Paris, ce 18 novembre 1778.

Vous savez, ma chère maman, que j'étais entretenue par le marquis de... Ce perfide, ce traître vient de me

quitter, moi qui l'aimais de bonne foi, et ne lui ai jamais fait d'infidélité; moi qui ai refusé vingt entreteneurs qui valaient mieux que lui. Eh bien ! il m'a abandonnée, et pour qui ? pour madame la Comtesse de... : ça crie vengeance ! Je suis au comble du désespoir; j'abhorre maintenant les hommes, je ne veux vivre que pour les tromper et m'en venger. Je vous prie, ma chère maman, de me prêter quinze louis pour arranger mes affaires; tous mes créanciers sachant que ce monstre de marquis m'a quittée, sont venus m'assaillir. Ils me menacent de me faire assigner : jugez de l'embarras où je serais si vous ne venez à mon secours; je craindrais, en outre, quoique bien meublée et bien arrangée, de me voir réduite à rien; car une fois que la justice a mis le nez dans les affaires de nous autres, pauvres femmes entretenues, nous sommes perdues. Obligez-moi, ma chère maman; vous connaissez la reconnaissance que votre chère Flore a toujours eue de vos bontés.

XLVII

De mademoiselle Sylvie.

De l'Hôpital, ce 5 janvier 1779.

Madame,

Pourriez-vous me rendre le service de vous intéresser en ma faveur pour que je sois du nombre de celles qui sortiront d'ici ? On dit que la Reine, à cause de la naissance de Madame, a écrit au lieutenant de police

pour qu'il donne la grâce à cent de nous. Je m'offre, pour reconnaître les bontés de madame, d'être deux ans chez elle, en qualité de bonne, sans aucuns gages. Autrefois, j'aurais pu offrir d'autres services; mais, maintenant, le temps et les maladies ont bien retranché de mes charmes. Quand je me regarde au miroir, je ne retrouve plus les anciens traits de Sylvie. Je compte sur vos bontés, et j'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Madame,

Votre très humble et très obéissante servante.

XLVIII

De mademoiselle d'Aigremont.

Calais, ce 10 février 1779.

Le temps de mon année d'engagement, madame, finit bientôt. Je n'en ai pas voulu contracter pour cette année; je suis lasse de jouer la comédie : je ne trouve rien de si désagréable que d'être traitée pendant deux ou trois heures en femme de qualité, et, après avoir représenté l'opulence, de se retirer dans un appartement mesquinement meublé pour y faire un mauvais souper. Ce qu'il y a de pis encore, c'est d'être assujettie au caprice d'un public souvent injuste, et de risquer d'être sifflée par un manant à qui votre figure déplaira. De plus, comme maintenant on ne peut se faire applaudir qu'à force de crier, ayant une complexion délicate, et

fort peu de poumons, je ne pourrai jamais y parvenir ; c'est pourquoi, tout bien réfléchi, je voudrais trouver un entreteneur : j'ai vingt ans, c'est l'âge des amours ; je joue assez bien le sentiment et connais les ruses qu'il faut employer pour attacher un amant et le ruiner complètement. Vous m'obligeriez, madame, si vous pouviez me procurer un entreteneur à mon arrivée. Vous pouvez compter que je serai très reconnaissante : je sais bien les règles qui s'observent en pareilles occasions. Je suis, madame, avec un sincère attachement, votre très humble et très obéissante servante.

XLIX

De mademoiselle Rosalie.

De Bicêtre, ce 15 février 1779.

Que je maudis le jour infortuné que vous m'avez débauchée ! Si le ciel était juste, il ferait retomber sur vous tous les maux que je ressens. Mes souffrances sont inouïes, et pour comble de malheurs, je n'ai pour perspective qu'une captivité de trois ans à l'hôpital (1), après lesquels que deviendrai-je ? J'ai perdu une partie de mes dents, mes charmes sont disparus. Ah ! si les pauvres filles savaient où conduit le libertinage, il n'y en aurait pas tant qui s'y adonneraient. Mais, coquine

(1) C'est-à-dire l'hôpital de Bicêtre, aux portes de Paris, où l'on soignait alors les personnes atteintes de maladies vénériennes et qui ne possédaient pas les moyens de se soigner à domicile. On y envoyait aussi les filles galantes dans le même cas.

que vous êtes, vous et vos semblables, vous leur promettez, pour les séduire, un avenir heureux. A vous entendre, leurs jours doivent être remplis d'agréments, et jamais la fortune ne doit leur manquer. Ah ! puisse le ciel m'envoyer la mort ! puisse-t-il aussi exaucer les vœux que je fais d'être la dernière victime, de vous autres, maquerelles, et que vous soyez réduites toutes en poudre (1).

L

De monsieur...

Paris, ce 20 février 1779.

Je vous envoie, madame, mon mémoire ; ne manquez pas de le remettre ce soir à mon seigneur; si l'affaire réussit, il y a cinquante louis pour vous; cela vous est très facile, il n'y a qu'à faire entrer cette grâce dans le marché de la petite Rosalie : par le canal d'une jolie fille, on obtient tout en France.

LI

De M. le marquis de G... (2)..

Paris, ce 3 mars 1779.

Nous irons demain quatre personnes faire un souper chez vous. Il faudra prévenir les demoiselles que nous

(1) « Cette lettre, dit l'éditeur de la *Correspondance*, était déchirée en morceaux ; il faut qu'elle n'ait pas fait plaisir à Mme Gourdan. »
(2) Cette initiale est celle du marquis de Genlis.

passerons la soirée dans l'état où nous venons au monde.

LII

De M. Rigal, orfèvre (1).

Paris, ce 15 avril 1779.

Votre argenterie, madame, est prête; envoyez moi les armes ou le chiffre qu'il faut y faire graver.

LIII

De mademoiselle Laure.

Paris, ce 20 juin 1779.

Ma santé, ma chère maman, est totalement rétablie; il est bien cruel que les faveurs de l'amour deviennent souvent un supplice, et qu'on puise la douleur dans la source des voluptés. Je serai désormais à vos ordres.

(1) « Les étrangers qui ne sont jamais venus à Paris s'étonneront peut-être d'entendre parler d'argenterie une personne comme Mme Gourdan. Il ne faut pas qu'ils croyent que l'on veut leur en imposer. On est servi chez cette femme avec de la vaisselle plate, tout ce qu'il y a de plus beau. Cela doit faire voir la quantité de monde qui va chez elle, et leurs qualités. » *Note de l'éditeur de la Correspondance de Mme Gourdan.*

LIV

De mademoiselle Sauvigné.

Paris, ce 15 juillet 1779.

L'officier, chère maman, qui m'entretenait, est parti pour son régiment, son congé étant expiré. Je ne sais que faire et je me recommande à vous. Vous savez que je suis une bonne fille, que rien ne m'intimide, et que, pourvu qu'on me paie bien, les fantaisies me sont indifférentes. Je ne suis pas comme un tas de bégueules qui veulent que tout se fasse avec décence et selon les règles. Qu'elles sont sottes ! Comment veulent-elles que les hommes les aiment ? Dans le libertinage, il n'y a que la bizarrerie qui plaît. Il faut varier les goûts. J'espère que vous approuverez mes principes et que vous n'oublierez pas votre chère enfant.

LV

De mademoiselle Provençal.

Paris, ce 17 juillet 1779.

Je vous renvoie, chère maman, cette nouvelle chanson de l'abbé Lapin (1); je la sais, ainsi que m'accompagner

(1) « Il y avait un de ces êtres amphibies qu'on nomme abbé qui tous les soirs chantait au Palais-Royal, en s'accompagnant de la guitare et en faisant des gestes amusants. La Reine en ayant tant entendu parler, fit venir l'abbé Lapin chanter à Versailles dans les petits appartements. »

sur la guitare; je crois que je pourrais même lui disputer à qui la chanterait le mieux. Quand vous voudrez mettre mes talents à l'épreuve, je serai à vos ordres.

Votre enfant.

Air : *Robin a une vache.*

Robin a une vache
Qui danse sur la glace
Au son du tambourin;
Maman, j'aime Robin,
Maman, j'aime Robin.

Robin ne sait pas lire,
Mais il sait bien écrire,
C'est un garçon divin.
Maman, etc.

Il porte une baguette
Qui n'est vraiment pas faite
Pour battre un tambourin.
Maman, etc.

Robin a des sonnettes
Au bas de sa jaquette,
Qui font der lin din din.
Maman, etc.

Robin a une poule
Qu'il y a sept ans qui couve,
Ell' n'a fait qu'un poussin.
Maman, etc.

Robin a une anguille
Qui fait plaisir aux filles
Quand il leur met en main.
Maman, etc.

Cet instrument, ma mère,
Aurez de quoi vous plaire,
Si vous l'aviez en main.
Maman, etc.

Il aime les pastilles
Au coulis de lentilles,
Farcies de romarin.
Maman, etc.

Le jour de Saint-Philippe,
Il mange des tulipes,
Dans un plat de satin.
Maman, etc.

Quand il est à l'église,
S'il voit une sœur grise,
C'est comme un vrai lutin.
Maman, etc.

Quand il est en colère,
Il montre son derrière
Et vesse comme un daim.
Maman, etc.

Il aime la merluche,
Et pisse dans sa cruche,
Tous les jours, le matin.
Maman, etc.

Robin a deux cavales
Qui ont le ventre ovale,
Elles n'ont fait qu'un poulain.
Maman, etc.

Il porte dans sa poche,
Un morceau de brioche
Du temps de Charles-Quint.
Maman, etc.

Quand il chante un air tendre,
Chacun croirait entendre
La voix d'un marcassin.
Maman, etc.

Quand il prend médecine
Il veut que sa cousine
Lui tienne le bassin.
Maman, etc.

Il enfile des perles :
Et déniche des merles,
C'est un Michel Morin.
Maman, etc.

Hier à la rivière,
Il montra son derrière
A l'hôtesse du bain.
Maman, etc.

Je lui sers de bobèche,
Sans chandelle ni mèche
Le soir et le matin.
Maman, etc.

Robin a une andouille,
Dont il me débarbouille
Le soir et le matin.
Maman, etc.

Robin a des sabots
Qui sont vilains et gros ;
Il fait caca dessus :
Maman, je n'en veux plus,
Maman, je n'en veux plus.

LVI

De mademoiselle Morel.

Paris, ce 7 septembre 1779.

Voilà un siècle, chère maman, que vous ne me faites pas faire de partie (passade). Je ne sais comment payer mon loyer et mille petites dettes criardes. Au diable soit la guerre qui nous ruine ! Si on la regarde comme un fléau pour l'État, elle est encore plus cruelle pour nous. Pensez, je vous prie, à votre chère Morel.

LVII

De mademoiselle Henriette.

Paris, ce 26 octobre 1779.

Demain, à dix heures, ma chère maman, je vous prie de m'envoyer La Jeunesse, avec toutes sortes de marchandises. Il y aura chez moi un provincial à qui je fais tourner la tête depuis plus de huit jours. Selon sa générosité je le rendrai heureux, ou je le congédierai ; vous voyez, chère maman, que votre Henriette suit vos principes et ne veut rien donner au hasard. Je vous suis attachée pour la vie.

LVIII

De mademoiselle Baise.

Paris, ce 5 janvier 1780.

Vous avez, chère maman, désiré d'avoir la chanson des demoiselles de l'Opéra. Je m'empresse de vous l'envoyer. Je l'ai eue hier du chevalier de... : il a toutes les nouveautés. Au plaisir de vous voir. Demain je ne pourrai être à vos ordres : je consacre ma journée à l'amour, et tire les Rois avec mon amant. Adieu, chère maman.

Votre affectionnée.

Air du : *Mirliton.*

Un jour le dieu de Cithère
Fit rassembler dans Paris,
En un même monastère,
Avec l'habit de Vestris,
Tous les mirlitons, mirlitons, mirlitaines,
Tous les mirlitons, don, don.

Arnould, l'actrice régnante
Regrettant son Lauraguais,
Au petit dieu se présente
Avec ses dents à crochets,
Et son mirliton, etc.

L'Amour lui dit en colère,
Aussitôt qu'il l'aperçut :
« Va le suivre en Angleterre
« Car je te mets au rebut,
« Et ton mirliton, etc. »

L'Arrivé vint, toute fière
D'avoir subjugué Bourbon,
Mais n'y voyant qu'une ornière.
L'Amour chanta sur ce ton :
« L'affreux mirliton, etc. »

L'Amour prit pour la marotte
Rosalie avec éclat,
Et dit, voyant sous sa cotte
Perruque de magistrat :
« Ah ! quel mirliton, etc. »

Il visita sans envie
Beaumesnil et la Duplan,
Chateauneuf et Virginie,
Mais il ne vit qu'un étang
De grands mirlitons, etc.

« Vieille mâchoire édentée,
Dit-il à la Durancy,
« Que je te trouve effrontée
« De montrer le plan ici
« De ton mirliton, etc. »

Suivant l'ordre de la liste,
Il dit, en voyant Henel ;
« Que ce beau visage est trist
« Si tout le reste est fidel,
« Quel froid mirliton, etc. »

Pour s'éclaircir de ce doute,
On dit qu'Amour l'éprouva,
Et que, s'en frayant la route
Pour son plaisir réserva
Son beau mirliton, etc.

Vint Guimard, la maréchale,
S'offrir au dieu des amours ;

Il prit pour la cathédrale
Du grand Saint-Martin de Tours,
Son grand mirliton, etc.

Cléophile, la fringante,
Vint s'offrir d'un air paillard;
L'Amour la prit pour sa tante,
Et pour la nuit mit à part
Son beau mirliton, etc.

Julie a l'air de décence,
Tenant Bougainville en main,
Vers le dieu d'amour s'avance,
Lui disant : « Que j'aime bien
« Son grand mirliton, etc. »

Il renvoya Bougainville
Pour voir la belle en détail,
Et lui fit une apostille
Pour être mise au sérail,
Et son mirliton, etc.

Constance vint en bacchante
Et d'un air luxurieux ;
D'Amour elle eut la patente,
Voyant le feu de ses yeux
Dans son mirliton, etc.

Thévenin vint là se rendre,
Pour y disputer ses droits ;
L'Amour lui dit d'un air tendre :
« Je veux vivre sous les lois
« De ton mirliton, etc. »

Après, Gaudi, la fantasque,
Y vint, blanche comme un lis,
L'Amour la trouvant trop flasque,
Lui dit : « Garde tes mépris
« Et ton mirliton, etc. »

Enfin vint une chaconne,
Montrant chacune son trou ;
L'Amour les prend, les bouchonne,
Et dit : « Qu'on mette un licou
« A ces mirlitons, etc. »

LIX

De mademoiselle Baise.

Paris, ce 9 janvier 1780.

Je vous ai envoyé, chère maman, la chanson sur les demoiselles de l'Opéra; en voici une sur celles de la Comédie-Française.

Votre chère enfant

Air : *Quand on est deux.*

La Vestris achète à grand prix
Les bravos de la populace ;
A force d'art et de grimace,
Elle fait applaudir ses cris ;
Mais ell' ne vaut pas, à tout prendre (*bis*),
Pas deux sou, pas deux sou,
Pas deux soupirs tendres (*bis*).

Sainval cadette a du talent,
Elle plaît sans aucunes ruses ;
C'est la favorite des Muses,
C'est l'actrice du sentiment.
Mais elle emploie avec fréquence (*bis*)
Trop de vi, trop de vi,
Trop de violence (*bis*).

Quand sa sœur se possède un peu,
C'est le chef-d'œuvre le plus rare;
Mais lorsque son esprit s'égare
D'un homme elle affecte le jeu.
En séduisant le cœur des femmes (*bis*)
Ebranlant, ébranlant,
Ebranlant leurs âmes (*bis*).

Préville eut d'abord du malheur ;
Mais on la connut à l'usage,
Et le public qui l'encourage
Claque dans le Dissipateur
Ce sein jadis si plein de charmes (*bis*).
Et si mou, et si mou,
Si mouillé de larmes (*bis*).

Contat, qu'ont formé les amours,
Est faible dans la comédie,
Mauvaise dans la tragédie,
Mais elle séduira toujours ;
Et si l'on veut la voir charmante (*bis*)
C'est en con, c'est en con,
C'est en confidente (*bis*).

Molé, Suin, ne croyez pas
Mériter ici qu'on vous chante ;
Avec Dugazon l'insolente
Rampez dans les rangs les plus bas.
Avec Hus, la Chassaigne, en outre (*bis*),
Allez tous, allez tous,
Tous vous faire foutre (*bis*).

LX

De madame Frémont.

Paris, ce 20 janvier 1780.

Madame,

Si vous aviez besoin d'une bonne pour vos demoiselles, je vous offre mes services. Croyez que je suis très au fait du métier, ayant été moi-même demoiselle; mais le ravage des ans et les fatigues m'ayant ôté le peu de figure que je possédais, je me trouve réduite à servir. J'ai madame, un talent merveilleux pour les vieux paillards : je manie à merveille les verges et le martinet.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame,

Votre très humble et très obéissante servante.

LXI

De mademoiselle Florentine.

Paris, ce 8 février 1780.

Vous savez, chère maman, que depuis quelques mois le marquis de... vivait avec la belle Sainte-Marie, que nous nommons entre nous l'indolente. Se doutant qu'elle lui faisait quelques infidélités, il l'a fait épier. On lui a rapporté que mon seigneur l'évêque de... le remplaçait souvent. Alors il résolut de s'en venger, et pour cet effet il prétexta un voyage à Versailles et chargea ses émissaires de venir l'avertir dès que Monseigneur

serait chez sa maîtresse. Vers minuit on vint lui dire que monseigneur était chez Sainte-Marie, où il devait passer la nuit, ayant renvoyé sa voiture. Aussitôt le marquis vole chez sa maîtresse, et, comme il avait un passe-partout, il entre sans être aperçu. Arrivé près du lit il en tire les rideaux et fait l'étonné en voyant monseigneur : « Soyez le bien venu, lui dit-il, mais comme il n'est pas juste que je paie vos plaisirs. Depuis trois mois j'entretiens mademoiselle, elle me coûte trois cents louis, il faut que vous les rendiez ou j'envoie chercher la garde pour vous reconduire chez vous. » En vain monseigneur voulut composer, il fallut payer. Comme il n'avait pas cette somme sur lui, il a donné ce qu'il avait et fait un billet pour le reste. Le marquis ensuite tirant les rideaux, leur souhaite une bonne nuit, ajoutant qu'il cédait à monseigneur tous les droits qu'il avait sur la belle. On assure que cette visite refroidit monseigneur au point qu'il n'a pu de la nuit gagner une partie de l'argent qu'il venait de payer. A demain, chère maman ; je me rendrai chez vous à l'heure que vous m'indiquez.

Votre chère enfant.

LXII

De mademoiselle Caroline.

Paris, ce 17 mars 1780.

Si vous voulez, ma chère maman, j'ai dans ma rue une

jolie petite bourgeoise, âgée de quatorze ans, et qui demeure chez sa belle-mère, qui la bat vingt fois par jour. Je vous l'amènerai ; elle m'en a fort priée ; il ne sera pas difficile de la faire recevoir par Vaugien (1). La petite se prêtera à ses fantaisies ; je l'en ai avertie ; elle consent à tout, pourvu qu'elle sorte de chez sa marâtre. Répondez-moi le plus tôt possible, chère maman.

LXIII

De M. le marquis de T...

Paris, ce 17 mars 1780.

Je ne sors jamais, madame, sans être accompagné de mon père ou de ma mère, et quand ils ne sont pas avec moi un valet de chambre me suit toujours. Cela m'excède : ne pourriez-vous pas me faire le plaisir d'envoyer chez moi dans deux jours, à dix heures du matin, une petite fille habillée en bourgeoise, ayant un carton de filet ? Elle demandera Lambert, mon domestique, que j'ai mis dans la confidence. J'écarterai mon valet de chambre, en lui donnant une commission très

(1) C'est l'inspecteur de la police chargé de la partie des filles publiques. Elles sont toutes enregistrées chez lui. Il faut qu'elles déclarent qu'elles ne sont plus pucelles pour pouvoir être admises. Les filles de mauvaise vie qui ne sont pas ainsi inscrites sur le livre de la police, à moins qu'elles ne soient attachées aux grands spectacles de Paris, lorsqu'elles sont prises en flagrant délit, sont envoyées à l'hôpital. » *Note de l'éditeur de la Correspondance de Mme Gourdan.*

loin. Je payerai généreusement la fille; mais, surtout, madame, qu'elle soit en bonne santé. Répondez-moi en m'adressant votre lettre sous l'enveloppe de Lambert. Mon hôtel est rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain.

VI

SUPPLÉMENTS CURIEUX ET PITTORESQUES A LA « CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN »



LES GALANTES CONFIDENCES

(D'apres Fragonard.)

NOTICE SUR LES « SUPPLÉMENTS CURIEUX ET PITTORESQUES A LA CORRESPONDANCE DE MADAME GOURDAN »

Revenons à l'*Espion anglois*, puisque aussi bien c'est lui qui nous doit guider dans le dédale quelquefois obscur de la galanterie parisienne au dix huitième siècle. Les deux nouveaux fragments que nous en tirons viennent compléter à merveille les déjà si précieuses indications données dans la *Correspondance de Madame Gourdan*. Après les héros et les héroïnes il est peut-être utile de voir le milieu et d'en connaître certains détails. Voici qui y tâche. Nul meilleur guide, et quel dommage que ce soit sur la seule Mme Gourdan que Pidansat de Mairobert ait exercé sa verve !

Lettre de Milord All'exe à Milord All'ear

Sur une visite à la maison de Madame Gourdan et sur les curiosités qui s'y trouvent

(Extrait de l'Espion anglais.)

Lettre sur la maison de Mme Gourdan et les curiosités qui s'y trouvent.

Depuis le décret de prise de corps lancé par le Bailliage contre Mad. Gourdan, ce qui a obligé, Milord, cette Abbesse de laisser ses ouailles dispersées et de prendre la fuite ou de se cacher, ses meubles sont saisis et annotés, et sa maison est sous la sauvegarde de la justice. On y a mis un gardien, qui ne l'ouvre que par billet du Président de Cournelle; mais comme celui-ci est un homme aimable et facile, il donne volontiers des permissions de voir ce temple de luxure. Beaucoup d'honnêtes gens qui n'auroient osé y entrer avant, profitent de l'occasion, et parmi ceux qui y avoient été, tels que moi, il en est quantité qui n'en ayant connu que les nymphes, en visitent aujourd'hui les appartemens secrets, où ne s'admettoient que ceux auxquels ils pouvoient être utiles. Ces jours derniers je dînai chez une femme avec le Magistrat dont je viens de parler ; il fut question de la maison de Madame Gourdan, et l'on fit

la partie entre hommes d'y aller avec lui. Je trouvai ce lieu digne de vous être décrit en certaines parties, par les recherches et les ressources de libertinage qu'on y trouve.

Je ne vous parle point du serrail. Le mot seul caractérise cette salle d'assemblée, commune à toutes les maisons de cette espece. On y rencontre toujours ce qu'on appelle des plastrons de corps-de-garde, c'est-à-dire une douzaine de filles perdues, gangréuées jusques à la moëlle des os et dont le cœur et l'esprit encore plus corrompus les rendent propres à recevoir cette multitude effrénée de jeunes militaires oisifs, débauchés, sans argent, qui s'établissent là comme en garnison et que la police, pour éviter de plus grands désordres, oblige les abbesses de recueillir. Jugez que d'ordures doivent se débiter dans un pareil cercle ! que d'horreurs et d'infamies doivent s'y commettre ! Ce sont cependant souvent de très-jolies créatures, condamnées à passer ainsi la fleur de leurs ans dans ces abominables exercices.

Je passe à la Piscine. C'est un cabinet de bain, où l'on introduit les filles qu'on recrute sans cesse pour Mad. Gourdan dans les provinces, dans les compagnes et chez le peuple de Paris. Avant de produire un pareil sujet à un amateur, qui reculeroit d'effroi s'il le voyoit sortant de son village ou de son taudis, on le décrasse en ce lieu, on lui adoucit la peau, on la blanchit, on la parfume ; en un mot, on y maquignonne une cendrillon comme on prépare un superbe cheval. On nous ouvrit

ensuite une armoire, où étoient les différentes essences, liqueurs et cause à l'usage des demoiselles. On nous fit remarquer l'eau de Pucelle ; c'est un fort astringent, avec lequel la Dame Gourdan répare les beautés les plus délabrées, et rend ce qu'on ne peut perdre qu'une fois. A côté étoit l'Essence à l'usage des monstres ; c'en est une dont on fait rarement emploi ; cependant on nous dit que cette savante appareilleuse en faisoit quelquefois l'application sur de petites novices, dont elle hatoit ainsi la maturité en faveur de personnages du plus haut rang, dont la paillardise avait besoin d'être excitée par la fraîcheur, l'élasticité, l'ingénuité de l'enfance, mais chez qui la vigueur ne répondoit pas aux désirs. En revanche, nous ajouta-t-on, voici une liqueur dont il se fait ici une grande consommation. On nous montra en même tems une multitude de flacons, du spécifique du docteur Guilbert de Préval. Il prétend qu'il est à la fois indicatif, curatif et préservatif du mal vénérien. On nous assura que Mad. Gourdan, très-intelligente, s'en servoit dans le premier cas ; que par des injections qu'elle faisoit à une courtisanne qui se présentoit chez elle, elle jugeoit bientôt si elle n'étoit point saine, à des convulsions involontaires que la nymphe éprouvoit sur-le-champ : que d'autres fois, par une expérience plus sûre encore, elle en donnoit en boisson, et que, dans les vingt-quatre heures, les symptômes les plus caractérisés se développoient sur une beauté fraîche, paroissant jouir de la meilleure santé : que dans le troisième cas, enfin, elle n'avoit pas

d'autre recette, celle-ci étant la plus commode, la plus courte et la moins dispendieuse; qu'au moyen de cette utilité variée, elle faisoit grans cas de l'inventeur du spécifique, et avoit avec lui une intimité très-étroite.

Du Cabinet des bains on nous conduisit dans le cabinet de toilette, où les élèves de ce séminaire de Vénus recevoient leur seconde préparation. Je ne vous y retiendrai pas longtemps. Vous avez quelquefois assisté à cet exercice journalier des femmes, et je ne vous apprendrois rien de nouveau. Imaginez-vous seulement ce séjour garni de tout ce qui peut contribuer à rendre une nymphe neuve et séduisante.

La Salle de balle suit après, et quoiqu'elle ne serve point à danser, elle n'est pas mal nommée, parce qu'en effet c'est là précisément où chacune recevoit son déguisement convenable, où la paysanne étoit métamorphosée en bourgeoise et la femme de qualité quelquefois en chambrière. On nous expliqua ce que signifioient toutes les sortes d'habillemens que nous vîmes. Il n'est qu'à Paris où l'on trouve de ces raffinemens favorables à tant de supercheries qui s'y exercent, et si nos bagnes n'approchent pas de l'endroit dont je vous fais la description, ceux qui les tiennent sont encore plus éloignés de l'esprit de ruse, d'intrigue et de scélératesse qui possèdent si supérieurement les entremetteuses de Paris, et sur-tout celle dont il s'agit ici. Pour mieux nous mettre au fait, le Président nous fit ouvrir une armoire dans laquelle nous apperçûmes, avec le plus grand étonnement, une porte, mais sur laquelle il y avoit un

scellé. Ne pouvant rompre le sceau de la justice, il nous dit que cette porte rendoit dans un appartement d'une maison voisine, où elle étoit recouverte d'une semblable armoire; en sorte que ceux qui y entroient ne se doutoient en rien de la communication : que cet appartement étoit occupé par un marchand de tableaux, de curiosités, etc., chez lequel tout le monde pouvoit entrer sans scandale; dont la maison, d'ailleurs, à porte cochère, très-honnête et dans une autre rue ne laissoit soupçonner en rien l'objet de la venue des personnes qui s'y rendoient. Ce marchand étoit d'intelligence avec sa voisine, et c'est de chez lui que pénétroient chez elle les Prélats, les gens à simare, les Dames de haut parage, qui avoient besoin d'une manière où d'une autre des services de la Dame Gourdan. Au moyen de cette introduction furtive, et que les domestiques même ignoroient, on changeoit, comme l'on vouloit, de décoration en ce lieu, l'Ecclésiastique pouvoit se travestir en séculier, le magistrat en militaire, et se livrer ainsi, sans crainte d'être découverts, aux honteux plaisirs qu'ils y venoient chercher. Les femmes cachant également leur grandeur et leurs titres sous la bure d'une cuisinière, ou dans les cornettes d'une Cauhoise, recevoient hardiment les vigoureux assauts du rustre grossier que leur avoit choisi leur experte confidente pour assouvir leur indomptable tempérament. De son côté celui-ci, croyant carresser sa semblable, se livroit, sans s'effaroucher, à toute l'impétuosité de son ardeur brutale.

On nous fit passer de-là dans l'infirmerie... Que ce mot ne vous épouvante pas, Milord ; il n'est point question de maladie pestilentielle, mais de ces voluptueux blasés dont il faut réveiller les sens flétris par toutes les ressources de l'art de la luxure. Ce lieu ne reçoit le jour que d'en haut, ce qui le rend plus tendre : de toutes parts on ne voit sur les murs que des tableaux, des estampes lubriques, ces attitudes, ces postures lascives, inventées pour allumer l'imagination et ranimer les désirs, sont répétées en sculpture, comme pour frapper d'avantage les amateurs, et les morceaux les plus orduriers des poëtes se lisent encadrés et contribuent d'autant à enflammer le Lecteur. Au fond d'une alcove est un lit de repos de satin noir; le ciel et les côtés sont en glaces et répètent non-seulement les objets de ce délicieux boudoir, mais toutes les scènes mêmes des acteurs sur ce matelas voluptueux.

En parcourant tant de choses, mes yeux se porterent sur de petits faisceaux de genêt parfumés. Je demandai ingénument à quoi cela servoit ? Le Président me rit au nez et me dit « votre ignorance vous fait honneur ; je vous félicite de n'avoir pas besoin de ce secours; mais comme cela pourra arriver il faut vous apprendre l'usage de ces verges, car s'en sont de réelles, et elles sont destinées à une flagellation, même souvent violente. Il est des paillards malheureux qui se font de cette sorte agiter le sang à tour de bras par une ou deux courtisannes : ainsi en ce mouvement il se porte dans les muscles, trop paresseux, organes du plaisir, et ces

libertins se retrouvent alors une vigueur dont ils ne se seroient pas crus capables. Il en est d'autres, ajouta-t-il, qui ont recours à un moyen moins répugnant en apparence, mais plus funeste : le voilà ». En même tems il tira d'une petite armoire une boîte, où étoient des pastilles en forme de dragées de toutes couleurs. « Il suffit, continua-t-il d'en manger une, et bientôt après on se sent un nouvel homme. » Elles étoient étiquetées : Pastilles à la Richelieu. J'en demandai la raison ? Il me répondit que ce seigneur en avoit fait beaucoup d'usage, non pour lui, mais pour se rendre favorables les femmes dont il avoit la fantaisie et qu'il avoit trouvées rebelles, qu'en leur faisant manger de ces bonbons, il les avoit toutes réduites : qu'ils avoient efficacité telle, qu'ils excitoient le tempérament des plus vertueuses, et les rendoient folles d'amour pendant quelques heures. Je lui témoignai mon dégoût d'un secret qui, humiliant l'amour-propre même du vainqueur, devoit être pernicieux à la victime, et d'ailleurs la faire périr de douleur et de rage, revenue à son sang-froid.

Le Président me raconta à cette occasion la scélératesse du Comte de Sade, ce Gentilhomme si renommé par ses horreurs contre les femmes qui étant restées impunies l'ont autorisé à en commettre de nouvelles. Donnant, il y a quelques années, un bal à Marseille, il avoit empoisonné ainsi tous les bonbons qu'il y distribuoit, et bientôt toutes les femmes brûlées d'une fureur utérine, et les hommes devenus autant d'Hercules, convertirent cette fête en Lupercales, et la salle du

bal en un lieu public de prostitution. Je ne puis vous assurer s'il n'est pas résulté des morts de cette débauche, mais certainement beaucoup d'hommes en ont été très-malades. Vous vous doutez bien que cela n'a pas été si pernicieux à la santé du sexe. L'auteur de cette gentillesse ayant par ce secours joui de la femme qu'il convoitoit, s'est enfui avec elle, et quoiqu'on ait commencé une seconde instruction contre lui, il pourra bien dans quelque tems imaginer quelque galanterie de ce genre.

Au surplus, continua le Président, si, sans avoir recours à ce stimulant, il vous tomboit sous la main une femme, ou plutôt une louve trop difficile à satisfaire, voilà de quoi l'assouvir et la mettre à la raison. Il me montra en même tems une petite boule en forme de pierre, appellée Pomme d'amour. Il m'assura que la vertu en étoit si efficace, qu'introduite dans le centre du plaisir, elle entroit dans la plus vive agitation et causoit à la femme tant de volupté qu'elle étoit obligée de la retirer avant que l'effet en cessât. Il ne put me dire si les chimistes avoient analysé cette pierre qui passe pour une composition et dont les Chinois font grand usage.

J'observai alors, en maniant un de ces instrumens ingénieux, inventés dans les couvens des filles pour suppléer aux fonctions de la virilité, que sans doute les bonnes connaisseuses négligeoient celui-ci pour l'autre : « Oui répondit le Président, mais comme les pommes d'amour ne se cueillent pas de ce pays-ci, que tout au plus il s'en voit chez quelques curieux, il faut bien s'en

tenir à l'ancien usage, et vous ne sauriez croire la quantité de lettres qu'on a trouvées dans la Correspondance de Mad. Gourdan, à qui les Abesses et simples Religieuses s'adressoient pour être fournies de ce Consolateur. »

Je vis ensuite une quantité de petits anneaux noirs, mais beaucoup plus grands que des bagues, et dont la destination ne paroissoit pas faite pour les doigts. Je demandai ce que c'étoit ? « Encore une ressource, me dit le Magistrat, pour les paillards, qui trouvant une courtisane froide, ainsi qu'il leur arrive communément de l'être, harassées, fatiguées, usées comme elles sont dans les exercices de Vénus, ont désir de l'aiguillonner; c'est pour cela qu'on nomme ces bagues des Aides. On les met, vous concevez où; elles se prêtent suivant la grosseur de Cavalier. Elles sont fort souples, mais en même tems elles sont parsemées de petits nœuds qui excitent une telle titilation chez la femme, qu'elle est forcée de suivre l'impulsion de l'amoureux et prendre son allure. »

Pour finir l'inventaire de ces curiosités du cabinet de Mad. Gourdan, il ne faut point omettre une multitude de Redingottes appellées d'Angleterre, je ne sais pourquoi. Vous connoissez, au surplus, ces espèces de boucliers, qu'on oppose aux traits empoisonnés de l'amour, et qui n'étouffent que ceux du plaisir.

Nous ne fîmes que jetter un coup d'œil dans la Chambre de la question. C'est un cabinet, où par des gazes transparentes, des trompe-valets, la maîtresse du

lieu et ses confidens voient et entendent tout ce qui s'y fait et s'y dit. Il est d'un grand secours pour la police, et c'est là où les suppôts de cette dernière ont arrêté Mad. d'Oppis.

Nous terminâmes par une dernière pièce, que le concierge appella le Salon de Vulcain. Je n'y trouvai rien d'extraordinaire qu'un fauteuil, dont la forme singulière me frappa. « Assez-vous dedans, me dit le Président ; vous allez concevoir son utilité. » A peine je m'y fus jetté que le mouvement de mon corps fit jouer une bascule ; le dos se renversa et moi aussi ; je me trouvai les jambes écartées et enlacées mollement, ainsi que les bras en croix : » Ma foi, répondis-je « les filets du « Dieu de Lemnos ne valoient « pas mieux ». Le Magistrat m'apprit que ceux-ci se nommoient les filets de Fronsac ; qu'ils avoient été imaginés par ce seigneur, pour triompher d'une vierge qui, quoique d'un rang très-médiocre, avoit résisté à toutes ces séductions, à tout son or et à toutes ses menaces. Devenu furieux d'amour, il se porta à commettre trois crimes à la fois pour assouvir sa passion : il se rendit coupable d'incendie, de rapt et de viol. Une belle nuit il fait mettre le feu à la maison de cette jeune fille par des coupes-jarrets à ses ordres : une vieille duègne, profitant du désordre qu'occasione cet accident, s'empare de la Demoiselle sous prétexte de lui donner asyle, et l'ayant soustraite aux yeux de sa mère, la conduit dans ce repaire. Le Duc de Fronsac y étoit ; on la précipite dans ce fauteuil infernal ; et là, sans égard à ses larmes, à

ses cris, à son effroi, il se livre à toutes les infamies que peut lui suggérer sa coupable lubricité. Le local est disposé de façon que le bruit des plaintes, des sanglots, des hurlemens même ne pourroit se faire entendre au-dehors. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'au moyen des recherches de la Police, la Mégère, complice des forfaits du Duc, fut obligée de relâcher sa proie.

Je frémis d'horreur à ce récit : « comment, m'écriai-je, on a point écartelé un scélérat coupable de tant de forfaits ! — Non, me dit le Président : le feu Roi, instruit des faits, l'exila de sa cour; on commença une information et l'argent a fait le reste. Quand les clameurs publiques ont été assoupies il a reparu; il a continué les fonctions de Gentilhomme de la Chambre, dont il a la survivance; et il les exerce aujourd'hui auprès du Monarque régnant. Et c'est ce Prince austère, l'ami des mœurs, dont, sans qu'il le sache, la personne sacrée est sans cesse souillée par les attouchemens impurs de ce monstre de débauche et de corruption. »

Après avoir examiné tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette maison, on fit des instances au Président pour avoir communication de ce fameux livre, où l'historienne de la police rendoit compte de toutes les personnes qui entroient chez elle et de ce qui s'y passoit. Il n'y eu pas moyen de la vaincre, et il se retrancha sur la gravité de son ministère, qui lui imposoit la plus grande réserve sur cet article : « mais, ajouta-t-il, je vais vous dédommager par une pièce d'éloquence qui

vous donnera une idée de la composition de cette séductrice fameuse; du moins, assure-t-on, que l'ouvrage est d'elle, et il est certain que le manuscrit, de sa main et corrigé en divers endroits, a été trouvé dans son secrétaire. Vous en allez voir le paraphe fait par le substitut du Procureur général, qui en adressé l'inventaire. » Il nous fit assoir en même tems et tira de sa poche un papier qu'il nous lut. Ce morceau me parut si original, que je priai le Président de me permettre d'en prendre une copie, que je vous envoie. L'anecdote est que l'idée de cette facétie étoit venu au Prince de Conti, à l'occasion de la mort de Mad. Paris, et que la petite Comtesse la fit exécuter par quelque faiseur de ses amis, et un jour, après une orgie de S. A. Sérénissime, en présence de beaucoup de gens de la cour, la prononça réellement. Je vous laisse, Milord, méditer sur cet excellent trait de moral, et vais tacher de nettoyer ma plume souillé par tant d'ordures qui découloient naturellement du sujet. D'ailleurs nous sommes en carnaval; c'est une lettre du tems, et je sais que votre devise, ainsi que la mienne, est celle de notre ami Horace :

Interdum desipere, sapere est.

Paris, ce 16 *février* 1776.

Oraison funèbre de Justine Pâris, associée de Madame Gourdan, et entremetteuse célèbre

Oraison funèbre de très haute et très puissante dame, Madame Justine Pâris, grande prêtresse de Cythère, Paphos, Amathonte, etc., prononcée le 14 *novembre* 1773, *par madame Gourdan, sa coadjutrice, en présence de toutes les nymphes de Vénus.*

Aimer le plaisir jusqu'à s'en rendre la victime, lui sacrifier ce qu'on a de plus cher, ne point craindre la mort, pourvu qu'on la reçoive au sein de la volupté; c'est un héroïsme dont il est sans doute peu d'âmes privilégiées qui soient susceptibles. Combien plus admirable n'est-il pas dans un sexe aussi faible, aussi délicat que le nôtre ? Et ce fut à ce période, mes chères filles, que le poussa l'illustre compagne que nous regrettons, l'incomparable Justine. Aussi croirois-je avoir déjà fait son Eloge en lui attribuant ces paroles du texte : La Vérole, mon Dieu, m'a criblée jusqu'aux os !

Mais j'ai moins voulu entreprendre son panégyrique que votre instruction. Et ! comment mieux vous instruire qu'en vous rappellant les merveilleuses qualités de cette

héroïne ? Je vous retracerai ses fatigues incroyables dans une carrière où elle est entrée dès sa plus tendre enfance, son courage dans les attaques, sa fermeté dans les traverses, sa constance dans les disgrâces, sa modestie dans les triomphes. Je couronnerai son front de lauriers moissonnés par ses mains. Je vous peindrai sur tout sa mort, circonstance la plus glorieuse de sa vie.

Justine nâquit de parens pauvres, mais vigoureux Consumés tous deux d'une maladie héréditaire, ils n'en conçurent l'un pour l'autre qu'une passion plus violente : ils confondoient leurs maux ensembles et ils les oublioient. Des plaisirs réitérés les conduisirent bientôt au lit de la mort. S'y voyant sans ressource, ils appellent leur fille, cette chère Justine, qui comptoit alors douze ans.

« Fruit précieux de notre tendresse, lui dirent-ils, nous n'avons plus qu'un instant à vivre, et nous ne saurions mieux l'employer qu'à vous donner un conseil qui sera le bonheur de votre vie, si vous le suivez. Comptez pour rien tous les jours que vous n'aurez pas consacrés au plaisir. Qu'importe qu'ils soient longs, s'ils ne sont pas remplis ! Croyez-nous ; nous n'avons point intérêt de vous tromper en ce moment. Puisse cette maxime être à jamais gravée dans votre cœur ! Puisse-t-elle vous être rappellée sans cesse par l'image de mort. » A ces mots ils ramassent leurs forces, ils s'entrelacent ; leurs âmes s'unissent et ils expirent.

Le tableau étoit frappant. Justine, d'un coup d'œil



L'AMOUREUSE ET FAIBLE RÉSISTANCE

(D'apres Fragonard.)

rapide en saisit tous les traits. Elle n'exhala point sa douleur en vains soupirs; elle ne versa point de larmes inutiles.

(Que le préjugé se taise ici; respectons les actions d'une héroïne, et ne les mesurons point sur celles du faible vulgaire.) A l'aide du grossier artisan, constructeur du cercueil qui devoit recevoir le corps des deux époux, sur cet autel funéraire, Justine offrit à leurs mânes un sacrifice plus doux pour elle et plus agréable pour eux. Elle sentit alors l'utilité des avis d'un père et d'une mère mourans : elle découvrit en elle une source intarissable de volupté : elle comprit qu'en lui dictant cette maxime, ses parens lui avoient laissé l'héritage le plus précieux. Elle ne s'en tint pas à ces premiers essais; ses succès s'étendirent bientôt; sa réputation et sa beauté lui acquirent des esclaves distingués. Tous les jours de sa brillante jeunesse étoient marqués par de nouveaux triomphes.

Il est dans cette capitale un temple consacré à Vénus, école de talens, du goût et du plair, où de jeunes prêtresses sont formées aux arts aimables qui peuvent émouvoir les sens et les séduire. Les uns charment l'oreille en célébrant les louanges de leur Déesse; d'autres, par des danses passionnées, en rappellent les aventures, en peignent les situations les plus voluptueuses; toutes s'efforcent à l'envi d'allumer dans tous les cœurs ce beau feu, âme de l'univers, qui tour-à-tour le consume et le reproduit.

Le mérite naissant de Justine la fit admettre dans ce

séminaire. Elle y perfectionna ses dispositions précoces au plaisir; elle ne tarda pas à trouver l'occasion de les faire valoir et de les développer avec éclat. Le Turc étoit venu dans ce tems à Paris rendre hommage à la puissance du Roi. Vous connoissez le renom de cette nation, mes chères filles, et s'il n'est aucune de vous qui ont reçu les embrassemens de quelqu'un de ces étrangers, si vous ne savez pas par expérience quels héros ce sont dans les champs de Vénus, il n'est pas que vous n'ayez entendu parler souvent de leurs exploits. Ce temple même, ce serail qui emprunte son nom d'eux, vous retrace l'image de leur valeur : il atteste quels sectateurs ardens ils sont de la Divinité que nous adorons toutes. Mehemet Effendi, Ambassadeur de la Porte, excelloit par-dessus ses compatriotes : jamais femme n'avoit encore eu l'honneur de le faire rendre. Nouvel Anthée, ses chûtes sembloient lui donner de nouvelles forces : on eut dit qu'il sortoit du combat toujours reposé, toujours frais, toujours neuf. Déjà les compagnes de Justine avoient été défaites par ce superbe vainqueur. Elle s'offrit à son tour avec confiance sur le champ de bataille; une nuit entière elle soutint les assauts de l'impétueux Musulman. Enfin elle attaqua elle-même, le pressa, le terrassa, l'anéantit : il baissa sa lance, il s'avoua vaincu. Quel triomphe ! Cette mémorable action fut gravée dans les fastes de Cythère. Mais qu'un grand nom est un pesant fardeau ! il attire à la fois et l'admiration et l'envie. Justine ne l'éprouva que trop. Elle fut obligée de quitter un séjour où la

jalousie empoisonnoit sa gloire et son bonheur ; elle résolut de voyager. Paris ne devoit pas posséder seul une si rare merveille. Plusieurs Nations furent les témoins de ses exploits. Les héros les plus fameux de l'Europe luttèrent tour-à-tour contre elle et furent défaits. Elle parcourut l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, étrangère en ces contrées, la différente façon de combattre des peuples qui les habitoient, ne lui parut pas nouvelle. Flegmatique avec l'Anglois, grave avec l'Espagnol, emportée avec l'Allemand, elle se fit à tout, s'offrit part-tout et triompha de tous. Elle termina ses voyages par l'Italie : elle fut à Rome, reine du monde et centre de la paillardise. Là, sous la pourpre, git la luxure la plus effrénée. Là, de pieux fainéans consacrent leurs loisirs au raffinement des voluptés. Là, des vieillards blanchis sous le harnois de Vénus, semblent ne plus vivre, ne plus respirer que par le plaisir. Quel champ de gloire à moissonner pour notre compagne ! Mais aussi quels travaux ! Il lui fallut pratiquer toutes les marches, toutes les contremarches des Italiens, se mettre en garde contre toutes leurs ruses, faire une guerre d'artifice d'autant plus pénible qu'elle est plus longue, enfin se montrer aussi profonde dans l'art des Arétins que l'Éminence la plus consommée. On ne put refuser à Justine cette fameuse couronne qu'autrefois les Scipions, les Émiles alloient recevoir au Capitole, et qui depuis a été consacrée aux grands artistes, aux hommes célèbres dans tous les genres. Il faut l'avouer pourtant : si Justine avoit toujours l'avantage, Justine

n'étoit pas toujours invulnérable. Elle revint couverte de lauriers, mais ces lauriers couvroient des blessures, et si à vingt-deux ans elle comptoit plus de succès que n'en compta la fameuse Ninon de l'Enclos après un siècle de vie, où plutôt s'ils étoient déjà innombrables, ses cicatrices l'étoient aussi.

Parlons sans figures. Ses parens, en lui transmettant cette vigueur et cet amour de la volupté, qualités héréditaires dans sa famille, lui avoient transmis une maladie qui en est le fruit. Cette maladie, née avec elle, fomentée par le plaisir, accrue par les veilles, étoit devenue incurable par les travaux et les fatigues de notre héroïne. Toutefois elle sembloit l'avoir respecté jusque-là ; mais ce levain malheureux, mêlé aux levains étrangers qu'elle avoit ramassés de toutes parts, vint à fermenter. Déjà tout l'intérieur de sa machine s'en ressentoit, la masse de ses humeurs en étoit infectée : il ne circuloit plus que du poison dans ses veines, au lieu de sang, et Justine pouvoit s'écrier, encore plus que M. Robé de Beauvezet : La Vérole, mon Dieu, m'a criblée jusqu'aux os.

Tel étoit son état quand elle revint dans sa patrie. Elle sentit l'horrible ravage qui se faisoit au-dedans d'elle-même, et n'en fut pas épouvantée. Avertie par-là qu'elle n'avoit plus long-temps à jouir, elle résolut d'en mieux employer le peu de jours qui lui restoient. Heureusement que sa figure, quoique altérée par le mal qui la minoit intérieurement, étoit encore séduisante. C'étoit un bâtiment dont les dehors gracieux, en laissant entre-

voir des ruines, faisoient toutefois plaisir à la vue et arrêtoient le spectateurs.

Ses succès recommençoient en cette ville, lorsqu'il lui survint une disgrâce qui épura son mérite, mit le comble à sa célébrité et nous donna lieu de nous lier de l'amitié la plus étroite. L'envie triompha cette fois. Cette illustre fille fut conduite en cet édifice superbe que la magnificence de nos Rois a fait construire pour la retraite des femmes Invalides. J'y gémissois depuis long-tems dans une dure captivité. Sa présence fit naître la joie dans mon cœur. Je la voyois pour le première fois et je trouvai que la renommée n'en avoit rien dit de trop. Un coup de sympathie nous fit sentir une tendresse réciproque, et je fus presque fâchée d'obtenir une liberté qui m'empêchoit de jouir de la société de cette aimable compagne. Cependant en essayoit de dompter ce courage rebelle. Déjà les Esculapes et les Machaons mettoient en œuvre tout leur art pour en arrêter la fougue : ce fut inutilement ; ils devinrent eux-mêmes les victimes de l'art de Justine. Ces faibles humains éprouvèrent combien il étoit dangereux de voir de trop près ses charmes. Il fallut donner l'essor à une héroïne dont rien ne pouvoit contenir l'impétuosité. Ce fut alors qu'elle fonda cette maison, qu'elle me prit avec elle pour y présider sous son inpection. Plusieurs années de la vie de Justine s'écoulèrent de nouveau dans des fêtes délicieuses. Je ne sais combien d'illustres amans voulurent partager ses trophées et ses cicatrices. Je ne vous retracerai pas, mes chères filles, la dernière partie de sa vie.

Vous en avez été les témoins, et votre ardeur à suivre ses exemples est une preuve de l'impression qu'ils faisoient sur vous. Vous savez avec quelle intrépidité elle voyoit approcher à pas lents cette mort, l'écueil des héros, et qui mit le comble à sa gloire. Soustraite depuis quelques jours à vos regards, c'est sur-tout dans ces derniers instans qu'elle a montré une fermeté dont je vais vous faire le récit pour votre édification.

Détruite en détail, cette héroïne s'est toujours survécue à elle-même. Elle voyoit peu à peu diminuer le nombre de ses membres et son grand cœur n'en étoit point affaibli. Son âme, retranchée en cet endroit du corps, centre de la vie, où elle a semblé établir son siège, paroissoit avoir abandonné la défense du reste pour veiller à cette partie précieuse : imaginez-vous un roi qui laisse piller son palais et qui, immobile sur le trône, ne veut s'ensevelir que sous les ruines de ce dernier attribut de la majesté.

Mais que vois-je, mes chères filles ! vos sanglots redoublent ! ils me coupent la parole ! Et quoi, malheureux, des pleurs stériles seront-elles l'offrande que vous présenterez au tombeau de votre Concitoyenne ! songez que si quelquefois les larmes sont une preuve de la bonté du cœur, elles le sont encore plus souvent de sa faiblesse. Le dirai-je ? Je tremble que sous ces regrets que vous arrache le sort de Justine, vous ne déguisiez la crainte d'en éprouver un pareil. Ah ! si mon soupçon étoit réel, mes chères filles, si quelqu'une de vous avoit lâcheté, qu'elle se lève, qu'elle sorte : elle n'est pas digne de cette maison.

Mais plutôt qu'elle reste, qu'elle apprenne que la mort de Justine fut, non la peine, mais la récompense de ses travaux, et qu'il n'est pas donné à toutes de la mériter.

Moi-même qui vous parle, combien de fois ne me suis-je pas vue attachée au lit de douleur ! Combien de fois ne me suis-je point écriée : La Vérole, mon Dieu, m'a criblée jusqu'aux os.

J'en suis revenue autant de fois. Que ne puis-je vous montrer mes anciennes blessures. Là, vous dirois-je une pierre vraiment infernale me fit ces horribles cavités : ici le fer impitoyable détruisoit une partie de moi-même pour sauver l'autre ; par ce canal, affreusement obstrué, des liqueurs brûlantes entrainoient, avec mes humeurs, le venin qui les corrompoit. Ma peau, par-tout cicatrisé, tous mes nerfs affaiblis n'attestent que trop les douloureux frottemens que toutes les parties de mon corps ont essuyés. Actuellement les yeux caves et troubles, les joues allongées, le front couronné du chapelet fatal, je porte sur moi les symptômes de la vérole qui m'a criblée jusqu'aux os.

Vous le savez pourtant, je suis intrépide : six champions vigoureux se relèvent infatigablement à mon service. Puissé-je mériter la mort de l'Héroïne que nous célébrons ! puisse mon âme, comme la sienne, s'écouler avec ma substance toute fondue, pour ainsi dire, en torrens de volupté !

Je n'exige pas ces souhaits de vous, mes chères filles. Si l'espoir d'une mort glorieuse fait le héros, l'espérance

de l'éviter soutient le commun des guerriers. C'est cette espérance qui doit vous animer, mes chères filles. Déjà les portes s'ouvrent, quelques équipages entrent dans nos cours, des essains de fous en sortent, ils ramènent avec eux la joie et les plaisirs. Essuyez vos pleurs, rassérenez votre visage : que l'enjouement et les grâces s'y peignent de nouveau; reprenez vos sacrifices ordinaires; que le plus pur sang des victimes efface les larmes dont les marbres de ce sallon pourroient être souillés, et songez sur-tout que ce n'est qu'en imitant Justine que vous honorerez sa mémoire !

VI

LES LAURIERS ECCLÉSIASTIQUES
OU LES
CAMPAGNES DE L'ABBÉ T***

NOTICE SUR « LES LAURIERS ECCLÉSIASTIQUES »

Voici la notice placée par Gay, l'éditeur fameux parmi les amateurs de raretés de haut goût, entête de l'édition de 1882, des *Lauriers ecclésiastiques :*

« L'ouvrage que nous offrons au public, quoique ayant été souvent réimprimé au siècle dernier, est devenu très difficile à rencontrer aujourd'hui.

« Il parut pour la première fois en 1748 ; réimprimé la même année avec des augmentations, puis en 1749, 1760, 1774, 1777, 1782, 1788 et en 1793. En 1797, il parut une nouvelle édition portant le titre suivant : *Mes espiègleries ou les campagnes de l'abbé T****, in-18. D'après une note du marquis de Paulmy, l'abbé de T*** serait l'abbé Terray, alors connu pour ses fredaines de jeunesse et favori de Madame de Pompadour.

« On sait que Jos.-Marie Terray, né en 1715, de Jean Terray fermier général, fut contrôleur général des finances. Ayant voulu réformer les nombreux abus de l'époque et ayant contribué à l'expulsion des jésuites en 1762, il fut en butte à une grande animosité qui l'obligea à donner sa démission en 1774. Il mourut en 1778. »

LES LAURIERS
ECCLÉSIASTIQUES

OU

CAMPAGNES DE L'ABBÉ T**

PAR

Le Chevalier de la MORLIÈRE

SUR L'IMPRIMÉ
A LUXUROPOLIS
MDCCLXXVII

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Qu'il faut bien se garder de passer sans le lire.

Un éditeur avide de louanges et de remerciements ne renonceroit point si aisément aux droits qu'il croiroit avoir à la reconnaissance du public, et feroit valoir avec emphase les peines et les recherches employées à la découverte d'un manuscrit aussi rare ; pour moi, je confesseroi ingénument, que, sans me piquer d'une modestie hors de saison je crois pouvoir en toute sûreté me reposer sur les connoisseurs, du soin d'attacher eux-mêmes un juste prix à mes veilles et à mes travaux.

Ainsi, sans entrer dans le détail des moyens par lesquels ce singulier ouvrage m'est parvenu, je dirois simplement que la modestie de M. l'abbé T*** a été un des plus grands obstacles que j'ai eu à surmonter, pour pouvoir communiquer au public un morceau si digne de son attention : peu sensible à une réputation dont il méritoit si bien de jouir, ce n'a été qu'après les instances les plus vives qu'il s'est déterminé à avouer

des exploits dont il vouloit absolument ensevelir la mémoire : enfin il s'est laissé gagner, et je donne son manuscrit au public tel qu'il me l'a remis, et sans y changer une syllabe.

Il ne me reste plus qu'à avertir ce même public, que si le livre a le bonheur de plaire, cette édition-ci sera sans doute la seule ; au lieu que, s'il déplaît jusqu'à un certain point, on ne manquera pas d'en faire successivement plusieurs, car c'est quelque chose de délicieux que de voir froncer certains sourcils... Et d'ailleurs, c'est que plus il causera d'humeur et d'inquiétude, plus aisément on se persuadera que les portraits et les événements qu'il contient, ne sont point éloignés du vraisemblable, ni de la vérité.



LES BAIGNEUSES
(D'après Fragonard)

LES LAURIERS ECCLÉSIASTIQUES

Je vais vous satisfaire, mon cher marquis ; vous voulez un récit exact de mes espiègleries depuis mon entrée dans le monde, et du dénouement sérieux qui va bientôt les terminer ; au milieu des succès d'une campagne brillante et d'une ample moisson de lauriers, vous imaginez qu'il en est d'autres qu'on peut cueillir avec moins de peine, et dont les fruits, moins glorieux peut-être, ont des douceurs plus réelles et plus satisfaisantes ; vous croyez enfin que l'amour peut tenir lieu de tout dans la vie. Ah ! qui mieux que moi doit soutenir ce système ? C'est lui qui a toujours fait mon bonheur, c'est par lui que je touche à l'instant le plus heureux de mes jours, et par quel chemin m'y a-t-il conduit ? Que de fleurs sur mon passage ! Non, jamais je n'ai connu ses peines, il ne m'a prouvé sa puissance que par les plaisirs continuels et indicibles dont il m'a enivré. Que de reconnaissance ne dois-je pas pour tant de bienfaits, et comment m'acquitter mieux envers lui, qu'en publiant les faveurs dont il m'a comblé, les charmes qu'il a répandus sur les premières années de ma vie ?

Au reste, mon cher ami, j'espère que vous me passerez le style en faveur de la naïveté, je ne fus jamais auteur ; de plus j'écris à un militaire : voilà, je pense, d'assez bonnes excuses : des faits, de la vivacité, c'est tout ce que vous êtes en droit d'attendre de moi. Mais, me dira-t-on, tout le monde n'est pas si aisé à satisfaire. Eh bien ! voilà ma réponse : Que ce monde-là ne me lise point, je me passeroi tout aussi aisément de son suffrage que de ses bâillemens et de sa critique, et j'en serai amplement dédommagé par la certitude physique et morale que j'ai d'être lu, commenté, approuvé, décrié, louangé par mes chers confrères les abbés, illustres inutiles, directeurs éternels de ruelles, de même que par toutes les aimables consciences qu'ils dirigent, qui se déchaînent sans cesse contre les petites brochures, qui ne conçoivent pas qu'on puisse s'amuser à de pareilles misères, qui, cependant, ainsi qu'eux, ne lisent autre chose, et qui ont bien leurs raisons pour cela.

D'ailleurs, pourquoi chercherois-je des justifications on des prétextes ? Vous êtes à l'armée, où on est obligé de s'amuser de tout dans de certains momens, je suis actuellement à peu près dans le même cas à Paris : il n'est plus pour moi depuis quelques jours qu'une affreuse solitude, par l'absence de tout ce que j'ai de plus cher. Vous voulez que je vous écrive, que je vous désennuie ; je ne prendroi pas le ton du sublime, du fastidieux roman pour vous tracer des aventures, la plupart trop plaisantes pour être susceptibles d'un ton

grave et d'une marche compassée ; vous en serez quitte pour dix à douze pages de sentiment pour l'honneur du métier, mais encore pour rendre hommage à la vérité de mon histoire, qui finit avec une dignité à laquelle ni vous ni moi ne nous attendions sûrement point, et que mes commencemens ne sembloient pas devoir me promettre.

Voilà, me direz-vous, un exorde admirable ! et je prévois qu'il sera réjouissant, pour quelqu'un qui m'examine de sang-froid, de voir qu'en assurant sérieusement que je ne suis ni auteur, ni écrivain, ni romancier, je m'approprie, sans m'en apercevoir, toutes les inutiles gradations et les ennuyeuses régularités de ces messieurs. Quelle délicieuse satisfaction pour un critique bourru de me voir donner dans le piège que j'ai cru éviter en l'indiquant, et de pouvoir dire d'un ton amèrement caustique : « Eh mais, oui, c'est encore une brochure comme les autres ! » regarder ensuite avec une distraction orgueilleuse la première page et la dernière, et s'écrier : « Oh parbleu ! on n'y tient pas ! cela est aussi trop assommant ! » Que faire à cela, mon cher marquis ? Laissons hurler notre ogre, qu'il déchire à son gré le genre humain : les jugemens qui ne portent que sur une espèce d'ouvrage en général, et qu'on applique ensuite à chacun d'eux en particulier, sans daigner examiner s'ils méritent une exception, sont plus risibles et plus absurdes que redoutables ; je suis exactement au fait du cas que vous et tous les gens raisonnables en faites, et, pour mon compte, je les mé-

prise souverainement. Cela posé en fait, je commence.

Je vous épargnerai une longue généalogie de ma maison, un état de ses biens, et des charges et dignités dans lesquelles mes ancêtres se sont distingués ; vous me connaissez assez pour n'avoir pas besoin de tous ces éclaircissemens, qui, d'ailleurs, sont fort inutiles pour l'explication de quelques tours de jeunesse que j'ai à vous raconter ; et j'ai plus d'une raison pour ne satisfaire pas davantage là-dessus la curiosité de personne.

Vous savez, comme moi, que je suis né à Paris et le rang que ma maison y tient, et vous n'ignorez pas que nous y sommes transplantés, et que tous nos biens étant situés dans la province... dont nous sommes originaires, et où mes ancêtres ont toujours fait leur résidence, les lois de cette province, ainsi que de quelques autres, extrêmement défavorables aux cadets, me laissoient espérer fort peu de ressource du côté des biens de ma famille ; je sus, presque en venant au monde, que j'avois un frère aîné qui seroit un jour fort grand seigneur, et le même instant m'instruisit des bornes étroites que les lois mettoient à ma fortune, et de la nécessité où je serais de l'augmenter, ou par mon habileté, ou par mon génie, ou par ma souplesse. Quelque désagréables que fussent ces idées, la nécessité indispensable de les adopter et de m'y faire me les rendit peu à peu moins dures ; je m'accoutumai insensiblement à un plan de médiocrité qui me rendit ce joug plus supportable. Vous avez connu mon frère, vous

étiez son ami, et vous ne serez point surpris quand je vous dirai que le tour heureux de son caractère et de son naturel, l'amitié tendre et parfaite qui s'établit entre nous, dans un âge où les hommes n'en connoissent pas même le nom, tout cela, dis-je, ne contribua pas peu à me faire trouver ma condition plus heureuse.

Nous fîmes nos études au collège de... J'avois déjà atteint ma douzième année, et mon frère sa quinzième, avant qu'il eût été encore question du parti qu'on prendroit à notre égard ; cependant comme j'étois celui des deux dont le sort étoit le plus incertain, et par conséquent le plus difficile à déterminer, je fus celui auquel on pensa le premier ; la carrière de mon frère étoit toute simple : avec de la naissance et de grands biens, la voie du service étoit la seule qu'il pût choisir, c'étoit d'ailleurs celle que ma famille avoit toujours suivie ; mais il s'en falloit de beaucoup que les sentimens fussent si réunis sur ce qui me regardoit : je devois être pauvre, et il étoit question de tâcher de me rendre riche, n'importe aux dépens de quoi et de qui ; il y eut un grand comité chez mon père à ce sujet, où tout ce que j'avois de parens à Paris pour lors furent admis : ceux d'entre eux qui étoient dans la robe, n'étoient là que pour faire nombre ; je n'étois ni assez riche, ni assez pauvre pour être des leurs; ainsi tout le débat et la contrariété d'opinions restèrent entre cinq ou six vieux militaires, mes grands oncles, ou mes grands cousins, tout aussi couverts des ruines que des honneurs de la guerre, qui à eux tous

n'auroient pu composer un buste en entier, et qui, pour ne pas enterrer leur folie avec eux, me disputoient, comme une proie, à certain parent Prémontré pourvu d'une quantité raisonnable de prieurés et d'une face rebondie qui plaidoit furieusement en sa faveur. Mes chers parens, les officiers, combattoient la solidité de ses raisonnemens par tous les sophismes et l'exposition la plus avantageuse du faux brillant de leur métier, avec laquelle on les avoit autrefois aveuglés eux-mêmes : à cela le large Prémontré leur répondoit d'une voix tonnante et victorieuse :

— Remarquez-moi, mes chers cousins, examinez moi et soyez anéantis ; comparez vos corps mutilés à mon embonpoint et à la perfection de mon existence ; les veilles, les fatigues et les hazards de votre vie, avec la paisible et heureuse paix de la mienne ; gémissez de votre erreur et de la perte d'un temps irréparable, et ne cherchez point à faire une victime de quelqu'un que je veux attirer au port.

La solidité de ses argumens n'étoit pas sans poids sur l'esprit de mon père, mais comme il avoit certains préjugés inséparables de sa naissance, et qu'on a de bonnes raisons pour entretenir et pour augmenter en nous tous les jours, je ne sais quel auroit été le résultat du synode, si mon oncle, l'évêque de N..., ne fût arrivé dans le plus fort de la dispute ; sa présence mit fin à tout le débat ; à peine sut-il de quoi il étoit question, à peine se donna-t-il le temps d'entendre les raisons que le victorieux Prémontré alléguoit d'un

air triomphant, que, prenant son parti avec chaleur, mon sort fut décidé dans la minute. Sa Grandeur ordonna que je serois tonsuré sans délai, et qu'on me mettroit en état de recueillir au plus tôt une abondance de biens et faveurs dont l'Église récompense toujours ses chers nourrissons, et dont ils se rendent assurément bien dignes en observant exactement la respectable inutilité du genre de vie qu'elle leur impose.

Je fus donc enrôlé parmi ces pieux fainéans : au lieu de chevalier, on m'appela dès lors l'abbé de T***. Ce ne fut pas d'abord sans répugnance que je me prêtoi à la volonté de mon oncle ; mais comme, dès que je fus des siens, il s'empara de moi avec une autorité que la mitre et l'opulence donnent, et à laquelle mon père n'osa résister, il sut si bien me représenter la solidité des avantages attachés à son état, et la facilité qu'il y avoit à le rendre compatible avec tous les plaisirs de la vie, que je commençoi peu à peu à ouvrir les yeux : je reconnus qu'en effet le parti le plus sûr et le plus prudent étoit d'en imposer aux hommes, et de vivre aux dépens de leur crédulité et de leur bonne foi.

Je n'avois encore jamais vu d'abbé que mon précepteur, et par miracle il s'étoit trouvé sage et honnête homme ; c'étoit un vieux prêtre irlandois, coriace comme un solitaire de la Thébaïde, sale et dégoûtant à proportion de la dévotion qu'il pratiquoit, hérissé de scrupules, de préjugés et de syllogismes ; droit et sincère d'ailleurs, mais dont l'extérieur n'étoit pas propre à me donner du goût pour le clergé.

J'étois pour lors bien éloigné d'imaginer qu'il y eût dans le monde une espèce d'animaux amphibies dont je dusse un jour augmenter le nombre ; j'ignorois qu'on donnât le nom d'abbés à ces singes tonsurés, ces bateleurs privilégiés, également propres aux farces ecclésiastiques et aux scènes des cercles mondains, pagodes consacrées par la bêtise du genre humain, ignorant exactement toutes choses, et fondés à s'annoncer pour tout savoir, colifichets charmans, autorisés à décider de tout avec imprudence par le suffrage de quelques caillettes, toutes aussi aimables et aussi sottes qu'eux : j'ignorois alors jusques à l'existence et à la possibilité de leur être ; mais je ne restoi pas longtemps dans une erreur si condamnable ; j'eus l'occasion d'en voir quelques-uns chez mon oncle, qui passoient pour l'élite de leur genre, et dans peu je pris tant de goût aux manières de ces messieurs, que, grâce à la dose d'imprudence et de fatuité dont les jeunes gens sont toujours libéralement pourvus, je pus me flatter bientôt de marcher avantageusement sur leurs traces, et même d'en laisser le plus grand nombre derrière moi.

J'avois fini mes études, mon oncle m'avoit retiré auprès de lui et me faisoit étudier en Sorbonne : car c'est aujourd'hui une selle à tous chevaux, et il faut nécessairement que ce bonnet couvre la tête d'un nombre de sots, qui seroient bien empêchés de leur personne sans cela. J'étudiois donc, mais, à dire la vérité, sans prendre beaucoup de goût à des choses pour

le principe desquelles on commençoit par m'extorquer un commencement tyrannique et absolument contraire aux lumières de ma raison ; déjà j'avois fait l'acquisition de certaines notions sur des matières qui me paroissoient infiniment plus intéressantes et plus liées à la nature que tous les pompeux galimatias dont on m'excédoit chaque jour.

Mon oncle étoit un de ces prélats du beau monde, qui se reposoit volontiers du soin de ses ouailles sur les soins d'un grand-vicaire, qui, de son côté, trouvoit son compte à l'absence de mon oncle : il alloit fort peu à son évêché ; l'air du pays lui étoit si contraire, sa grandeur avoit la poitrine si délicate, qu'il étoit obligé par un régime incommode de passer toute sa vie à Paris, à prendre des eaux, et tâcher de conserver sa santé par tous les ménagemens d'une vie tranquille et dévotement commode. Son médecin lui ordonnoit les spectacles, une table servie de mets bien nourrissans, et lui enjoignoit de recevoir chez lui une compagnie capable de dissiper certains accès de bile noire qui auroient pu faire péricliter les jours précieux de Son Excellence ; il se soumettoit à tout avec une résignation qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer, et je n'étois pas fâché dans le fond de ces ordonnances : il venoit chez lui des femmes charmantes, je les dévorois toutes des yeux : les diamans, le rouge, une gorge ou une jambe tant soit peu découverte, me causoient des tressaillemens indéfinissables, et comme je surprenois quelquefois des regards de mon cher oncle tournés sur les mêmes objets, et qui me

paroissoient alors très peu apostoliques, je me sentois encouragé par un si grand exemple et disposé à devenir un jour un des plus grands personnages de la sainte légende.

Parmi les personnes qui venoient le plus souvent chez mon oncle, la marquise de B... étoit une de celles que j'avois le plus remarquée, et pour laquelle je me sentois le plus de penchant : ses charmes ne m'avoient point échappé, mais j'avois en même temps dû à ma pénétration une autre découverte qui ne servoit pas peu à modérer mes regards et mes empressemens ; monseigneur mon oncle me paroissoit y avoir pour le moins autant d'attention que son cher neveu, et comme en ces sortes de matières les gens intéressés sont inépuisables en remarques, j'avois cru m'apercevoir qu'au travers de la marche la plus étudiée que pût observer une femme qui avoit autant de monde et d'usage que la marquise, les empressemens de Sa Grandeur n'étoient pas reçus de façon à le désespérer ; jamais je n'ai pu dans la suite me procurer assez de lumières pour savoir au juste le genre de leur liaison, ni jusques à quel point elle avoit été poussée ; tout ce que j'ajouteroi ici pour la justification de la marquise, c'est que mon oncle étoit, et est encore aujourd'hui, assez bien partagé des avantages de l'esprit et de la figure, pour mériter l'attention de quelque femme que ce fût ; et d'ailleurs on sait que la mitre sied bien sur un front sillonné ; quoi qu'il en soit, son âge ne passoit point quarante ans, il étoit fort bel homme par lui-même ;

joignez à cela cet air reposé, ce coloris précieux attaché à son état, qui lui donnoient une vraie face de séraphin.

Il sera aisé de se persuader que, si dans la suite de cette aventure mon oncle a eu du dessous, cela partoit plutôt de ce fonds de frivolité qui est dans la nature, qui fait que dans ces sortes d'occasions les neveux donnent toujours le croc-en-jambe aux oncles, que de quelque autre avantage réel qui dût naturellement me le faire emporter sur lui.

Quant à la marquise, c'étoit un vrai morceau d'évêque, d'archange, de prédestiné : belle comme le jour, elle l'étoit sans étude, âgée de vingt-six à vingt-sept ans, jouissant d'un très gros revenu, et débarrassée d'un mari fort sot et fort incommode ; libre d'user de tous ses droits et de jouir de tous les plaisirs pour lesquels elle étoit née, et cela par l'heureux caprice de monsieur son époux, qui passoit la plus grande partie de l'année dans ses terres à jouer le seigneur de paroisse et à faire retentir tout le voisinage du bruit de ses chiens et de ses chevaux : homme de qualité au demeurant et bien aise qu'on le sût, ayant son arbre généalogique dans la salle à manger, et ses armes jusque sur les gouttières de son château ; un procès avec son curé pour des droits honorifiques, des brouilleries et des querelles avec ses voisins pour la chasse, enfin tout l'inséparable attirail d'un gentilhomme de campagne.

Belle digression ! me dira-t-on, comme si tout le

monde ne connoissoit pas cette espèce d'animaux-là, et qu'il fût nécessaire de tracer un aussi ennuyeux portrait. Oh bien ! censeur maudit, pardonne-moi mes écarts, ou ne me lis point : je t'avertis, en ami, que n'étant point du tout disposé à m'observer ni à me contraindre, il t'en reste encore mille fois plus à essuyer qu'il n'en faut pour lasser la patience la plus opiniâtre.

Je reviens à la marquise : je la voyois tous les jours, et comment auroit-il été possible que, né aussi tendre, ou, pour mieux dire, aussi porté pour les femmes, j'eusse demeuré insensible à tant de charmes ; la familiarité qu'elle avoit dans la maison de mon oncle m'avoit acquis le droit d'aller lui faire ma cour chez elle ; monsieur l'évêque, le meilleur homme du monde d'ailleurs et le moins jaloux, m'y avoit mené lui-même, et sembloit prendre sur son compte toutes les amitiés dont elle me combloit; la marquise, de son côté, pour répondre à ses intentions, me recevoit avec une liberté et une aisance qu'elle décoroit d'une certaine petite supériorité douce, qu'on s'imaginoit avoir en vertu de dix ans qu'on avoit au-dessus de monsieur l'écolier qui n'en avoit que dix-huit : c'étoit mon petit pupille, mon petit abbé, enfin mille petits noms qu'on me donnoit en rougissant toujours un peu, qui faisoient le même effet sur moi, et qui causoient une étrange émotion dans toute ma petite personne. Je profitois avec plaisir de tous les momens où mon oncle n'avoit point les yeux sur elle pour la fixer avec ardeur : quand j'y pense à présent, il

devoit y avoir quelque chose de très plaisant dans ces regards-là ; j'avois un air moitié sacré et moitié profane, qui auroit dû être fort réjouissant pour un tiers, et le feu dévorant de mes regards, tempéré par un certain vernis d'hypocrisie et de scélératesse, attaché à la maudite robe que je portois, devoit produire des jours et des ombres, en un mot un contraste très curieux.

Mais aussi que n'avois-je pas pour moi en cette occasion ? J'étois jeune, vous connoissez ma figure de ce temps-là, mon cher marquis ; j'avois de certains yeux qu'on disoit être fort expressifs, de forts beaux cheveux blonds et en grande quantité ; oui, de beaux cheveux, et qu'on ne s'y trompe pas, cela tient son coin, et je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que ces bagatelles étoient quelquefois l'objet de l'attention de la marquise ; je la surprenois souvent attachant sur toute ma personne de grands yeux bleus d'une beauté admirable, et ces yeux, à ce qu'il me sembloit, ne m'annonçoient point une résistance invincible. Quant à M. l'abbé, vous devez bien vous imaginer qu'il leur rendoit ces lorgneries avec usure ; quoique novice, je ne demeurois pas en reste, et malgré le système général, qui est que peu de femmes pourroient soutenir le regard fixe d'un moine gris ou d'un militaire, je répondrois qu'aucun de ces deux-là n'approche du coup d'œil d'un séminariste, ou d'un étudiant en Sorbonne, qui a un oncle évêque, et un oncle tel que j'ai dépeint le mien.

Cependant, malgré toute l'assiduité de mes lorgneries et les découvertes que je croyois avoir faites sur les

dispositions de ma belle marquise, je ne sais de bonne foi ce qui seroit arrivé, et comment j'aurois mis fin à une pareille entreprise; la sottise est la fidèle compagne des jeunes gens dans une première affaire, et puisque leur imprudence naturelle et la perversion dont ils sont tous doués ne sont pas assez fortes pour la leur faire surmonter, on doit juger par là jusques à quel point les préjugés de leur âge leur en imposent et leur font porter le respect ridicule qu'ils ont pour les femmes, dont la plupart sont bien éloignées d'être contentes d'un sentiment si stérile; après tout ce sont des gradations par où il faut nécessairement que tous les jeunes gens passent, et il n'arrive que trop souvent qu'ils s'en corrigent en donnant dans l'excès opposé.

Mais enfin, il étoit écrit qu'elle auroit mes prémices, et même qu'elle se chargeroit de certains préliminaires, qu'elle voyoit bien qu'il n'étoit plus possible d'abandonner à ma pénétration; j'avois deviné juste, quand je m'étois figuré lui avoir plu: nos sentimens avaient pris naissance à peu près de la même manière et dans le même temps, mais ils étoient bien plus développés chez elle par l'expérience, l'usage, enfin par mille choses qui me manquoient, et qui me faisoient avancer en tremblant dans une carrière qu'elle couroit à grands pas. Elle prit donc enfin sur elle de me donner quelques marques un peu moins équivoques de sa bonne volonté, et M. l'abbé, qui n'attendoit pas autre chose et qui, au travers de sa naïveté scholastique, n'étoit pas fait pour être un des moins avantageux de ce monde, ne lui

donna pas la mortification de s'être avancée en vain. Je la devinai promptement, et je ne tardai pas à y répondre avec une ardeur et une reconnaissance dont le petit-maître le plus accompli auroit pu se faire honneur, mais qu'il n'auroit peut-être pas été en son pouvoir d'imiter bien exactement dans tous les points; nous en étions déjà aux petits mots et aux serremens de mains, et comme je m'étois fort bien aperçu que la marquise étoit la sultane favorite du sérail de monseigneur, je ne m'en croyois que plus obligé à user de tous les ménagemens requis dans une occasion si délicate; elle, de son côté, imitoit ma discrétion, et quoiqu'elle trouvât le moyen de placer mille attentions flatteuses, mille choses fines, que j'aurois été fort incapable de lui rendre, faute d'usage et d'expérience, il m'étoit aisé d'apercevoir qu'elle attendoit une occasion plus favorable, et qu'elle étoit disposée à garder toutes sortes de mesures plutôt que de la perdre par quelque démarche inconsidérée.

Elle ne tarda pas à se présenter : monseigneur, pour suivre les ordres de son médecin, avoit loué une fort belle maison de campagne à N***, où il alloit régulièrement tous les printemps prendre les eaux, et soulager sa poitrine fatiguée par autre chose que des jeûnes et des abstinences; pour se conformer exactement en tout point aux avis de son Esculape, il avoit invité une compagnie choisie qui pût aider à vaincre sa mélancolie : on sent bien que la marquise n'y avoit pas été oubliée, et M. le docteur de Sorbonne jugea à propos

de faire école buissonnière pendant six semaines, pour se délasser aussi de ses travaux. Mon oncle étoit là-dessus de bonne composition, il se souvenoit encore d'avoir fait la même chose, et je le fis entrer, plus aisément que je n'aurois osé l'espérer, dans les petits projets que j'avois faits pour le délassement de mon esprit.

Nous partîmes tous fort joyeux, et en fort bonne santé, sans en excepter même Sa Grandeur, qui ne paroissoit jamais plus vermeille que quand elle étoit sur le point de faire quelque remède : je voyois briller sur le visage de la marquise une joie et une sérénité que je ne lui connoissois point : elle avoit une physionomie que je ne lui avois point vue à Paris, et ses manières avec moi se ressentoient du changement que j'avois remarqué dans toute sa personne. J'étois flatté à l'excès d'une conduite qui paroissoit devoir m'amener au but de tous mes désirs ; je m'aperçus bien, il est vrai, les premiers jours que nous fûmes à la campagne, de quelques petites disparitions de la marquise et de mon oncle, mais je n'y regardois pas de si près ; d'ailleurs le prélat me paroissoit d'une vieillesse énorme : un homme de quarante ans, disois-je en moi-même, est trop décrépit pour s'occuper des choses d'ici-bas : insensé que j'étois ! ignorois-je donc qu'une soutane et un rochet valent toutes les fontaines de Jouvence, et que le zèle des serviteurs de l'église est, en cette occasion-là, comme en toutes les autres, bien au-dessus de celui des faibles mondains ?



L'AMOUREUSE ABANDONNÉE
D'après Fragonard.

Je ne surprenois jamais la marquise dans un de ces tête-à-tête, que je ne visse sur son visage des marques d'embarras et d'altération ; d'abord je n'y avois fait qu'une attention bien légère, mais enfin, sans que je puisse bien démêler pourquoi, cela prit sur moi tout à coup au point de produire en toute ma personne un changement aisé à apercevoir je reconnus même bientôt que la marquise avoit remarqué mon état, et qu'elle n'y étoit pas insensible ; je paroissois de jour à autre plus rêveur et plus chagrin : mon oncle s'imaginoit que l'ennui me gagnoit, et que j'étois tourmenté de l'envie de continuer mes études : il m'offrit de retourner à Paris, mais je parai le coup en prétextant un dérangement de santé : cet article, qui étoit un point capital dans le métier que j'avois embrassé, me sauva de ce que je craignois : il ne fut plus question que de veiller à une chose qui étoit aussi importante, et qui me mettait dans le cas de manquer au devoir le plus essentiel de ma profession, dans laquelle on fait serment de n'être jamais malade, à moins que ce ne soit de trop de graisse et d'embonpoint ; serment que mes confrères gardent si religieusement, qu'on en voit fort peu d'entre eux qui puissent se résoudre à l'enfreindre.

J'allois souvent promener mes rêveries dans un parc fort vaste qui dépendoit de la maison où nous étions ; comme les grandes chaleurs approchoient, je choisissois les matinées pour mes promenades ; j'y employois le temps où nos dames n'étoient point visibles. Un jour que je revenois à mon ordinaire, à peu près à l'heure

du dîner, je vis paroître la belle marquise à sa fenêtre, elle se retira, et la ferma brusquement ; j'étois si éloigné, que ne pouvant m'assurer d'avoir été aperçu, je ne pus décider si ma vue avoit occasionné une retraite si prompte ; je rentrai à la maison plein de mille idées qui se croisoient, et que je n'osois ni ne pouvois éclaircir : j'observai avec attention les manières de la marquise à mon égard, et je ne vis rien qui pût donner matière à mes conjectures ; même accueil, même regard, mêmes signes d'intelligence ; mais rien de plus. Enfin je ne savois à quel saint me vouer, ni comment me conduire avec une femme si indéfinissable lorsque je l'entendis, deux jours après, se plaindre de quelque légère indisposition : aux questions réitérées qu'on lui fit pour savoir d'elle le genre de sa maladie, elle répondoit, comme une personne qui craint d'être pressée, qu'elle ne pouvoit l'attribuer qu'au peu de cas qu'elle avoit fait des avis de son médecin, qui lui avoit ordonné des bains le matin, pendant le cours de la belle saison.

Ce qu'elle avoit prévu arriva : elle essuya tous les reproches et les influences usités en pareil cas, qu'elle reçut avec toutes les minauderies nécessaires pour persuader tout le monde de sa répugnance ; son visage et son maintien la démentoient si fort, que j'étois confondu, et que je ne la devinois point encore ; enfin mon très cher oncle vint aider à ma stupidité : il prit un petit ton de prélat et de supérieur, pour lui dire que cela étoit du dernier misérable, qu'elle faisoit l'enfant à un point qui

n'étoit pas supportable, et il finit par lui ordonner d'obéir et d'aller tous les matins à son cabinet de bains, qui étoit dans le parc. Toute la compagnie se mit à l'unisson pour l'assurer qu'on courroit volontiers les risques du sort d'Actéon pour pénétrer dans son asile, et mille autres fadeurs de cette nature, auxquelles elle se rendit, après beaucoup de résistance cependant, mais non pas autant qu'il en auroit fallu pour m'en imposer. Oh! pour le coup, M. le docteur de Sorbonne ouvrit les yeux. « Ouais, dis-je en moi-même, on m'a vu, on s'est retiré de la fenêtre, on n'ignore point mes promenades dans le parc, et on se fait ordonner des bains en conséquence ; ne voudroit-on point troquer l'oncle pour le neveu? Si cela est, j'y tope, l'occasion est trop belle, on ne me verra pas faire faux bond à ma robe ; succéder à un prélat ! un simple sous-diacre ! peut-on entrer dans le monde par un plus bel endroit ? »

Telles étoient les petites réflexions et les arrangemens que je faisois *in petto :* ce n'étoit pas le plus mauvais raisonnement que j'eusse fait depuis que j'étois agrégé au docte troupeau ; les conséquences en étoient infaillibles, vu la disposition des personnages intéressés ; aussi ne tardai-je pas à les voir justifiées par l'événement. J'attendois avec impatience le jour fixé pour le commencement du régime prescrit à ma belle déesse ; il ne tarda pas à arriver, et comme je n'avois garde de discontinuer mes promenades du matin, que je pressentois devoir m'être si favorables, j'eus la satisfaction de lui voir prendre le chemin du cabinet des

bains le matin à la fraîcheur ; je m'étois embusqué derrière une charmille, d'où il me fut aisé de l'examiner à mon aise, et sans craindre d'être découvert. Dieu, que de charmes ! Non, mon cher marquis, je ne connois point d'expression qui puisse rendre la sensation que cette vue excita en moi ; elle marchoit d'un pas négligé et languissant : un déshabillé complet de la plus belle perse me laissoit découvrir toute la beauté de sa taille, un pied d'une délicatesse achevée et le bas d'une jambe tournée à ravir ; un mantelet d'une mousseline attaché négligemment, me dérobant une partie d'une gorge admirable, et m'en offrant assez pour m'enflammer de désirs. Elle passa assez près de moi pour que je pusse remarquer que ses yeux, que j'idolâtrois, étoient humides, indice certain d'une mélancolie secrète, dont je brûlois de découvrir le motif.

Cependant, ma timidité me maîtrisant au même point, je me contentai de la suivre et de la dévorer des yeux, lorsque je lui vis prendre la route qui conduisait aux bains ; je fis mille fois le tour du cabinet, sans jamais avoir la hardiesse de m'y introduire, ni même de me laisser apercevoir ; enfin, elle en sortit après le temps prescrit, et reprit le chemin du château ; je la vis passer : elle avoit une physionomie encore beaucoup plus triste que le matin. Je rentrai peu de temps après, je me présentai à la porte, qui me fut refusée ; et lorsque l'heure où toute la compagnie se rassembloit fut arrivée, jamais elle ne daigna jeter les yeux sur moi ; et si elle m'adressa la parole, ce ne fut que pour me lancer quelques épi-

grammes détournées, dont il ne m'étoit pas absolument impossible de comprendre le sens.

Quels reproches ne me fis-je pas alors de mon impertinente timidité ! que de fermes propos de mieux me comporter à l'avenir ! mais il étoit écrit que je devois commencer par être un sot, et il étoit réservé aux femmes mêmes de me guérir d'une maladie aussi absurde; elles ont opéré cette cure avec un succès auquel je suis obligé de rendre un témoignage authentique; et la marquise même travaille à me guérir de façon que, si dans le commencement de mes autres affaires j'ai eu des rechutes de respect, elles ont été si légères et si tôt réparées, qu'elles n'ont point porté coup à mon état, ni à ma réputation dans le monde.

Je laissai prendre encore quelques bains à la marquise avant d'exécuter mes courageuses résolutions ; j'apercevois aisément que son froid augmentoit tous les jours, je craignis enfin de me perdre entièrement, et je tirai plus de force de cette idée que de tous les projets que j'avois faits jusques alors ; d'ailleurs toujours occupé du désir de remplacer Sa Grandeur, perspective chatouilleuse et tentative pour un prosélyte qui avoit une réputation à se faire, et qui étoit encore alors bien éloigné de celle qu'il s'est faite depuis ; enfin je m'embusquai un jour à mon ordinaire, cependant avec moins de précaution, je vis arriver la marquise à son heure accoutumée, je ne sais si elle m'aperçut, cela ne me parut pas impossible, mais il n'y eut de sa part aucune marque extérieure qui prouvât qu'elle m'eût remarqué ;

je m'écartai pour lui laisser la liberté de continuer : elle étoit accompagnée d'une femme qui portoit les linges nécessaires en pareille occasion; ce tiers me déconcertoit, je ne sais pourquoi je sentois qu'il étoit de trop : je fis mille fois le tour du salon sans que mon esprit me suggérât aucun moyen spécieux pour m'introduire ; je ne savois enfin à quel parti m'arrêter, lorsque je vis sa femme de chambre sortir et reprendre la route du château : nous en étions à une distance assez considérable. Qu'on juge de la satisfaction que je ressentis de ce que j'attribuois à un effet du hasard! je pris mon parti tout à coup, et je n'attendois plus que l'instant où la femme de chambre auroit tourné une allée qui la dérobât à mes yeux, lorsque j'entendis des cris perçans sortir du cabinet, et que je reconnus distinctement que c'étoit la voix de la marquise : j'accourus avec précipitation, et, ayant ouvert la porte, le premier objet qui frappa mes regards, fut la reine de mon cœur, qui, presque nue, vint se jeter dans mes bras avec toutes les marques de la frayeur la plus terrible.

Or il est bon de dire, pour l'intelligence de cette histoire, que le salon en question étoit situé au bord d'un grand canal qui coupoit le parc; une balustrade régnoit au dedans de ce lieu charmant; des sièges disposés avec art offroient un bain facile dans l'eau même du canal : et pour revenir à moi dans l'instant, car je ne doute pas que tout lecteur qui aura le cœur bon, ne souffre beaucoup de l'état où j'étois alors, tout ce que

je pus tirer de la marquise dans ces premiers momens de frayeur, fut qu'elle avoit une aversion et une crainte mortelle des anguilles, à cause de leur ressemblance avec les serpens ; qu'en ayant aperçu une dans le canal, elle avoit frémi d'horreur sans avoir pu retenir les cris que j'avois entendus. Je ne connoissois aucun antidote qui guérit de la morsure de ces sortes de bêtes, encore moins de la peur ; mais le premier pas fait avoit en quelque façon dissipé les nuages qui obscurcissoient ma raison ; je me sentois rendu à moi-même, honteux du temps que j'avois perdu, et très disposé à le réparer ; j'entrevoyois des spécifiques capables de faire tout disparoître, au moins pour le moment ; avec quelle ardeur ne les employai-je à mieux mettre en usage les heureux talens dont la nature m'a doué ?

Qu'on se figure un jeune homme de dix-neuf ans, ardent, dévoré de désirs, tenant dans ses bras une femme qu'il idolâtroit, à demi nue, dans un endroit solitaire, et se croyant payé de retour ! le philosophe le plus froid n'auroit pu résister à un pareil spectacle, à plus forte raison quelqu'un qui se piquoit de ne point l'être, et de plus un abbé, un serviteur de l'Église, un docteur de Sorbonne, un prétendant évêque ; en vérité c'étoit trop de moitié ; je serrois ma chère marquise dans mes bras.

— Rassurez-vous, disois-je en collant des baisers brûlans sur sa bouche, rassurez-vous ; tous les serpens, tous les insectes, toutes les bêtes de l'Apocalypse ne pourroient vous nuire dans les bras d'un amant qui

vous adore (car le sacré étoit mêlé avec le profane, et mes expressions amoureuses se ressentoient encore de la contagion du métier); ouvrez ces beaux yeux, continuai-je, et daignez me confirmer le bonheur indicible que le hasard me procur

— Ah ! mon cher abbé, dit-elle enfin, avec un soupir que je me hâtai de recueillir sur sa bouche, quoi ! vous m'aimiez et vous me le cachiez ? Ah ! cruel, laissez-moi, je ne veux plus vous voir.

Vous jugez bien comme je lui obéissois ; la vertu du petit collet agissoit trop furieusement sur moi ; je ne me rappelle pas l'avoir jamais ressentie avec plus de force, elle m'ôtoit jusques à l'usage de la parole ; il ne m'étoit plus possible de faire autre chose que de la baiser et de la serrer avec fureur ; je promenois mes mains ardentes sur une gorge d'une blancheur, d'un embonpoint et d'une élasticité parfaite ; j'y imprimois des baisers dévorans ; mon âme, prête à s'envoler, sembloit vouloir se joindre à la sienne. Mes mains... mains fortunées ! que ne touchâtes-vous point ! rien ne vous fut refusé ; dieux ! quelle ivresse ! quelle volupté ! j'étois maître de tout ; ma chère maîtresse, pâmée et anéantie par le plaisir, ne me refusoit rien : je n'entendois plus que quelques soupirs et quelques mots entrecoupés.

— Laissez-moi,... disoit-elle d'une voix étouffée, je n'en puis plus... je brûle... mon cher enfant... ah! n'abuse pas du tendre amour que j'ai pour toi.

Trop occupé pour lui répondre, je connoissois le prix du temps, tout m'invitoit à achever mon bonheur, en

me répondant du succès : je vis, je touchai des charmes dignes des dieux mêmes, car rien ne s'opposoit à mes regards et à mes tendres caresses : un ventre d'une forme ! d'un rond ! d'une blancheur ! des cuisses d'une proportion !... Ah ! je m'égare; imitons ce fameux peintre de la Grèce, qui aima mieux tirer le rideau que de peindre des choses impossibles à exprimer; à peine suis-je maître du feu que m'inspire la faible image que je trace ; et dans l'instant où j'écris, je sens que je suis plus abbé que jamais.

Je l'étois pourtant sérieusement alors : tant de charmes adorables livrés à mon amoureuse fureur m'inspiroient des désirs qui m'auroient rendu digne d'être primat des Gaules, si cette dignité seule eût été accordée au mérite brillant ; je ne fus plus maître du feu qui me consumoit, et je cédai à résister au feu de ma vocation.

Il n'y avoit dans ce cabinet nul endroit commode pour la communiquer à la marquise ; désespéré de perdre un si bel instant de ferveur, déjà je me disposois à faire du balustre un usage peut-être inconnu aux évêques et aux prélats ; on se prêtoit à mes raisons, j'allois en faire goûter l'énergie, et, malgré l'incommodité du poste, j'avois mis en avant l'argument définitif : elle n'étoit pas sans défiance du succès, mais j'allois détruire son incrédulité.

Déjà nous étions unis au point de ne faire plus qu'un, déjà m'insinuant adroitement dans son... cœur, je l'avois à moitié... persuadée, lorsque la maudite femme

de chambre que nous n'attendions sûrement pas, entra brusquement, et nous surprit, la marquise dans une situation un peu équivoque, et moi dans un état resplendissant de gloire, tel, en un mot, que de tous mes honnêtes lecteurs et critiques, j'aurai les trois quarts plus d'envieux que d'imitateurs.

La soubrette, qui avoit de l'éducation et qui n'étoit pas des moins fines de ce monde, poussa un petit soupir d'envie, se mordit les lèvres, détourna la tête, et s'empressa d'habiller sa maîtresse, comme si elle n'eût rien vu. Pour moi je me rajustai du mieux qu'il me fut possible, et je pris congé de la marquise, qui me remercia sans embarras, et avec une effronterie supérieure, du service que je lui avois rendu, ajoutant, avec un coup d'œil expressif, qu'elle épargneroit à ma modestie d'en faire le récit devant le monde, mais que sa reconnaissance, pour être particulière, n'en étoit pas moins vive et moins réelle.

J'entendis parfaitement le sens de ses paroles ; cette dernière occasion m'avoit valu deux thèses de Sorbonne et m'avoit beaucoup plus éclairé.

Elle rentra au château peu de temps après moi, et il se passa encore deux jours sans que je reçusse d'elle rien de particulier ; il est vrai que quand ses yeux se tournoient sur moi ils étoient toujours chargés d'amour et de volupté : mais il falloit plus de réalité ; l'aventure du bain n'avoit fait qu'irriter mes désirs ; sur bien des choses je me sentois de furieuses dispositions : enfin j'encourageois de bon cœur de ne plus entendre parler

de rien, lorsque monseigneur reçut une invitation de se trouver à la réception d'une abbesse nouvelle, dans une abbaye où il avoit beaucoup de liaisons ; il n'osa refuser, et l'indisposition de commande de la marquise ayant encore à éluder l'offre qu'il lui fit de la mener, certain coup d'œil qu'elle appuya sur moi, acheva de m'éclaircir ; je sentis le coup de maître, et je résolus bien, pour cette fois, de m'y prendre de façon à me garantir de tout survenant incommode.

Le lendemain Sa Grandeur partit après s'être lestée d'un déjeuner qu'il n'étoit sûrement pas copié d'après les Apôtres ; on le mit dans sa berline, en lui recommandant de bien se garantir des vents coulis, de ne pas manger le soir, de tremper son vin, de fuir les novices et les jeunes professes ; enfin, d'éviter mille inconvéniens fâcheux qui nous privent tous les jours des prélats les plus distingués ; et, en rentrant, on prit un moment favorable pour m'indiquer un rendez-vous à la fin du jour dans l'appartement même de Sa Grandeur où on iroit faire deux heures de retraite, à l'aide de cette éternelle indisposition, bouclier terrible, que tout le monde de sa maison respectait, sans que personne osât le pénétrer.

Je me rendis le soir au lieu de l'assignation, et je fus introduit par la petite soubrette en question, qui, pour le dire en passant, avoit un petit minois fort friand.

Je trouvai la marquise enfoncée dans une duchesse, parée du déshabillé le plus galant ; son attitude étoit

touchante et voluptueuse ; une de ses jambes portoit entièrement sur la duchesse et l'autre portoit à faux sur le parquet ; son jupon presque entièrement relevé par cet écart, me laissoit voir, jusqu'aux genoux, deux jambes parfaites pour la tournure et pour la proportion ; sa gorge, cette gorge adorable que j'idolâtrois, s'offroit presque toute à ma vue, une respiration précipitée la faisoit soulever, et m'en découvroit entièrement la beauté ; ses yeux divins étoient remplis d'un feu, d'une volupté, qui me mit moi-même dans un état indéfinissable ; je m'approchai avec transport et, me jetant sur une de ses mains que je couvris de baisers enflammés, à peine pus-je trouver des termes pour lui exprimer ce qu'elle m'inspiroit dans ce délicieux instant. La marquise n'étoit pas moins émue que moi.

— C'est donc vous ? me dit-elle d'un ton de voix qui alla jusqu'à mon cœur ; que je vous sais bon gré de votre exactitude ! Je commençois à craindre quelque refroidissement de votre part.

— Ah ! pouviez-vous le croire ? lui répondis-je en la serrant tendrement dans mes bras, et lorsque toutes mes pensées, toutes mes actions se rapportent uniquement à vous, pouviez-vous me faire une si cruelle injustice ? Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! que de transports ! que d'amour n'y découvririez-vous pas !

— Ah ! mon cher abbé, reprit-elle, puis-je compter sur vos sermens, et ne me repentirai-je point un jour de la confiance que j'ai en vous ?

Elle m'accabloit de caresses en disant ces paroles, elle serroit ma tête contre son sein, j'y collois ma bouche, je passois avec transport de l'un à l'autre de deux globes d'ivoire d'une blancheur, d'une fermeté, d'un embonpoint admirable ; je m'enivrois, j'étois anéanti, perdu d'amour et de désirs ; cependant j'étois bien éloigné d'être satisfait, l'occasion étoit trop belle pour en demeurer là. Qu'auroit pensé ma belle maîtresse elle-même de se voir négliger, elle qui me sacrifioit tout, qui quittoit un prélat, un homme considérable et décidé, pour qui ? pour un chétif étudiant ?

Je sentois parfaitement combien je lui devois de reconnoissance pour un si grand sacrifice, et j'étois bien disposé à ne pas demeurer ingrat : dans l'agitation de nos caresses et de nos divers mouvemens, mes mains n'étoient pas demeurées oisives : j'en avois d'abord mis une comme indifféremment sur ses genoux, la position de ce jupon dont j'ai parlé me favorisa, je la glissai jusques sur des cuisses d'une blancheur, d'une forme... Enfin je parvins au théâtre de la volupté, à la source de toutes les délices ; qu'on n'exige pas que j'en donne ici une image, je ne suis point encore aujourd'hui à l'abri de certaines descriptions ; d'ailleurs tous les transports indicibles que je ressentois, me conduisirent bien plutôt à la réalité des plaisirs qu'à un frivole examen ; ces attouchemens voluptueux m'avoient mis dans un état auquel je ne pouvois résister, la marquise étoit dans une situation à peu près semblable ; pouvois-je m'arrêter à une occasion si favorable ? n'aurois-je pas

été désavoué du corps vénérable auquel j'étois agrégé? Je me précipitai donc sur elle avec une ardeur inexprimable, elle étoit renversée sur la duchesse, j'avois relevé ses jupes, sa gorge étoit découverte, je baisois, je suçois tout avec fureur; enfin je lui donnai avec impétuosité les dernières marques d'un amour parvenu à l'excès.

— Ah! s'écria-t-elle, lorsqu'elle sentit que nos cœurs et nos âmes se confondoient, et que j'avois poussé mon entreprise à bout: ah! mon ami... tu me perds... finis, je t'en conjure... non... je t'adore?... ah! mon cher abbé... ah! je me meurs... Dieux, que de plaisirs!

Ces mots entrecoupés étoient accompagnés de quelques petits mouvemens qu'elle faisoit en feignant de vouloir se dérober de mes bras, et qui mirent le dernier comble à ma volupté: elle me fixoit tendrement; ses regards, interprètes fidèles de l'état de son âme, étoient mêlés d'amour, de désirs et de plaisirs; une petite écume semblable à la neige bordoit ses lèvres charmantes, sa gorge se haussoit et se baissoit avec précipitation; enfin nous terminâmes ce moment délicieux par cet éclair de volupté qui saisit, qui anéantit tous les sens, qui porte des secousses et tressaillemens jusque dans les extrémités de notre corps, qui est une image de la divinité, ou de ce qu'on conçoit de parfait en plaisir, mais qui finit et disparoît, qui enfin est l'ouvrage d'un moment, et dont le passage, aussi prompt que la pensée, ne nous laisse qu'une preuve

triste, cruelle et convaincante de notre imperfection et de la malheureuse foiblesse de notre être.

Revenus à nous, et trop passionnés pour faire dans de pareils momens de si affligeantes réflexions, que de choses charmantes ne nous dîmes-nous pas ! Toute contrainte étoit désormais bannie entre nous, et je ne sais rien de si aimable, de si séducteur, que la conversation qui suit les premières caresses de deux amans jeunes et emportés.

Cette belle me laissa voir toute sa tendresse pour moi, et elle en avoit un fonds inépuisable ; j'y répondois avec toute l'apparence de passion qui suffisoit pour la satisfaire, car je vois bien aujourd'hui, par l'épreuve que j'ai faite de ce qu'excite en nous un véritable amour que ce que je sentois alors pour la marquise étoit uniquement une nécessité d'aimer (je ne sais si je m'explique), enfin j'y étois trompé : à mon âge cela n'étoit pas étonnant, il ne doit pas même paroître extraordinaire qu'elle le fût elle-même ; je la trompois si bien !

Mes désirs et ma jeunesse à part, je devois trop d'égards à mon état pour m'arrêter en si beau chemin et pour ne pas soutenir une réputation acquise à tout le corps, et que je commençois à partager ; mes preuves furent si réitérées et si soutenues, que j'aurois affronté l'examen le plus sévère : les caresses les plus passionnées, les propos les plus tendres se succédèrent avec une rapidité qui nous fit passer les heures comme des momens : la nuit étoit déjà avancée quand je quittai ma voluptueuse marquise, et ce qui m'occupoit le plus

en ce moment, étoit le désir de la revoir; personne ne s'aperçut, ou ne feignit de s'apercevoir de notre absence et nous nous armâmes, devant la compagnie, d'un sérieux et d'une gravité qui pouvoient seuls cacher notre intelligence mutuelle.

Nous profitâmes de l'absence de mon oncle qui dura quelques jours, pour nous donner à chaque instant des preuves de tendresse ; enfin, il revint, et il fallut redoubler de précautions pour ne lui donner aucun ombrage. Je n'avois pu m'empêcher, dans nos différentes conversations, de marquer à la marquise quelques soupçons sur ses liasions avec mon cher oncle, mais elle m'avoit répondu avec tant de candeur et d'ingénuité, que, si elle ne m'avoit pas dissuadé entièrement, du moins m'avoit-elle laissé dans un doute, qu'il n'auroit pas même été honnête à moi de lui laisser entrevoir dans la position où nous étions ensemble, et sur lequel je dois confesser que toutes les recherches les plus curieuses que j'ai pu faire depuis, n'ont pu me procurer des lumières assez sûres pour me faire tirer aucune induction désavantageuse contre elle.

Il étoit, disoit-elle, son ami de tout temps ; et quoique je sentisse bien jusqu'à quel point ce terme est abusif entre deux personnes jeunes et d'un sexe différent, n'ayant aucune preuve que leur liaison passât les bornes de l'amitié, et recevant d'ailleurs tous les jours mille marques de passion de la marquise, je pris le parti de m'étourdir sur d'ignobles préjugés et de me contenter de jouir des caresses d'une femme charmante,



EN ATTENDANT LE CLYSTÈRE

(D'après Fragonard.)

sans empoisonner moi-même mon bonheur par une délicatesse mal fondée.

Malgré la présence de Sa Grandeur, nous trouvions mille momens dans la journée pour nous donner des preuves de la vivacité de notre amour; tous les lieux les plus secrets de la maison et du parc avoient été témoins de notre flamme, et marqués des trophées de mon amour. Tout étoit duchesse ou sopha pour nous, les situations les plus incommodes ne faisoient qu'irriter le feu dévorant dont nous étions consumés ; ma princesse se prêtoit voluptueusement à mes transports, nous étions chaque jour plus enchantés l'un de l'autre. Mon oncle qui étoit aveuglé sur notre compte, autant qu'il le falloit pour assurer notre bonheur, y ajoutoit encore un nouveau sel par les occasions qu'il nous fournissoit sans s'en apercevoir.

Une après-midi nous étions dans son appartement avec la marquise, le reste de la compagnie étoit allé à la promenade ; on vint avertir Sa Grandeur que l'agent du clergé arrivoit à Paris pour le voir : il sortit à l'instant, m'ordonnant de rester pour tenir compagnie à cette dame, lui disant qu'il avoit à parler d'affaires sérieuses, dont il vouloit lui épargner l'ennui en recevant l'agent dans un autre appartement. Nous nous prêtâmes à cet arrangement avec une satisfaction intérieure qu'il est aisé d'imaginer : c'étoit un tête-à-tête de plus. A notre âge, et dans le premier feu d'une passion nouvelle, on doit se figurer aisément avec quelle ardeur nous nous empressâmes d'en profiter, persuadés

que la visite de l'agent seroit d'une longueur énorme: on ne se quittoit jamais sans avoir médit généralement de tous ses confrères, et puis dans cette occasion les nourrissons de l'Église ont une tout autre charité que les gens du siècle. A peine fûmes-nous bien certains qu'ils étoient aux prises, que nous ne tardâmes pas à les imiter, mais d'une façon bien différente : nous étions dans l'appartement du prélat, et cela joint au plaisir de le tromper, et à l'appas qu'ont naturellement les choses défendues, mettoit le comble à nos plaisirs. Après quelques baisers qui servent toujours de préludes dans de semblables occasions, et quelques attouchemens qui sont comme des avant-coureurs nécessaires, je pris ma charmante maîtresse dans mes bras, et je la précipitai sur la couche épiscopale.

Quelle mollesse ! quel luxe ! quelle élasticité ! Nous étions presque ensevelis dans le duvet qui devoit servir de théâtre à nos plaisirs. Qu'on ne me vante point le faste mondain, et les commodités que l'opulence communique aux enfans de Plutus ; baissez pavillon, Crésus modernes, et convenez humblement de la différence de vos superfluités, avec les saintes aisances dont l'Église partage ses serviteurs : ameublemens bruns, sans éclat, mais d'un goût ! lits modestes (pour la couleur), mais quels lits ! quel duvet ! quels oreillers ! quels édredons ! divine Providence, tes décrets sont aussi infaillibles qu'incompréhensibles ! Quoi ! lâche, tu as été du nombre de ces bienheureux élus ? que dis-je ! tu y es encore, et tu peux y avoir formé le coupable pro-

jet de quitter le sacré troupeau pour rentrer dans un monde pervers, où l'imperfection et l'insuffisance des plaisirs les plus vifs est une preuve continuelle de la malédiction répandue sur tout ce qui n'habite point la région de Papimanie ?

Nous fûmes un moment, la marquise et moi, avant de nous accoutumer à une béatitude à laquelle nous n'étions point faits ; le dur lit d'un billette ou d'un franciscain eût peut-être beaucoup mieux servi nos désirs ; mais enfin que faire ? Il fallut bien se mortifier et prendre notre mal en patience.

Les plus vives caresses m'ouvrirent la route fortunée des plaisirs ; elle s'agitoit, et chaque bond de volupté faisoit gémir terriblement le reposoir de monseigneur qui n'étoit pas accoutumé à une course si vive et si peu ménagée. Ma valeur ne se ralentit qu'après de rudes travaux : je sentois en moi quelque chose d'extraordinaire, que m'inspiroit sans doute cette couche prédestinée ; enfin nous nous levâmes après un long espace de temps passé dans une continuité rapide des plaisirs les plus vifs ; et ayant réparé, le plus adroitement qu'il nous fut possible, les petits désordres que nos ébats amoureux avoient causés dans l'arrangement du lit de Sa Grandeur, nous sortîmes de son appartement, après y avoir passé une des après-dînées les plus voluptueuses qu'il me souvienne.

Nous apprîmes que monsieur l'agent venoit de reprendre le chemin de Paris, et nous fûmes rejoindre mon oncle qui étoit allé faire quelques tours de jardin.

Il ne lui vint pas le moindre soupçon des choses auxquelles nous nous étions occupés pendant son absence, et nous goûtâmes encore quelque temps tous les plaisirs attachés à une intrigue secrète et bien conduite.

Enfin la saison revint de retourner à Paris ; mon oncle, la marquise et toute la compagnie revinrent ensemble ; je fus obligé de les suivre, et peu de temps après de retourner en Sorbonne pour y achever mon cours de théologie, et de me rendre digne par là des faveurs dont je devois être bientôt comblé.

Je continuai cependant à voir la marquise assiduement, et quoique ce que je ressentois pour elle ne méritât pas le titre de passion véritable, j'avouerai cependant que mon goût se soutenait avec assez de vivacité, pour que notre intelligence eût pu durer encore longtemps, lorsque le diable qui veille toujours, surtout autour des élus, s'avisa du croc-en jambe le plus extraordinaire pour tenter ma religion, et précipita ma rupture avec la marquise par un piège dans lequel tout homme eût donné, à plus forte raison un homme de ma robe

On se souviendra peut-être d'une soubrette dont j'ai parlé au sujet des bains de la marquise, et du portrait raccourci que j'en ai tracé : il étoit d'après l'attention passagère que j'y avois faite dans ce temps-là ; mais enfin ce même temps amena tout, et rarement peut-on résister aux événemens qu'il fait naître : je la trouvois souvent vis-à-vis de moi, il n'était pas possible qu'à la fin je ne la remarquasse.

Clairette, c'étoit son nom, avoit un de ces minois fins et délicats qui gagnent à être vus et examinés de près ; c'étoit bien la plus jolie tournure de visage, les yeux les plus fripons, la gorge la plus blanche et la plus potelée, le pied le plus mignon, enfin l'ensemble de figure le plus frais que vous eussiez pu trouver, et tout cela m'étoit, pour ainsi dire, offert à ma disposition ; car je commençois à me connoître en mines, même je minaudois déjà supérieurement.

J'avois donc surpris plusieurs fois cette petite friponne tournant sur moi de certains grands yeux languissans, qui sembloient se plaindre du peu d'attention que je faisois à leur langage : j'entendois fort bien ce que cela vouloit dire, mais comment aurois-je alors voulu ou pu y répondre ?

Sans cesse occupé de la marquise, pouvois-je être distrait par un autre objet ? Ce n'est pas que je n'eusse été bien aise de la croquer en passant ; car j'avois déjà de furieuses dispositions à réunir les qualités essentielles à mon état ; je savois bien que le proverbe « d'en prendre sur l'autel » avoit été fait pour nous ; mais soit bêtise, soit faute d'occasion, soit attachement ridicule inséparable d'une première affaire, j'avois rejeté bien loin de moi toutes les petites tentations du métier qui m'étoient venues à cet égard. Je tins ferme, tant que nous fûmes à la campagne, je résistai même à mille agaceries fort décidées de la part de la petite personne : mais c'étoit à Paris, en Sorbonne, où le diable m'attendoit : plus que moi y eut été pris, comme on va le voir

J'étois un jour retiré fort tranquillement dans ma chambre ; j'étudiois, et je réfléchissois sur les moyens les plus efficaces d'abréger un noviciat qui me pesoit étrangement, lorsque le portier du collège dont j'achetois les complaisances, vint m'avertir qu'il y avoit à la porte dans un carrosse un jeune abbé qui demandois si j'étais visible et seul, et qui témoignoit beaucoup d'empressement de me voir

J'avois une infinité de connoissances de mon âge, aussi sans m'arrêter à deviner qui ce pourroit être, je dis simplement au portier de faire monter : il m'obéit, et quelques temps après, ayant entendu du bruit à ma porte, je m'avançai, et je crus voir entrer un jeune ecclésiastique d'une figure charmante, dont les traits m'étoient d'abord inconnus. Il s'avança vers moi en rougissant.

— Vous ne me reconnoissez pas, me dit-il d'une voix touchante et mal assurée ? peut-être après tout, est-ce un bonheur pour moi ; une démarche aussi hazardée que la mienne, ne pourra peut-être vous inspirer qu'un odieux mépris pour la malheureuse Clairette.

Jugez de ma surprise, je restai confus et interdit : le bel abbé ou Clairette, comme on voudra l'appeler, étoit tombé à mes genoux, et tenoit mes mains qu'il arrosoit de ses larmes.

O amour, ou plutôt, ô Dieu du plaisir ! que ton attrait est puissant sur un cœur jeune et fougueux ! Jamais je ne me suis piqué de cruautés envers le beau sexe, et d'ailleurs, de quel front aurois-je pu rebuter

une aimable enfant, qui venoit mettre son sort, sa vie et tous ses charmes à ma disposition.

Je la relevai avec ardeur, et la serrant dans mes bras, je lui prodiguai les noms les plus tendres, et les plus propres à la rassurer ; pendant ce temps-là monsieur le futur docteur s'échauffoit terriblement dans son harnois : l'ennemi qui veilloit pour ma défaite, m'avoit environné et surmonté, je sentois son aiguillon redoutable, qui, à chaque moment, me piquoit avec fureur ; je ne savois pas de meilleur remède à la tentation que d'y succomber Malheur à tout lecteur et à tout critique devant qui je ne trouverai pas grâce ! c'est certainement plus mauvais signe pour lui que pour moi.

J'accablai donc de caresses mon nouveau collègue, et pour lui épargner un aveu qui auroit redoublé sa confusion, je l'entraînai doucement vers une alcôve qui recélait le plus humble des grabats : je ne cessois de la baiser, chemin faisant, et de l'encourager par tout ce que je croyois de plus propre à surmonter un reste de timidité naturelle au sexe, surtout après une démarche si hardie.

A peine l'eus-je fait asseoir sur le lit, que déboutonnant avec précipitation sa soutane, je portai mes mains sur son sein, dont la blancheur éblouissante étoit encore infiniment relevée par le contraste de l'habillement. Dieu, que d'attraits ! que de beautés ! je ne savois laquelle méritoit préférablement mes baisers et mes hommages, je m'enivrais de plaisirs sans pouvoir m'en rassasier : Clairette, la tendre Clairette, à demie vaincue, ne se défendoit plus que faiblement.

Enfin, en proie aux transports les plus vifs, j'achevai d'écarter tous les vêtemens et les obstacles qui s'opposoient à mes désirs : heureux abbé ! que de charmes devinrent la proie de tes mains et de tes regards avides ! Rien ne fut plus capable de m'arrêter, la Sorbonne entière auroit en vain tenté de me faire quitter prise : bientôt je renversai Clairette sur mon lit, et je hâtai sa défaite et mes plaisirs, avec une vigueur qui m'étoit bien nécessaire en cette occasion : ce fut plutôt un massacre que le sacrifice volontaire d'une victime ; le sang coula à grands flots, les larmes s'y mêlèrent, larmes précieuses ! entrecoupées de soupirs brûlans, suivies d'une volupté indicible ; le grabat de monsieur le docteur gémissoit sous les coups redoubles du sacrificateur, mais il étoit à l'épreuve, une couchette en tel cas est un meuble impayable ; si j'eusse eu en sa place le lit mollet de monseigneur, mon oncle, nous étions perdus ; il se seroit écroulé avec fracas, et nous auroit ensevelis sous ses ruines.

Revenus de notre première ivresse, ma chère Clairette, plus enhardie, m'avoua qu'elle n'avoit pu s'opposer au penchant qu'elle avoit conçu pour moi à la première vue ; qu'il n'avoit fait qu'augmenter pendant notre séjour à la campagne, qu'elle avoit été désespérée de l'air indifférent avec lequel je recevois toutes ses marques d'attention ; qu'enfin notre séparation n'ayant fait qu'aigrir son mal, au lieu de le guérir, elle s'étoit déterminée à se servir de ce déguisement pour venir m'offrir son cœur et sa personne, résolue de se

cacher aux yeux de tout l'univers si je venois à recevoir ses offres avec mépris. Je la remerciai, du mieux qu'il me fut possible, du don précieux qu'elle m'offroit, et m'imaginant que je serois en effet un lâche, si je fournissois si peu de courses dans un si beau champ, je me mis en devoir de lui donner de nouvelles marques de reconnoissance: nos plaisirs recommencèrent donc avec plus de vivacité que jamais; le modeste grabat trouva encore place dans la conversation et nous fut d'une merveilleuse utilité. Enfin elle me quitta après que nous nous fûmes donné mille témoignages de la passion la plus emportée, et elle me promit de faire usage le plus fréquemment qu'elle pourroit d'un déguisement si favorable à son amour.

Elle me tint exactement parole, et nous goûtâmes ensemble des plaisirs inexprimables pendant le cours de quelques mois qu'elle me rendit de fréquentes visites; mais j'étois trop heureux pour que cela pût durer. Je m'étois toujours conservé en faveur auprès de la marquise, et j'avois plus d'une raison pour cela, c'étoit le ressort qui faisoit agir la libéralité de mon oncle, et souvent même la sienne y suppléoit; mais il ne se pouvoit pas faire que je cultivasse deux plantes à la fois, sans qu'il fût aisé de s'apercevoir que mes soins étoient partagés. Clairette sentoit bien la nécessité du partage, aussi n'en étoit-elle que médiocrement en peine; mais la marquise ne fut pas d'une composition si aisée : elle connut bientôt à la tiédeur de mes soins, et à la rareté de mes hommages, que j'aliénois un fonds dont elle

s'étoit flattée d'avoir l'entière propriété : trop instruite pour se persuader qu'elle m'arracheroit la vérité, et trop dissimulée pour me faire une scène qui n'auroit point abouti à l'éclairer, elle se borna à faire épier soigneusement mes démarches ; bientôt, sans le savoir, je fus surveillé de près, et elle ne tarda pas à apprendre qu'un jeune abbé me rendoit de très longues et très fréquentes visites ; elle sut avec la même promptitude qui c'étoit, et la trahison qu'elle soupçonnoit. J'ignore encore par quel moyen elle put se procurer des lumières si subites et si certaines ; quoi qu'il en soit, sa vengeance fut aussi prompte que les claircissemens ; la malheureuse Clairette, victime de ses fureurs, fut enlevée brusquement et renfermée à Sainte-Pélagie, pour servir d'exemple aux soubrettes qui s'avisent de plaire davantage que leurs maîtresses.

J'ignorai pendant quelques jours cette catastrophe; mais enfin ne l'ayant point vue arriver à son ordinaire, un jour qu'elle avait choisi elle-même pour venir me voir, ni le jour qui le suivit, je commençai à concevoir quelques inquiétudes. Je devois aller dîner chez mon oncle le lendemain ; je sortis avant l'heure ordinaire, et je fus me présenter à la porte de la marquise, elle me fut refusée; cela m'étonna, je ne pus même obtenir d'éclaircissemens du suisse, et je fus réduit à prendre langue aux environs, où des voisins charitables m'instruisirent que Clairette avoit été enlevée, sans qu'on sût où elle avoit été conduite, ni pourquoi. Je pris le chemin de l'hôtel de l'évêque, au désespoir de cette

aventure, mais j'étois bien éloigné de prévoir ce qui m'y attendoit : mon oncle me reçut avec un froid glaçant.

— Le roi, me dit-il, vient de m'accorder pour vous l'abbaye de... ; c'est un bénéfice considérable, et qui tomboit en ruine par la faute de votre prédécesseur : l'œil du maître aura bientôt remédié à ce désordre ; d'ailleurs il est dans les règles que vous alliez prendre possession.

Je pâlis à cet ordre terrible, mais que devins-je quand il me signifia qu'il falloit partir la même nuit, ou entrer au séminaire le lendemain. Un frisson mortel courut dans mes veines ; ce séminaire terrible m'épouvantoit. D'un autre côté, quitter Paris sans savoir ce qu'étoit devenue Clairette, cette Clairette qui ne s'étoit perdue que pour moi ; jamais de ma vie je ne fus réduit à une si étrange perplexité. Pour m'achever, la perfide marquise arriva gaie et triomphante ; elle me félicita de mon nouveau grade, d'un air goguenard et méchant, et appuya comme une forcenée pour le départ : ainsi malgré mes ruses et mon dépit, il fut fixé au soir après souper. En vain voulus-je m'échapper, sous prétexte d'aller chercher mes hardes à mon collège ; on eut la charité diabolique de m'épargner encore ce soin ; on me garda à vue tout le jour, et le moment du départ arrivé, sans entrer en aucun détail, le docteur de Sorbonne, nouvellement abbé commendataire, fut emballé dans une berline avec un vieux singe, valet de chambre ou gouverneur, espèce d'animal amphibie, d'une figure

et d'une humeur revêche, qui, pour comble de désastre, fut chargé du magot, afin de me tenir mieux en bride ; de sorte qu'il fallut me borner à attendre mon retour pour m'instruire du sort de Clairette et prendre, en enrageant, le chemin de mon abbaye

Le souvenir de cette malheureuse maîtresse m'occupa pendant tout le cours de mon voyage ; ce n'est pas que je fusse prévenu d'une inclination violente pour elle, mais j'ai toujours eu le cœur bon et compatissant, et j'étois véritablement touché du sort de cette pauvre enfant, dont j'avois en quelque sorte occasionné la perte ; cependant la nécessité m'obligea de mettre des bornes à mon inquiétude, jusqu'à ce que mon retour à Paris me fournît l'occasion de lui rendre des services plus essentiels que celui de m'affliger inutillement pour elle. Je fis aussi bien des réflexions sur le lieu de mon exil, et sur la vie que j'allois y mener ; je m'en faisois d'avance une image affreuse ; jamais mon inclination ne s'étoit tournée du côté de la vie champêtre, je détestois tout ce qui avoit l'apparence de solitude : les bois, les fontaines, les ombrages, les ruisseaux roulant leur onde sur un sable argenté, enfin toutes les doucereuses fadaises dont messieurs les poètes lyriques farcissent leurs insipides ouvrages, tout cela, dis-je, avoit toujours excité en moi beaucoup d'ennui, et pas le moindre petit désir.

L'endroit où j'allois, étoit éloigné des grandes villes : j'avois, il est vrai, des voisins de Paris, gens en place et de bonne compagnie, mais nous n'étions pas encore

dans la saison où ils venoient habiter leurs terres, et je sentois combien j'avois à m'ennuyer en les attendant. De me résoudre à voir la noblesse campagnarde, oh ! il n'y avoit pas moyen, c'eût été vouloir de propos délibéré être homicide de soi-même, en s'exposant à périr d'angoisse et d'ennui. Le seul parti donc qui me restoit à prendre, étoit d'être seul, et de faire des châteaux en Espagne ; car je n'avois pas un seul livre, et j'allois habiter avec les plus ignorans de tous les moines, qui, à coup sûr, faisoient bien moins de cas d'une bibliothèque que d'un cellier ; et je ne soupçonnois pas à aucun d'entre eux, une conversation capable de me dérober à l'ennui dont j'étois menacé.

J'arrivai avec ces favorables préventions, et je ne trouvai rien au premier coup d'œil qui fût capable de les détruire. Mon palais futur étoit un vieux bâtiment gothique, fait à plusieurs reprises et composé de mille lambeaux : le lieu le plus délabré, étoit l'église ; quoique nous fussions encore dans une saison rude, il n'y avoit presque pas une seule vitre, ce qui me prouva bien que ce n'étoit pas là où ces messieurs se tenoient le plus souvent. Cinq à six grosses figures noires, bardées de scapulaires, et assez gras pour des chanoines de campagne, vinrent me recevoir à mon carrosse ; et l'un d'entre eux me régala d'un compliment dont il avoit heureusement oublié les trois quarts, mais qui me laissa remarquer dans le peu qu'il m'en débita, l'éloquence rouillée des orateurs de campagne. On me conduisit à mon appartement à travers les cours de l'abbaye, où je

remarquai, en passant, des basses-cours pleines d une honnête quantité de toutes sortes de volailles, qui me fit prendre assez bonne opinion de la prudence de mes confrères : les dedans de la maison étoient plus rians et plus commodes que les dehors ne sembloient le promettre ; on retrouvoit toujours, quoique dans un genre bien inférieur à celui de mon oncle, cette modeste précaution, cette attention charitable de se procurer toutes les commodités de la vie : ma chambre à coucher surtout paroissoit le palais du sommeil, la tournure de l'alcôve et des meubles, les vues même de l'appartement, tout excitoit à dormir les deux tiers de sa vie, et le désœuvrement invitoit naturellement à employer l'autre tiers à manger : c'étoient deux points que messieurs mes confrères remplissoient religieusement. En général, la maison étoit bien tenue, mais ce fut bien autre chose quand j'eus vu le réfectoire et la cave : quelle netteté ! quel soin ! que de précautions pour être calfeutrés et à l'abri des injures de la saison ! Il étoit bien aisé de voir que c'étoit là le lieu le plus habité de la maison. Quant à la cave, elle étoit immense ; et quoiqu'elle fût toujours l'objet des lamentations de nos confrères ; j'en ai vu peu d'aussi bien fournies : il est vrai qu'elle avoit souvent besoin de renforts, mais la Providence avoit soin d'y pourvoir, et ce n'étoit pas une petite preuve de sa puissance, qu'elle pût désaltérer si bonne compagnie. Quant à l'église, je ne le répéterai pas, c'étoit le repaire de tous les rats et de toutes les araignées du pays, qui y tenoient un synode qu'on n'interrompoit guère.

Je n'oublierai cependant point ici un trait de prudence de mes confrères, qui étoit une chapelle dédiée à je ne sais plus quel saint, mais qui guérissoit infailliblement de tout : le canton n'avoit garde d'en douter, et on voyoit attachés au mur un grand nombre de bras, de jambes et de têtes, dont les corps se portoient très bien au moyen de cette précaution ; et cependant il n'étoit question pour les habitans que d'entretenir l'huile de quelques lampes et de fournir un habit au saint le jour de la fête : il est vrai qu'il falloit que tout le monde y concourût, sans quoi le saint faisoit manquer la récolte, mourir les bestiaux, accoucher les femmes avant terme, et mille autres disgrâces terribles que mes humbles confrères annonçoient amicalement, et comme de la main à la main, ce qui, échauffant la charité des fidèles, faisoit arriver la prétendue provision du saint, dont la moitié se métamorphosoit en vin, et le reste en meubles de basse-cour.

Mes confrères à l'aide de cette petite dévotion, d'un revenu honnête et de leur petit nombre, menoient une vie animale assez heureuse : d'ailleurs leurs amusemens consistoient à aller chasser avec tous les hobereaux du voisinage, chez qui ils s'établissoient en vrais enfans de la sainte Église, c'est-à-dire qu'une légion de diables ne les en auroit pas fait désemparer : ils cajoloient les femmes et s'enivroient avec les maris, se prêtoient à tous leurs ridicules, entroient dans leurs querelles, écoutoient patiemment leur généalogie, jouaient aux dames toute la journée ensemble, ainsi du reste.

Jugez, mon cher marquis, quelle vie pour un homme de mon humeur ! N'auroit-il pas autant valu m'enterrer tout vif que de fréquenter pareille compagnie ? C'est aussi à quoi je me déterminai : et, pour diminuer en quelque sorte l'ennui dont j'étois menacé, je demandai en tremblant qu'on me menât à la bibliothèque. Un de mes moines, qui étoit décoré du titre imposant de bibliothécaire, s'agita avec chaleur pour en trouver la clef : ce fut un embarras et que confusion terrible dans mon troupeau à cette nouvelle ; les plus anciens d'entre eux ne se souvenoient pas d'y être jamais entrés ; enfin nous fûmes obligés d'enfoncer la porte. M. le bibliothécaire m'introduit avec emphase dans une grande pièce ornée des quatre murailles, où j'aperçus dans un coin quelques livres entassés et couverts de poussière ; j'en eus bientôt fait la revue ; une armée de rats me cédèrent la place au premier mouvement que je fis pour y toucher : ils consistoient en quelques missels délabrés et gothiques ; une vieille édition du *Cuisinier françois* ; un *Traité de l'indigestion*, par un moine de Cluny, et l'*Éloge de l'ivresse*, qui paroissoient être de la même plume ; mais l'auteur, par un excès de modestie, n'y avoit point mis son nom. Je rendis ces utiles monumens à leur première destination, bien guéri pour ma vie de la curiosité de voir aucune bibliothèque de chanoine.

Ma seule ressource fut donc la solitude et les rêveries jusqu'à ce qu'il plût à mon oncle de me rappeler au paradis terrestre dont il m'avoit chassé.

Je me croyois assurément bien à l'abri des aven-



« S'IL M'ÉTAIT AUSSI FIDÈLE !... »
D'après Fragonard

tures dans un lieu si reculé, lorsque le sort, qui me préparoit de nouvelles scènes, m'en suscita une qui servit à me prouver clairement que l'ordre des événemens de notre vie est une chose contre laquelle toutes les règles de la prudence humaine viennent toujours échouer.

Il y avoit quelques mois que je vivois tranquillement dans mon abbaye, lorsque je fus obligé, pour quelques discussions qui regardoient mes prébendes, d'aller à B..., ville épiscopale dont je dépendois. J'y passai quelques jours avant que ce qui m'y amenoit fût terminé et n'y ayant rien vu dans les deux sexes qui me parût mériter ni liaison, ni attention, je repris le plus promptement qu'il me fut possible le chemin de mon asile. Je n'en étois plus qu'à environ trois lieues et prêt à quitter le grand chemin pour en prendre un de traverse qui y conduisoit, lorsque mes oreilles furent frappées de quelques cris perçans qu'on poussoit à cent pas de moi ; j'ordonnai à mon postillon de tourner de ce côté-là, malgré toute la prudence ecclésiastique qui sembloit me le défendre.

J'aperçus devant moi un carrosse à six chevaux dont un essieu de derrière avoit cassé et qui étoit renversé dans les boues; je descendis précipitamment de ma chaise et voyant une livrée qui ne m'étoit pas inconnue, je demandai à un des gens qui étoit sa maîtresse ? Il m'apprit que c'étoit la présidente de S..., qui alloit à une fort belle terre qu'elle avoit à deux lieues de là et à cinq de mon abbaye; qu'elle étoit dans son carrosse avec son intendant et deux de ses femmes et qu'elle

avoit perdu connoissance par la frayeur qu'elle avoit eue. Effectivement ces femmes demandoient du secours à grands cris, et je fis tant, par mes efforts et ceux de mes gens qui me suivoient, que nous parvînmes à les dégager de la voiture.

La présidente eut de la peine à reprendre ses sens, je la reconnus à la première vue ; je me souvenois de l'avoir rencontrée à Paris : elle étoit jeune et d'une figure charmante, je formai dans l'instant le plan d'une liaison avec elle, et la réputation où je savois qu'elle étoit de femme galante, fut une raison de plus pour m'affermir dans mon projet et m'en faire espérer un heureux succès.

Elle parut recevoir mes soins avec reconnoissance et me regarder même avec quelque espèce d'attention : dans les idées que je venois de concevoir, je lui représentai que sa voiture ne pouvoit lui rendre aucun service, jusqu'à ce qu'on eût envoyé chercher un ouvrier au village le plus prochain qui étoit à peu près d'une lieue ; j'ajoutai que la nuit étant prête à tomber, il ne convenoit pas qu'elle restât exposée à mille inconvéniens fâcheux sur un grand chemin, et je m'offrois de la mener à sa terre avec ma voiture et de laisser ses gens avec la sienne, jusqu'à ce qu'elle fût en état de marcher. Elle fit quelques difficultés à travers lesquelles j'entrevoyois qu'elle n'auroit point été fâchée d'être pressée ; j'insistai et enfin elle accepta, avec une apparence de confusion.

Je lui offris la main et, après avoir donné des ordres

à ses gens, nous montâmes dans ma voiture et nous prîmes le chemin de sa terre.

A peine fûmes-nous seuls, que la connoissant trop bien de réputation pour prendre les choses de trop loin avec elle, je lui fis une histoire qui, quoique vieille et usée, me parut encore d'assez bon aloi en cette occasion. Je fis un vrai coup de théâtre, je jouai le surpris, l'anéanti, le confondu, je m'attristai par degrés, et bientôt je devins d'une mélancolie affreuse, je pleurai même, car c'est un don que je possédois, j'avois les larmes à commandement, et c'est un point essentiel, et peut-être une des amorces les plus adroites par où on puisse prendre les femmes ; on me fit des questions sur mon état, on parut s'y intéresser, je soupirois avec un air hypocrite, je ne répondois point, mais je me faisois une violence extrême pour ne point éclater de rire ; enfin elle me parut s'attendrir et elle voulut savoir absolument quelle étoit la cause de ce chagrin si subit.

Je lui dis enfin d'un ton de tartufe, que je n'attribuois qu'à mon étoile l'aventure désespérante qui m'arrivoit, sans l'en rendre en aucune façon responsable. Elle me conjura de m'expliquer et lorsque j'eus mis en jeu tous les lazzis nécessaires en pareille occasion, je lui avouai avec un tremblement et une confession étudiée, que je l'adorois depuis longtemps, que j'avois eu l'occasion de la voir plusieurs fois à Paris, sans avoir jamais pu trouver celle de me faire connoître d'elle, quoique je l'eusse cherchée avec ardeur ; j'ajoutai mille plaintes de mon sort, qui me la faisoit rencontrer pour redoubler

mes peines et enfoncer davantage le trait qui déchiroit mon cœur : enfin je fis le passionné, l'amant transi, le héros de roman. Heureusement j'avois affaire à une bégueule, qui, quoique toujours prête à se rendre, vouloit être attaquée dans les formes et domptée par le sentiment qu'elle jouoit sans cesse ; en un moment je tournai sa petite tête de façon que c'étoit une pitié. Elle me répondit d'abord par tous les lieux communs que les sottes faciles emploient en pareil cas : « les amans ne sont jamais contens, votre figure et la tournure de votre esprit me reviennent assez ; je sens que je vous aimerois beaucoup, mais, vous autres hommes, vous êtes insatiables ; si je suivois mon penchant, bientôt vous exigeriez des choses... »

Je l'assurai bien positivement que j'avois trop de respect pour elle pour me conduire de la sorte ; je vis qu'elle doutait de ce que je lui disois ; j'ajoutai des protestations et des sermens, et pour y donner plus de poids, je me mis, pour passer le temps, à prendre des baisers sur sa bouche, et à visiter quelque peu sa gorge.

— Finissez donc, me disoit-elle d'un ton nonchalant : ah ! mon petit abbé, que vous êtes libertin ! à mon retour à Paris, j'en instruirai votre oncle.

Je ne répondois à ces menaces, qu'en continuant mes occupations philosophiques. En cet instant, nous passâmes à un endroit où le chemin étoit fort rompu et où, par conséquent, le cahot de la voiture étoit bien plus sensible : elle eut encore peur de verser, et elle se

pencha entièrement sur moi avec un air de frayeur assez bien imité. Je m'empressai de mon mieux à la rassurer.

Je sais que dans le cœur humain le sentiment le plus fort détruit toujours le plus faible ; je n'en savois qu'un au-dessus de la peur, je me hâtai de l'employer, je m'étois emparé de sa gorge avec un empire qu'elle n'osoit plus me disputer; une main étoit employée à cet office, et l'autre étoit libre : je lui fis prendre un chemin différent ; certain porche se présenta fort à propos, et me fit arriver au sanctuaire des plaisirs par l'escalier dérobé.

On me résistoit encore, mais si faiblement, on avoit tant d'envie d'être vaincue, que partout ailleurs ce moment eût été celui de mon triomphe, et la place eût été emportée d'emblée ; mais je craignois l'indiscrétion des mouvemens, et les jugemens qu'en auroient porté mes gens qui étoient derrière la voiture; je me contentai donc de constater mes droits, en reconnoissant la place et tous les environs ; j'achevai de les établir par certain expédient qu'on met en usage dans les occasions où on ne peut faire mieux.

— Ah ! finissez, monsieur, me disoit-on ; mais qu'est-ce que cette folie-là ? Oui... en vérité... cela est bien spirituel... pour moi je ne vous conçois pas... ah !... ah... mon ami... mon cher abbé ! je brûle... je n'en puis plus... ah ! finissez donc... comme vous m'accommodez !

Avec ces propos et autres minuties semblables, nous

arrivâmes à sa terre, où, rancune tenante, elle m'offrit de passer quelques jours avec elle : on me donna l'appartement de monsieur le président qui ne devoit arriver qu'aux vacances, et si je n'entrai pas dans tous ses droits dès la même nuit, c'est qu'il ne nous fut pas possible, dans ce premier désordre, de prendre certains arrangemens. J'en parlai cependant ; on reçut ma proposition comme un badinage ; mais comme j'insistois vivement pour que cela eût lieu la même nuit, on me dit que j'étois un cerveau brûlé, et que je n'avois qu'à venir le lendemain à son lever, parce qu'on vouloit achever de me gronder : je promis, et je tins parole, bien résolu de me mettre dans le cas d'être grondé sérieusement. La présidente étoit au lit dans un négligé qui n'étoit pas sans dessein : je la trouvai mille fois plus charmante.

Effectivement, c'est une grande femme bien faite et de bon air ; brune, avec de grands yeux noirs qui disent tout ce qu'on veut, et le disent d'une façon fort tendre ; la taille admirable, la jambe belle, peu de gorge, et très docile comme il convient aux femmes d'un certain monde, en tout un port de reine. Elle fit tout son possible pour me gronder, et moi pour l'interrompre ; enfin, après quelques préludes, dont je connoissois trop le prix pour m'en dispenser, je me précipitai sur elle et, la couvrant de caresses, j'obtins les dernières faveurs comme par escalade, et je me plongeai dans une mer de délices, dont j'étois privé depuis quelque temps

La présidente fit tout ce qu'une femme qui a du monde ne manque jamais de faire en pareil cas ; elle bouda, sanglota, dit qu'elle étoit bien malheureuse, que les hommes étoient bien dangereux, qu'elle ne vouloit plus me voir, qu'elle ne me pardonneroit jamais, ensuite elle s'apaisa d'elle-même, car j'eus la malice de n'y rien mettre du mien ; et quand je la vis bien radoucie, je lui laissai faire autant d'avances pour obtenir d'être encore insultée, qu'il m'en avoit coûté pour l'insulter. On doit sentir que cela fut court ; je satisfis en galant homme, et notre commerce fut établi dès lors avec une confiance inconnue aux amours du roman.

Je goûtai pendant quelque temps tous les charmes attachés à une intrigue libre et dégagés de passion : la présidente étoit une femme unique pour ce genre d'affaire ; je me figurois même qu'avec une occupation semblable je pourrois oublier Paris, lorsque je vis arriver chez elle un certain grand moine gris, qui faisoit le beau fils, connoissance de Paris, qu'on avoit enrôlé pour venir dire la messe au château pendant les vacances, et qu'on destinoit à plus d'un usage, comme je le reconnus bientôt.

L'observantin étoit un grand drôle brun, à sourcils noirs, carré et taillé à profit ; l'œil vif, la jambe belle et nerveuse, enfin l'un des plus vigoureux étalons du troupeau franciscain : il avoit la main potelée, se mêloit de musique, racloit de la viole, savoit mille chansons, mille quolibets, mille rébus de campagne, disant le petit mot à la dérobée à toutes les soubrettes et visant

à la maîtresse, croquant toutes les femmes de cent pas, enfin tel que le voilà.

La présidente, qui étoit connoisseuse, l'avoit retenu ; je ne sais s'il avoit été un de mes devanciers, mais au moins ne tardai-je pas à être convaincu qu'il étoit choisi pour mon successeur.

J'avois gagné, par mes caresses et par mes présens, une des femmes de la présidente, qui me fournit le moyen de m'éclaicir de ce que je soupçonnois : une après-dînée, je feignis d'aller à mon abbaye, je rentrai sans être vu, et je fus me poster dans un cabinet qui touchoit à l'appartement de la présidente.

Une porte vitrée couverte d'un rideau me dérobait à sa vue, et le premier objet qui me frappa, fut ma digne maîtresse dans un habit fort léger et propre à son occupation, avec le robuste moine qui s'approchoit d'elle tout rayonnant de gloire, et produisant des choses capables d'anéantir, et de révolter même par le peu d'apparence et la rareté dont elles sont.

J'avoue que, quoique je m'attendisse à quelque chose d'approchant, je fus confondu de l'apparition ; mais mon étonnement et ma rage ne tardèrent pas à monter au comble, lorsque je vis la présidente se prêter aux lubriques transports du franciscain, qui, après quelques préludes brusques, qui se sentoient bien de ses besoins et de sa robe, se précipita sur un lit de repos où, se débarrassant de son incommode jaquette, il s'empara tyranniquement de tous les charmes que je croyais mon domaine, et commença une joute aussi rude que désa-

gréable pour un spectateur intéressé comme je l'étois.

J'étouffois de rage dans mon asile, vingt fois je fus sur le point de sortir et de sacrifier ces deux misérables à ma colère ; mais la crainte que j'eus que ma vengeance ne fût pas assez complète et que, se voyant sans témoins, ils n'eussent l'effronterie de tout nier, me retint malgré moi et me fit différer ce que j'étois bien résolu de ne pas laisser perdre. Il n'étoit plus question de douter de la consommation du sacrifice ; le cordelier n'étoit pas homme à me laisser là-dessus la moindre consolation.

Si j'eusse été incrédule, que j'eusse voulu démentir mes yeux et ne pas ajouter foi aux premières preuves, il se disposoit à en fournir successivement un assez grand nombre pour vaincre l'incrédulité la plus coriace.

Je me le tins pour dit ; je me connoissois trop bien en gens pour conserver la moindre espérance ; d'ailleurs j'étouffois de colère de me voir joué aussi cruellement, et je sortis pour aller méditer plus tranquillement la vengeance éclatante que j'étois résolu d'en tirer.

J'avois avec moi deux de mes gens en qui j'avois assez de confiance, et que j'avois pris après le décès du vieux reître qui m'avoit suivi ; il avoit pris la peine de passer à une meilleure vie, en quoi il m'avoit rendu un signalé service.

Je l'avois remplacé par deux drôles dont j'étois sûr, gens sans crainte et sans scrupule, avec une honnête dose de libertinage, en un mot tels qu'il les faut à de jeunes gens ; l'un des deux avoit gagné les bonnes

grâces de la soubrette qui étoit dans mes intérêts, ce qui favorisa encore notre projet. Je ne tardai point à savoir par son canal que le moine passoit avec la présidente toutes les nuits, pendant lesquelles elle pouvoit se flatter de n'être pas interrompue ; je dirigeai mon plan sur ces lumières.

Peu de jours après, je feignis un voyage à mon abbaye, ce qui m'arrivoit presque toutes les semaines : je pris congé de la présidente, et je rentrai à la brune par une porte du parc que la soubrette eut soin de nous ouvrir ; nous nous cachâmes, moi et mes gens, dans une ferme qui tenoit au château ; vers le milieu de la nuit notre confidente vint nous avertir que sa révérence étoit entre deux draps avec la présidente, et nous introduisit sans bruit dans la maison.

Je ressentis à cette nouvelle une émotion mêlée de joie, de rage et de dépit ; j'étois aussi confondu de la certitude de ce que je craignois, que si je n'eusse pas dû raisonnablement m'y attendre.

« Sexe perfide ! disois-je en moi-même, quelle confiance puis-je désormais prendre en toi, lorsque je vois une femme qui me prodiguoit, il y a peu de jours, les caresses les plus vives, me quitter, et pour qui ? pour un moine, c'est-à-dire pour le rebut, pour l'opprobre de la nature. »

Je ne pouvois me lasser d'admirer de quelle méprisable espèce une femme bien née et d'une éducation cultivée s'étoit laissé coiffer, je ne donnerai point de nom aux transports qui m'agitoient : peut-être la vanité

y entroit-elle bien pour les trois quarts ; quoi qu'il en soit, je n'étois ni d'âge, ni en lieu d'examiner la nature de mes mouvemens, je ramassai tout ce qui me restoit de sang-froid pour poster mes gens, comme nous en étions convenus, le plus à portée qu'il fût possible de l'appartement de la présidente.

Tout sembloit conspirer à la réussite de mon dessein : les domestiques de la présidente, qui étoient en petit nombre, gens lâches et efféminés, couchoient dans une aile séparée du corps de logis où nous étions ; la soubrette, selon notre projet, me fit placer près de l'appartement de sa maîtresse et se mit ensuite à crier au voleur de toutes ses forces ; le bruit pénétra jusqu'à son lit, et j'entendis de la porte les premières marques de leur frayeur.

Craignant que le penaillon ne se dérobât à ma vengeance, j'entrai promptement dans la chambre où ils étoient au lit ensemble, suivi de mes deux déterminés laquais, chacun armé, ainsi que moi, à tout événement, d'une paire de pistolets et, outre cela d'un fouet, instrument terrible et très nécessaire au dénouement de la pièce. Je tournai une lanterne sourde que j'avais dans ma main, lorsque je fus vis-à-vis du lit.

Qu'on juge de l'étonnement du couple amoureux à une apparition si imprévue ! j'étois pour eux une seconde Méduse. Ils demeurèrent pétrifiés ; à quelques discours qui échappèrent à la présidente dans le premier transport de sa colère et de sa honte, je ne répondis que par deux ou trois phrases laconiques, qui l'ins-

truisirent en peu de mots de tous les mépris qu'elle m'inspiroit.

Quant à monsieur le moine, il n'en fut pas quitte à si bon marché : il s'étoit jeté précipitamment hors du lit, et cherchoit ses habits et une issue pour s'échapper ; mes gens ne lui permirent ni l'un ni l'autre.

A un signal que je fis, ils firent tomber leurs fouets vengeurs sans aucune pitié sur son dos ; le pauvre diable faisoit des cris et des hurlemens qui me réjouissoient infiniment. Il s'en falloit de beaucoup qu'il fût alors dans un état aussi brillant que lorsque j'avois été témoin de ses prouesses à travers la porte vitrée : tout étoit chez lui en très humble et très chétive posture. Ce qu'il y avoit de fort plaisant, c'étoit l'attitude de la présidente pendant cette scène.

Mes ricaneries la désoloient d'une étrange façon, elle vomissoit contre moi mille invectives, qui achevoient de me combler de joie.

Mes gens, qui avoient mes ordres, après avoir réglé le franciscain en enfant de bonne maison, lui livrèrent exprès passage : il ne manqua pas d'en profiter et de fuir, en jetant des hurlemens affreux, au travers des appartemens, pour gagner les cours et trouver quelque asile contre notre rage ; mais c'étoit précisément ce que nous demandions ; nous le poursuivîmes en le chassant comme un lièvre et ne cessant de lui épousseter les épaules.

Enfin nous arrivâmes, le pourchassant toujours, dans la grande cour du château, où nous trouvâmes quelques

domestiques demi-nus, qui accouroient pour savoir la cause d'un si horrible vacarme : la vue d'un pistolet, dont chacun de nous avoit la main pourvue, leur en imposa assez pour nous laisser achever notre vengeance.

La présidente crioit de toutes ses forces, d'une fenêtre, que l'on fît main basse sur nous, que nous étions des malheureux, des voleurs, des assassins. Quelques paroles suffirent pour arrêter toute cette canaille et leur apprendre l'histoire en deux mots ; ils demeurèrent anéantis et confondus.

Cependant nous ne cessions de toucher sur le pauvre diable, le sang ruisseloit de tous côtés ; enfin, voyant qu'il ne lui restoit aucun moyen d'échapper à notre rage, il prit le parti, malgré la rigueur de la saison, de se jeter à corps perdu dans un bassin qui servoit à abreuver les chevaux et le bétail.

Content de ma vengeance et satisfait de le laisser dans un lieu si capable d'éteindre les feux de sa lubricité, nous sortîmes, sans que personne osât nous disputer le passage, et je fus rejoindre ma voiture dans un endroit écarté où elle m'attendoit ; j'y trouvai la soubrette qui nous avoit si bien servis, qui n'avoit pas jugé à propos de courir les risques de rester avec sa maîtresse après lui avoir rendu un pareil service ; un de mes gens lui avoit promis de l'épouser ; ainsi je me chargeai d'elle sans scrupule, et nous reprîmes le chemin mon de abbaye

J'y trouvai, en arrivant, des lettres qui m'apprenoient quemon père étoit à la dernière extrémité et qu'il vou-

loit me voir; on me recommandoit de ne pas différer mon départ d'un moment.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup, mais, d'un autre côté, je ressentis de la satisfaction de quitter un pays où j'imaginois bien que cette scène ne manqueroit pas d'être incessamment divulguée, n'ayant d'ailleurs aucune espèce d'amusement qui pût me le faire regretter ; je dis à mes chanoines un adieu que j'espérai être éternel, et je repris sans délai le chemin deParis.

Je ne pus m'empêcher de faire en chemin quelques réflexions sur l'aventure qui venoit de m'arriver; je ne doutois pas qu'elle ne fît l'éclat le plus déshonorant pour la présidente, et que,par un contrecoup nécessaire je n'y fusse mêlé désagréablement pour un homme de ma robe ; je sentis l'inconvénient et le tort que cela pourroit faire aux projets de mon oncle sur moi, et je fis un ferme propos de regarder de plus près aux femmes avec qui je contracterois désormais des liaisons ; car de m'en passer tout à fait cela n'entroit point du tout dans mes arrangemens.

Je comptais donc, en conséquence, être à l'abri à l'avenir de scènes semblables; mais je n'étois pas au bout, comme on va le voir.

Je trouvai, à mon arrivée à Paris, que mon père venoit d'expirer et que mon frère étoit dans les embarras ordinaires de toutes les successions : je l'avois peu vu jusques alors, et il ne s'est pas présenté naturellement d'occasion de parler de lui jusques à présent dans le cours de mon histoire.

Vous le connoissez, cher marquis, et vous savez que je n'exagère point en disant que, tant pour les avantages de la figure que pour ceux de l'esprit et du caractère, peu de cavaliers en France pouvoient lui être comparés ; il joignoit à cela une douceur et une cordialité à mon égard qui me firent bientôt oublier l'injustice du sort dans le partage inégal qu'il faisoit entre nous.

Nous nous aimâmes tendrement, et dans toutes les affaires qu'il eut à démêler pour la succession de mon père rien ne se faisoit sans que je fusse consulté.

La cour lui avoit accordé, au sortir des mousquetaires où il avoit fait deux campagnes, l'agrément d'une compagnie de cavalerie dans le régiment de... Le printemps qui approchoit l'obligeant à partir pour rejoindre son corps qui alloit servir à l'armée de Flandre, il me donna un pouvoir général de finir toutes ses affaires, et se reposa avec confiance sur mon amitié du soin de les terminer le plus avantageusement qu'il me seroit possible.

Au milieu de tous les détails embarrassans dans lesquels la position de nos affaires de famille me jetoient nécessairement, l'occasion se présenta naturellement de revoir la marquise ; et comme j'avois l'air d'un personnage important et décidé, je l'abordai avec une audace qui m'épargna au moins les trois quarts des bouderies qu'elle me préparoit ; je crois même qu'il ne m'auroit pas été impossible de renouer avec elle, si l'aventure de la présidente, qui s'étoit répandue à Paris avant mon arrivée, ne m'eût donné une réputation capable de glacer

les femmes les plus intrépides : elle étoit trop prudente pour s'exposer à une vengeance qu'elle n'auroit pu s'empêcher de mériter : ainsi dès ce moment nous eûmes fait ensemble.

Tout ce que j'en pus tirer fut de savoir des nouvelles de Clairette, qu'elle m'apprit être sortie de Sainte-Pélagie, et mariée à un honnête bourgeois qui la rendoit fort heureuse ; j'appris avec une satisfaction infinie la fin des malheurs de cette pauvre fille, et peut-être aurois-je cherché à me renouer avec elle, lorsque le hasard me jeta dans une aventure imprévue et vint me précipiter de nouveau dans un genre de vie que j'avois tant résolu d'éviter.

Parmi les discussions héréditaires dont j'étois chargé, je trouvai les papiers d'un procès considérable de ma maison contre monsieur le duc de... pour des limites de terre ; nous étions voisins ; c'est quelquefois assez pour être ennemis irréconciliables ; et cependant le fond de la chose n'étoit pas considérable par lui-même ; la vanité y avoit la plus grande part, et cela étoit d'ailleurs très susceptible d'accommodement.

Dans le temps que je visitois avec ardeur et étonnement les grimoires immenses que ce différend avoit occasionnés, on m'annonça la visite d'un ancien avocat, que je connoissois de réputation pour un très galant homme et très éclairé : j'ordonnai qu'on le fit entrer, et je ne fus pas peu surpris, lorsque, après les premières politesses, il me dit qu'il étoit depuis longtemps chargé des affaires de la maison de... et que monsieur et ma-

dame la duchesse de..., ayant appris la mort de mon père, et que mon frère, à son départ, m'avoit laissé le soin de régler à ma volonté toutes nos affaires de famille, lui avoient donné ordre de venir conférer avec moi pour terminer une ancienne discussion, dont le caractère inflexible de mon père avoit éloigné la fin, et pour laquelle ils espéroient que je voudrois bien me montrer plus traitable ; il ajouta à ce discours toutes les politesses qui pouvoient me flatter davantage.

J'avois entendu parler de cette affaire et même blâmer dans ma famille l'entêtement de mon père à ce sujet.

Dès que nous fûmes entrés dans quelques détails, et que j'eus reconnu combien ses propositions étoient raisonnables et modérées, je ne crus point trop m'avancer en l'assurant qu'il ne tiendroit pas à moi que tout ne fût terminé à la satisfaction de ceux qui l'envoyoient. Il me quitta très surpris de ce qu'il appeloit une modération inouïe dans un jeune homme, et très content de l'accueil qu'il avoit reçu de moi.

Comme je n'ai jamais eu, à ma connoissance, certains préjugés campagnards qui font qu'on tire aux coups de bâtons pour une première visite, je ne crus point faire une démarche basse et hasardée en allant à l'hôtel de...

Je fus annoncé et introduit à l'instant dans l'appartement du duc, qui, à mon seul nom, vint au-devant de moi, et me combla de politesse et d'amitié. Il ajouta qu'il étoit confus de ne m'avoir point prévenu qu'il étoit accablé d'affaires.

— Mais, me dit-il en plaisantant, je pars après-demain pour joindre mon régiment; par conséquent ce n'est point à moi à qui vous aurez affaire ; je vais, continua-t-il en me prenant par la main, vous mener à votre adversaire; défendez-vous de votre mieux, car je vous avertis que vous aurez affaire à forte partie.

A ces mots il me conduisit à l'appartement de la duchesse, qui étoit bien éloignée de s'attendre à une pareille visite ; elle cacha sa surprise, et nous reçut avec toutes les minauderies qui appartiennent aux femmes de ce rang.

— Voilà, madame, dit le duc en entrant, Monsieur l'abbé de T... que je vous amène ; vous savez que je pars et que je ne puis régler avec lui les affaires que nous avons ensemble ; je vous laisse ce soin, je l'ai averti, en ami, que vous étiez fine, qu'il se défiât de vous ; je vous le livre actuellement, c'est à vous à en tirer le meilleur parti que vous pourrez.

A ces mots il sortit d'un air léger et détaché, et, me priant de ne point me déranger, il me laissa dans un tête-à-tête dont j'étois bien éloigné de prévoir les suites.

J'avois fait jusqu'alors peu d'attention aux charmes de la duchesse, à peine même avois-je arrêté la vue sur elle ; mais dès que nous fûmes seuls, je sentis que cette affectation ne pouvoit avoir désormais d'excuse, étant dans la nécessité de continuer la conversation avec elle.

— Hé bien, monsieur l'abbé, me dit-elle d'un ton

enjoué, aurons-nous de grandes discussions ensemble, et ne puis-je espérer de les voir bientôt terminées ? Je vous avoue que je suis charmée que tout ceci roule sur vous : j'ai entendu tout le monde faire votre éloge, et je me flatte que dans peu j'aurai lieu de me joindre à la voix publique.

Je la lorgnois en tapinois pendant qu'elle me tenoit ce discours. Quoiqu'elle ne soit pas régulièrement belle, j'avoue que je n'ai point vu en ma vie de figure plus séduisante ; son négligé de lit avoit quelque chose de galant et de tendre, qui faisoit un furieux ravage dans toute ma personne.

Une échelle de rubans, nouée négligemment, me laissoit apercevoir une gorge divine, adroitement ménagée, et dont rien ne pouvoit égaler la blancheur ; une quantité prodigieuse de cheveux, du plus beau blond du monde, tomboient par boucles sur son sein et en relevoient encore l'éclat ; elle avoit la main et le bras faits au tour, et ses divers mouvemens me permettoient de les considérer à mon aise ; enfin je ne voyois rien qui ne fût pour moi la source de mille désirs.

Toutes ces petites observations m'occupoient au point que je fus quelques momens sans lui répondre ; enfin, me rendant peu à peu maître de moi, je lui répondis dans les termes qui pouvoient le mieux la persuader de mon désintéressement et de ma déférence à ses volontés ; je crois même qu'il m'échappa quelques paroles qui durent lui faire soupçonner une partie de l'impression qu'elle faisoit sur moi.

Elle avoit trop de monde et trop d'expérience pour s'y méprendre, et les œillades tendres qu'elle me décocha bientôt ne tardèrent pas à me faire concevoir un rayon d'espérance ; cependant ma visite étoit d'une longueur énorme sans que je m'en aperçusse.

Enfin elle sonna ses femmes et me demanda la permission de s'habiller. Ce discours me fit apercevoir de ma faute ; je me levai d'un air déconcerté pour prendre congé.

— Oh ! pour celui-là, non, me dit-elle de l'air le plus engageant, quelle folie ! Où voulez-vous aller à l'heure qu'il est ? Il est tard, vous dînerez avec moi, je suis seule, ne voulez-vous pas bien me tenir compagnie ?

— Mais, madame, lui dis-je en balbutiant quelques mauvais remerciemens, vous me faites infiniment d'honneur... je suis au désespoir... je serois mortifié d'abuser de votre politesse.

— Il est charmant, dit-elle en me regardant avec tendresse, il m'enchante : mais, tenez, l'abbé, cela est bon pour la première fois ; à l'avenir, dispensez-vous des complimens, ils m'excèdent, je vous le dis une fois pour toutes, vous êtes ici prié né, que cela soit fini.

En disant ces paroles, elle sortit de son lit, en prenant simplement quelques précautions pour la forme, mais si légères...

Une de ses femmes étoit entrée, qui lui aida à passer une robe.

Aimable désordre !... nature charmante ! que ne vis-je pas dans ce fortuné moment !

— Je vous l'avouerai, chez marquis, monsieur le docteur de Sorbonne étoit dans une terrible agitation.

J'avois l'air rêveur et embarrassé ; à peine distinguois-je les objets présens, et je n'avois pas même remarqué que la femme qui étoit venue étoit ressortie et nous avoit encore laissés seuls.

— Le pauvre garçon ! dit la duchesse en s'approchant de moi, il rêve, il est consterné, c'est un rendez-vous que je lui fais manquer ; oh ! cela est criant ! Avouez-moi donc, dit-elle, que c'est une affaire de cœur qui cause vos distractions ; au vrai, je suis bonne dans le fond, je ferai finir votre captivité, je serai même votre confidente si vous voulez ; je suis excellente pour le conseil, et les passions tendres m'affectent à un point qui n'est pas concevable.

Qu'on me trouve un homme jeune et dominé par ses passions, en état de les satisfaire, ne leur refusant jamais rien, un abbé, en un mot, qui résiste à des agaceries si décidées, surtout de la part d'une femme jeune et charmante, pour qui enfin tout ne parle que trop !

C'est à vous à qui j'en appelle, mes illustres confrères ; justifiez-moi en me lisant, soutenez mon parti contre la froide vieillesse et le vil peuple des cagots ; répondez, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Je prévois votre décision, c'est celle du cordelier de Rousseau : « Eh bien ! reconnoissez en moi un digne candidat, elle le fut, ou la peste me tue. »

La duchesse, en me tenant tous les propos que je viens de dire, badinoit avec mes cheveux, rajustoit son

tour de gorge de l'autre main, de façon que, loin de rien perdre de cet arrangement, je découvrois mille charmes au-dessus de l'expression : ces objets avoient porté mon émotion au point que je ne pouvois me contenir; je brûlois, je me consumois de désirs, je la fixois avec des yeux enflammés

— Que regardez-vous là? baissez les yeux, me dit-elle, en y portant sa main ; je ne sais, mais il me semble qu'ils me disent mille choses que je ne veux point entendre.

— Ah ! madame, m'écriai-je, emporté par mon amour ou par mes désirs, enfin par tout ce qu'on aimera le mieux : ah ! ils ne vous disent que foiblement l'impression que vous avez faite sur moi ; que ne pouvez-vous y lire tout ce que vous m'inspirez ? Je sens que je me perds en vous parlant avec tant de franchise, mais je ne puis résister à l'amour violent que je ressens pour vous ; un moment a causé ma défaite, le même moment sans doute va combler mon infortune.

Avouez, mon cher marquis, que j'attrapois assez bien la fadeur de nos anciens romans.

— Mais point du tout, reprit la duchesse, quelle idée, je ne m'offense point de pareille chose ; si l'on révéloit toutes les déclarations, il faudroit s'ensevelir dans un désert, renoncer à vivre avec le genre humain. C'est un usage reçu, on dit qu'on aime, on le jure, cela devient ce que cela peut ; une femme est tous les jours exposée à pareille chose, mais bien simple qui s'y fieroit.

Je l'interrompis pour mettre en usage tous les sermens, toutes les protestations, tous les lieux communs de nos héros galans dont j'avois un magasin tout fait.

— Ah ! dit-elle, point de sermens, ils m'assomment, ils m'excèdent ; vous ne voulez pas sans doute me prendre de surprise, ce seroit une idée extravagante : allons, me dit-elle en me présentant la main, allons dîner, je veux avoir du répit pour faire mes réflexions et mes arrangemens ; que sais-je, peut-être après tout que je serai encore assez folle pour vous croire, et que vous y gagnerez plus que vous n'y perdrez.

Nous fûmes dîner, et je la vis s'armer d'une physionomie différente de celle que je venois de lui voir, et qui m'avoit tant plu.

Il ne fut question pendant le repas que de choses indifférentes ; il est vrai que nos yeux alloient leur train, mais c'étoit un langage qui n'étoit que pour eux et qui étoit indéchiffrable pour les gens dont nous avions à nous garantir.

Après le dîner nous retournâmes dans sa chambre, et je vis pour la seconde fois son visage animé de cette volupté enchanteresse, qui faisoit seule mon bonheur ; la conversation recommença, et on sent bien que ce fut sur le même texte ; on se sentoit une sympathie naturelle pour moi ; ma figure, mes yeux, ma façon de dire les choses, tout plaisoit : mais que de ménagemens n'avoit-on pas à craindre de la brusquerie, de l'indiscrétion, en un mot mille défauts attachés à mon âge ?

Cependant on sentoit bien que si on avoit à se permettre une unique faiblesse et à succomber une fois en sa vie, ce seroit avec quelqu'un qui le méritoit si bien.

Jugez de l'effet que de pareils discours devoient faire sur un homme qui s'étoit toujours piqué de n'être jamais ingrat : je ne fus plus maître en ce moment de modérer les transports de ma reconnoissance.

— Non, belle duchesse, repris-je en la serrant dans mes bras avec ardeur, non, vous ne vous repentirez point de ce qu'un heureux penchant vous fait faire en ma faveur.

Heureux abbé ! par où pourras-tu mériter et payer un si précieux don ?

En parlant ainsi, je l'avois prise dans mes bras, bien résolu de ne pas m'en tenir stérilement aux discours et aux froides protestations ; j'imprimois des baisers brûlans sur sa bouche, qu'elle me rendoit en femme intelligente et qui sait son monde ; sa gorge étoit devenue ma proie; une épingle, qui était venue à sauter, l'avoit livrée tout entière à l'avidité de mes regards et de mes mains; toute cette scène se passoit debout devant une cheminée ; je sentis le quart d'heure décisif, la duchesse ne me résistoit plus, je n'entendois que quelques soupirs entrecoupés, présages certains d'une prochaine défaite : je craignis que la réflexion n'allongeât la comédie, j'étois pressé de la dénouer ; je la portai avec rapidité sur un lit de repos, et je m'y précipitai avec elle.

A peine eus-je pris possession d'une place, que je me

mis en devoir de mettre la dernière main à mon bonheur.

— Mais, s'écria-t-elle, par exemple, ce que vous faites là est d'une extravagance !... y songez-vous ?... que signifient ces façons-là ?... est-ce qu'on manque à ce point-là à des femmes comme moi ? en vérité, il faudra renoncer à vous voir... ah ! finissez donc... vous êtes d'une imprudence... oh ! effectivement, cela est bien conduit... mes femmes n'auroient qu'à rentrer... je n'ai d'ailleurs point fait fermer ma porte... mon suisse est ivre... il laissera entrer tout l'univers.

Pendant ce respectable monologue, je ne perdois pas un moment de temps, et j'étois bien résolu de n'en point perdre : je m'étois emparé d'elle de façon à n'être point arrêté, même en cas de résistance ; je la tenois renversée sous moi, et j'étois parvenu, pendant tous ces propos, à la déshabiller presque entièrement. Enfin j'en vins à la conclusion décisive de tout ce que je désirois.

— Ah ! monsieur, me dit-elle dès qu'elle sentit ma première tentative, ah ! finissez de grâce... vous me tuez... vous m'étouffez... ah, juste ciel !... vous êtes monstrueux... ah ! cela est détestable... effectivement... je n'aurois qu'à m'y prêter... vous n'avez pas compté sans doute que j'aurois cette complaisance... monsieur... je vous le dis pour la dernière fois... vous me blessez, que c'est quelque chose d'affreux.

J'arrivois pendant ce temps-là et je n'avois point le bonheur de m'apercevoir de ce qui causoit tant de sanglots, lorsqu'un maudit coup de sifflet, qui se fit entendre dans la cour, m'obligea de m'arrêter au milieu de ma

course et de me retirer avec précipitation ; la duchesse suivit mon exemple.

Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que chacun de nous deux s'employa à réparer du mieux qu'il put les désordres de son ajustement, sans qu'il nous échappât une seule parole.

Enfin on annonça une visite, et je m'éclipsois, selon l'usage, sans prendre congé, lorsque la duchesse, courant après moi dans l'antichambre, avec une liberté d'esprit que je ne pouvois me lasser d'admirer :

— Vous vous sauvez, monsieur l'abbé, me dit-elle, mais pourquoi ? J'ai mille choses à vous dire ; et notre procès, quand le finirons-nous ? Venez souper avec moi après-demain... attendez... oui... après-demain... je serai libre, et nous causerons de cela ; j'irai à l'Opéra en petite loge, car j'imagine que je serai malade à mourir, vous viendrez m'y joindre, et je vous ramènerai... viendrez-vous ? Je suis trop bonne, ajouta-t elle en s'approchant de mon oreille, je ne devrois pas oublier si aisément toutes vos folies, mais en tout cas je saurai bien vous ranger à votre devoir.

Je l'assurai, en la regardant fixement, que j'espérois le remplir mieux et qu'elle n'auroit plus de semblables reproches à me faire.

— Allez, me dit-elle, vous êtes un traître, et je vous veux un mal affreux de toutes vos espiègleries.

Je pris congé d'elle en lui renouvelant les assurances de mon exactitude et très résolu de ne pas lui donner sujet de s'en plaindre.

Il ne me fut pas difficile, dans les deux jours qui précédèrent notre rendez-vous, de me procurer des lumières sur le compte de la duchesse, qui ne servirent pas peu à diminuer l'opinion que j'avois de ma bonne fortune et du pouvoir de mes charmes. On me fournit une longue chronologie de mes prédécesseurs en titre, sans compter les passades et les coups fourrés, et on m'assura très positivement que je ne serois pas le dernier en charge.

Mais que m'importoit, après tout, cet éclaircissement ? Est-ce que jamais pareille chose put arrêter un homme sensé, et lui a-t-elle empêché d'entamer une affaire avec une femme qui, d'ailleurs, a tout ce qui peut lui convenir ?

La duchesse étoit merveilleuse pour ce que j'en voulois faire, et je me gardai bien de perdre des momens si agréables par la sottise d'un misérable préjugé. Je me trouvai exactement à l'Opéra, à la porte de sa loge, comme nous en étions convenus. Elle fit un cri de joie en me voyant.

— Ah ! vous voilà, vous êtes charmant d'être exact, je vous attendois, l'opéra m'excède ; mais, à propos, nous ne souperons point chez moi, nous avons à parler de choses sérieuses ; j'ai imaginé que, pour être plus à nous, il seroit mieux de souper à ma petite maison, elle est délicieuse, je serai charmée que vous la voyiez.

En même temps elle se leva et me présenta la main, je la conduisis à son carrosse, nous y montâmes, après que j'eus renvoyé le mien, et nous partîmes.

Nous arrivâmes à sa petite maison, qui étoit située au faubourg St... Je connus qu'elle n'avoit point exagéré dans ce qu'elle m'en avoit dit ; elle étoit charmante et j'en ai peu vu depuis d'aussi voluptueuse : toutes les pièces étoient petites, mais entendues et distribuées avec la dernière intelligence ; meubles charmans moins somptueux que commodes, glaces, peintures admirables, un jardin peigné avec un soin extrême et pas une seule vue sur la maison ni sur le jardin.

Nous entrâmes dans une pièce où tout invitoit à la volupté et à la mollesse ; la saison n'étoit point assez belle pour profiter des beautés du dehors, mais je ne pouvois me lasser d'admirer celles du dedans ; je ne voyois que sophas, que duchesses, que bergères, que chaises longues, avec un nombre infini de coussins ; les peintures les plus sensuelles ornoient ce réduit charmant ; enfin tout ne respiroit que l'amour et le plaisir dans ce lieu dangereux.

Ces objets, auxquels je n'étois point encore accoutumé, portoient une émotion dans tous mes sens, qu'il étoit aisé de remarquer.

— Eh bien, dit la duchesse après que nous fûmes placés, que dites-vous de mon asile ? Ne le trouvez-vous pas assez agréable, et ne vous inspire-t-il point l'envie de la retraite ?

— Ah ! madame, lui répondis-je, en la regardant avec tendresse, à quoi me serviroit-il de vous dire tout ce que ce lieu m'inspire ? vous le condamneriez sans doute. et la facon dont vous avez reçu...

— Ah! vous allez recommencer vos folies, s'écria la duchesse; tenez, je suis ce soir d'une humeur terrible, nous nous brouillerons inévitablement; vous allez sans doute vouloir des choses!... dit-elle, en tâchant de rougir et en portant la main devant son visage pour m'empêcher de voir que malgré ses efforts elle ne rougissoit point.

— Moi, madame, repris-je du ton le plus tragique qu'il me fût possible de prendre, le ciel me préserve d'attenter à une vertu dont je n'ai que de trop cruelles preuves; je prévois le mépris outrageant dont vous payerez toujours la flamme la plus pure qui fût jamais : le désespoir est la seule ressource qui reste à un malheureux!

— Mais, qu'est-ce que c'est que cette folie? interrompit la duchesse avec dépit; ne voilà-t-il pas le caprice le plus outré et le plus inouï? Ah! monsieur, en vérité quand on a de l'humeur, il faut la garder pour soi et ne point faire des sottises sur les gens à propos de toutes les visions qui occupent votre petite cervelle. Effectivement, rien n'est si délicieux que cette querelle que j'essuie : monsieur me fait la grâce de me dire qu'il m'aime, j'ose prendre la liberté d'en douter, il insiste et dans la minute me traite comme une femme notée, comme une femme à affaires, à passades, en un mot, comme une femme sans mœurs et de mauvaise compagnie. Il entreprend des choses, premièrement indécentes et révoltantes, outre cela absurdes, impossibles, ou du moins inouïes pour moi

jusqu'à présent, et parce qu'on lui résiste en femme raisonnable, qu'on ne se rend point au premier choc, qu'on veut se voir, se parler, prendre des arrangemens, en un mot, traiter comme gens sensés, monsieur est rebuté, désespéré, prêt à se pendre, donne enfin dans les travers les plus déplacés ! Oh ! pour ça... Mais dites-moi donc, l'abbé, en vérité, vous êtes un étrange homme ! qui avez-vous donc vu ? quelles étoient nos connoissances ? vos liaisons ? nos maisons ? car, en conscience, on ne peut pas croire que vous ayez vécu en bonne compagnie.

Je riois dans ma barbe pendant toute cette excellente parade.

— Ne me demandez point qui j'ai vu, madame, repris-je en poussant la scélératesse jusqu'à répandre des larmes ; vous me faites tout oublier, tout disparoit devant vous. Cette idée enchanteresse fera seule le bonheur et le malheur de ma vie ; ce n'est pas, poursuis-je d'un ton pénétré en m'approchant d'elle et la prenant dans mes bras, que je me sente digne du prix où j'avois osé aspirer ; mais continuai-je en prenant des baisers enflammés sur sa bouche et sur sa gorge, je ne puis me refuser la dernière satisfaction de vous dire que vous regretterez un jour un amant tendre et passionné qui, peut-être hélas ! étoit digne de vous par la vérité de ses sentimens.

La comédie que nous jouions tous deux m'amusoit trop pour l'interrompre sitôt, et j'avois résolu de laisser à la duchesse la satisfaction de la pousser jusqu'au bout.

— Ah ! quels plaisirs j'aurois goûtés avec vous, m'écriai-je en la renversant sur une bergère et prenant avec elle les plus grandes libertés, mais non, ajoutai-je, votre cruauté vous dérobe tous ces plaisirs, pour vous laisser la satisfaction stérile de désespérer un amant qui vous adore.

Je ne quittois point prise en parlant ainsi, j'avois écarté tout ce qui pouvoit me nuire dans l'habillement de la duchesse.

— Encore ?... Ah ! finissez, s'écria-t-elle lorsqu'elle sentit que j'en venois au même point où j'en étois demeuré la dernière fois : quelle conduite !... vous êtes un singulier homme... vous querellez les gens... vous les trouvez injustes !... déraisonnables !... et ensuite vous voulez... Ah ! monsieur... qu'est-ce que c'est que ces façons-là... juste ciel !... je vous le répète aujourd'hui... cela ne sera point... voyons un peu... ah Dieu !... c'est un monstre... cela est inouï... sans exemple... incroyable... vous vous figurez bien que je ne puis accepter... (notez que j'allois toujours mon train) mais quelle idée... vous voyez bien vous-même que cela n'est pas proposable... ah ! tant mieux... je vous l'avois bien dit... vous êtes d'une opiniâtreté... ah, ciel ! monsieur... je suis morte... vous me...

Elle n'en dit pas davantage. J'avois reculé tant que j'avois pu, pour entendre tous ces lazzis qui m'amusoient infiniment : mais enfin il faut une fin à tout, et je fus obligé d'y venir, j'achevai donc sans m'apercevoir même de tous les obstacles dont on vouloit me

faire honneur. Je suis né modeste et par conséquent ennemi des louanges déplacées, ainsi je dois convenir que j'ai entrepris en ma vie peu de choses plus aisées; mais j'avouerai aussi que, dès que les simagrées n'eurent plus lieu, et que nous nous trouvâmes dans une complète jouissance, jamais je n'ai connu de femme qui eût mieux l'assaisonner, tant par mille noms et mille discours tendres, qu'elle m'adressoit dans le fort du plaisir, que par une infinité de bonds, de mouvemens et de caresses charmantes, qui m'enivroient d'une volupté indicible.

On sent bien qu'après le premier acte je n'eus plus rien de fâcheux à essuyer; elle eut son petit quart d'heure de honte et de bouderie, comme ont toutes les femmes en pareil cas, mais que fut bientôt terminé et réparé par mille agrémens, qui lui fournissoient l'esprit et l'usage du monde qu'elle possédoit supérieurement.

Je me comportois pendant cette nuit de façon à donner de moi une idée fort avantageuse, et je dois avouer que je goûtai mille charmes dans ses embrassemens et dans sa conversation : elle avoit un air de vérité et de passion qui m'en auroit imposé si je n'avois pas été si exactement informé sur son compte : elle paroissoit m'adorer, me respecter même, ce qui étoit admirable vu le motif. (Toujours imité de Nasse et Zulica.)

Enfin nous prîmes des arrangemens pour nous voir tous les jours; elle ne me quitta qu'avec toutes les



L'AMOUR COURONNÉ DE ROSES
(D'après Fragonard)

apparences de la douleur d'une héroïne d'opéra ; elle me fit promettre cent fois de la revoir le soir, car il étoit cinq heures du matin, et je la quittai enchanté d'elle, ne croyant pas un mot de sa passion, mais très content de ses charmes et très déterminé à en faire le plus d'usage qu'il me seroit possible.

Je lui tins exactement parole, et elle eut l'art de me faire paroître sa jouissance toujours nouvelle et aussi piquante que la première fois.

Enfin je dois avouer que pendant tout le temps que dura notre commerce, si mon cœur ne fut pas affecté à un certain point, du moins je goûtai mille charmes par les agrémens infinis de son esprit, qui lui fournissoit à tous momens mille nouvelles ressources. Mais enfin j'étois son amant déclaré, j'en devois l'hommage au public ; il ne falloit pas espérer, en appartenant à une femme de ce genre, de pouvoir dérober une affaire et la cacher à tout le monde : j'avois mille regards arrêtés sur moi, j'étois félicité, commenté, brocardé, éclairci de mille scènes désagréables arrivées à mes prédécesseurs, et sollicité de me dérober à tous les ridicules que j'affectois de réunir sur moi. Mon âge, ma robe, la nécessité indispensable d'avoir quelqu'un et de se faire une réputation, ne me sauvoient d'aucune des mauvaises plaisanteries dont j'étois incessamment accueilli. Cependant je tenois bon, je bravois l'orage, les dits et les redits, les couplets, les avis charitables, et ma fermeté ne laissoit pas que d'exciter une certaine admiration parmi mes envieux, lorsqu'un coup imprévu,

quoiqu'il fût extrêmement simple, vint m'arrêter et mettre fin à la plus absurde, la plus incroyable et la plus ridicule passion que j'ai ressentie de ma vie.

Mes procédés soutenus avec la duchesse, m'avoient acquis auprès d'elle une considération qui m'avoit mené à une autorité assez décidée ; j'avois de doubles clefs de la petite maison, j'y commandois en maître, et il ne s'y passoit rien, au moins à ce que je croyois, dont je ne fusse participant : j'imaginois être informé de tous les voyages que la duchesse y faisoit ; cependant un véritable ami, qui s'étoit proposé de me guérir d'un entêtement si déplacé, m'assura si positivement du contraire et me pressa si fort de m'en éclaircir, que je commençai à concevoir quelques doutes sur certaines absences de la duchesse, sur certaines soirées dont j'ignorois la destination, ce qui n'étoit pas naturel à un homme en fonction ; enfin nous résolûmes de l'épier.

L'occasion ne tarda pas à s'en offrir : deux jours après je fus le soir, à mon heure accoutumée, chez la duchesse : on me dit qu'elle étoit au lit avec une migraine furieuse, qu'elle réposoit, qu'elle étoit désespérée d'être privée de me voir, qu'elle me prioit de passer le lendemain dans la matinée, parce qu'elle avoit bien des choses à me dire. Je sentis le croc-en-jambe, je jugeai la balle dans l'instant ; et sans perdre de temps, je fus chercher mon ami, qui, charmé de l'occasion qui se présentoit, ne se fit pas prier pour m'accompagner à la petite maison. Nous y arrivâmes sans bruit, et les clefs que je possédois servirent à

nous introduire sans le secours de personne. Nous parvînmes sans obstacle jusqu'à une antichambre qui touchoit à la pièce où on se tenoit ordinairement; nous nous approchâmes sans bruit de la porte, où nous ne tardâmes pas à entendre des soupirs, des mots entrecoupés et de certains termes qui désignoient assez la façon dont on tuoit le temps; j'entrai brusquement. Qu'on juge de notre surprise, de nos mouvemens et de nos attitudes: la duchesse étoit renversée, à demi nue, sur un lit de repos entre les bras d'un grand laquais que nous connoissions, mais dont nous n'aurions pas autrement soupçonné l'emploi; leurs actions et leur état étoient si peu équivoques, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en dédire. Mon premier mouvement fut, je l'avoue, tout ce que la colère peut inspirer de plus violent; et ce misérable, qui, pour le dire en passant, étoit un grand drôle d'une assez jolie figure, fut si épouvanté de ce qu'il s'imaginoit être prêt à fondre sur lui, que, sans songer à réparer son désordre, qui d'ailleurs ne pouvoit que lui faire honneur, il n'hésita point à sauter brusquement d'un balcon dans le jardin, d'où il lui fut aisé d'escalader dans la rue et de prendre la fuite. Dans mon premier accès de fureur, je donnai sur son arrière-garde, et je la régalai de quelques coups de canne; mais un moment après, songeant qu'une telle colère pouvoit me faire tort dans les esprits mal faits, je me laissai aller à un éclat de rire si peu ménagé, que ce fut pour elle le comble de l'insulte.

— Eh bien! monsieur, me dit-elle, à quoi aboutit

toute cette scène ? ne sauroit-on être la maîtresse chez soi ? Que signifie cette autorité ?... cela est fort singulier !...

Je vis bien que la pauvre femme s'embarrassoit malgré la supériorité de son effronterie ; aussi, pour abréger la conversation, mon ami et moi nous la rejetâmes sur le lit d'où elle s'étoit levée, et là, lui demandant toujours un million d'excuses d'être venus la déranger, nous la traitâmes un peu plus mal que la dernière des créatures, c'est-à-dire qu'elle nous servit à nous deux de jouet et de passe-temps, et que nous fîmes tout, à l'exception de ce qui seul auroit pu sans doute l'apaiser. Elle voulut prendre un air de dignité, menacer, employer des lieux communs : « une femme comme moi... qui tient à tout ce qu'il y a de mieux... » Nous ne lui répondîmes qu'en cassant par distraction quelques garnitures de cheminée, quelques glaces et autres colifichets semblables, et nous sortîmes en l'assurant, très respectueusement, de nos obéissances et du soin que nous prendrions que personne n'ignorât le motif et le mérite de ses retraites.

Cependant je n'étois pas aussi maître de mon dépit que j'avois réussi à me le persuader, et, les premiers jours qui suivirent cette découverte, mon occupation unique fut de démasquer cette méprisable femme dans tous les coins de Paris et de faire d'elle un portrait si hideux, que j'étois bien sûr que l'homme du monde le plus obéré et le plus en discrédit seroit tout à fait dégoûté d'en tâter. Je ne sais même quelles bornes j'au-

rois mises à mon ressentiment, lorsqu'une aventure imprévue vint anéantir tous mes projets de vengeance et m'ouvrir les yeux sur les ridicules dont je m'étois couvert, en courant après le titre imposant d'abbé à la mode.

Dès ce moment plus de ressentiment contre la duchesse, plus de désir de la remplacer par une autre du même genre.

Enfin me voici au point fatal de ma conversion, cher marquis ; il faut, au risque de vous ennuyer, prendre un ton plus sérieux et plus grave, pour entrer dans le détail d'une passion véritable, légitime, et qui, contre toutes sortes d'apparences, va faire dans peu tout le bonheur de ma vie.

Je fus un jour invité par mon oncle, que je n'avois point cessé de cultiver, à assister à une prise d'habit dans une abbaye dont l'abbesse étoit alliée à notre maison.

Je ne sais quel pressentiment me fit recevoir cette offre avec un tressaillement qui sembloit être l'avant-coureur de tous les événemens qui alloient en prendre leur source. J'acceptai, cependant, et je me rendis chez mon oncle à l'heure marquée.

Nous ne tardâmes point à prendre le chemin de l'abbaye, où nous trouvâmes compagnie nombreuse et en apparence fort disposée à la joie, par un effet de cette inconséquence humaine, qui fait une espèce de partie de plaisir du sacrifice d'une misérable victime, de la vue de quelqu'un qu'on enterre tout vif, en un mot, d'un

spectacle qui naturellement devoit communiquer les idées les plus tristes et les plus lugubres. Je regardois tous ces objets avec un air distrait et inattentif; mais ces mouvemens indifférens ne tardèrent pas à faire place à tout ce qui leur est le plus opposé, à la vue de la jeune personne pour qui étoit faite la cérémonie. Dieux! que d'attraits; quel assemblage de tout ce que la nature forma jamais de plus touchant et de plus rare! une taille divine, un port de reine, un tour de visage parfait, des yeux!... ah! des yeux d'une beauté... Enfin, cher marquis, je fus atterré, je demeurai immobile, extasié, perdu d'étonnement et d'amour; oui d'amour, quoi qu'en disent mes spirituels confrères, quoi qu'en disent tous les petits-maîtres, quoi que j'en eusse dit moi-même jusqu'à ce jour; il est des coups de sympathie, il est de ces rapports frappans de figures et d'organes qui excitent, et cela dans la minute, un renversement total dans la machine, qui ne tarde pas à se communiquer au cœur, et à changer la façon de penser du petit-maître le plus déterminé.

Cela est incroyable, incompréhensible même, si l'on veut, mais cela n'est pas moins vrai; j'en suis un terrible exemple, moi qui parle; jamais personne n'avoit poussé l'intrépidité plus loin en ce genre; je croyois fort peu à la probité des hommes, et point du tout à la vertu des femmes : de là la source de mon mépris et de mon peu de confiance et d'estime pour tous deux.

Quelque idée qu'on se forme du changement de ma façon de penser sur un aveu si formel et si peu dé-

guisé de mon intérieur, je me livre avec une profonde indifférence aux remarques et aux jugemens, et j'avoue, avec la même sincérité dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'éprouvai des mouvemens intérieurs, inconnus et indéfinissables pour moi jusqu'alors; je tombai bientôt dans la rêverie la plus profonde, et je n'en sortis qu'à la conclusion d'une cérémonie funeste qui me perça le cœur : à l'instant fatal où la malheureuse victime fut dépouillée de sa riche parure, pour être couverte d'un habillement sombre et lugubre, à l'instant où trois ou quatre vieilles harpies voilées lui déclarèrent qu'il falloit renoncer au monde et à ses pompes, en un mot, où elles prononcent tout ce misérable protocole de sottises par lequel la jeunesse inconsidérée s'engage sans connoissance à ce qu'il n'est pas dans l'esprit humain de tenir, je sortis comme du fond d'un tombeau; je la fixois depuis le commencement de la scène. Ciel ! que devins-je ! que ressentis-je ! lorsque je la vis trembler, pâlir et verser quelques larmes qu'elle faisoit mille efforts pour retenir ! Un frisson mortel courut dans mes veines ; mes genoux se dérobèrent sous moi ; enfin, sentant que je n'étois plus maître de mon trouble ni de mes larmes, je sortis sous le prétexte d'un saignement de nez, mais en effet suffoqué de douleur et de désespoir, et je me retirai dans un endroit écarté, pour donner un libre cours à des pleurs qui coulèrent en abondance.

Cependant la maudite cérémonie s'acheva, et ces détestables furies s'emparèrent de leur proie : mes larmes

m'avoient un peu soulagé, et je reparus devant la compagnie avec un air plus tranquille : il ne me fut pas difficile de donner une couleur spécieuse à mon absence, lorsqu'on n'avoit pas la moindre idée de ce qui l'avoit occasionnée. Nous revînmes à Paris, et j'affectois devant mon oncle un air gai et dissipé : je lui demandai, comme par manière de conversation, quelle étoit la demoiselle qui avoit pris le voile blanc ?

— C'est, me répondit mon oncle avec un air indigné, un des exemples les plus crians de l'injustice des parens et de leur prévention aveugle pour certains enfans ; la personne que vous venez de voir est mademoiselle de P..., fille de la marquise de ce nom et bien digne assurément d'un autre sort par les rares avantages de son esprit, de son cœur et de sa figure. Née de parens riches, avec tout ce qu'il falloit pour se faire adorer d'eux, elle a toujours été l'objet de leur haine et de leurs mauvais traitemens ; un penchant aveugle, une prévention outrée pour leur fille aînée, est en partie la cause de cette odieuse conduite. Celle-ci, jalouse de toutes les qualités qui brilloient en sa sœur, avoit pour elle les façons les plus dures et les plus méprisantes : autorisée par ses parens, elle l'a accablée de mauvais procédés, et elle a enfin obtenu, il y a environ un an, que sa cadette seroit confinée dans un couvent. La malheureuse Honorine s'est soumise à tout avec une douceur qui ne s'est jamais démentie ; elle a été mise à l'abbaye d'où nous venons et recommandée à madame de Va..., notre cousine, qui en est l'abbesse ; je ne sau-

rois vous rendre tous les éloges qu'on m'a faits dans la maison de sa vertu et de sa douceur.

Enfin il y a quelques mois que M. le président de S... a demandé sa sœur aînée pour son fils unique, qui sera puissamment riche; et les parens, par une politique et un usage aussi barbare que condamnable, pour rendre leur fille aînée un parti plus avantageux, ont fait entendre à l'infortunée Honorine, qu'il falloit qu'elle renonçât au monde pour toujours. Sa douceur, son obéissance ne se sont point démenties ; elle a consenti à tout et a soutenu cette terrible épreuve avec une fermeté qui a fait couler mes larmes et qui en a arraché à tous ceux qui assistoient à la cérémonie.

J'étois si éloigné de me refuser à un attendrissement si juste et si mérité, que mes pleurs n'avoient point cessé de couler depuis le commencement du récit de mon oncle : heureusement la nuit étoit tombée, et l'obscurité qui régnoit dans le carrosse, empêcha qu'il s'aperçût de ce que j'avois tant d'intérêt de cacher. Nous arrivâmes à Paris, et il me remit chez moi, où je n'eus rien de plus pressé que de me retirer dans mon appartement, pour me livrer au chagrin mortel qui me dévoroit. Que de réflexions amères ne fis-je pas, lorsque je fus rendu à moi-même ! que de regrets affreux ! que de projets détruits aussitôt que formés ! quel chaos d'idées désespérantes ! quel terrible avenir ! Car, enfin, qu'on donne le nom qu'on voudra à mes transports, j'aimois ; que dis-je ? j'étois forcené de passion, de rage et de désespoir, et je passai quelques jours

dans un état aussi terrible, sans qu'il me fût possible de prendre assez sur moi pour mettre plus d'ordre dans tout ce qui occupoit mon imagination.

J'appris cependant que le mariage de l'aînée devoit se conclure dès le lendemain : mon oncle qui, par notre visite à l'abbaye, avoit formé quelques liaisons avec la famille P..., fut prié de donner la bénédiction nuptiale aux futurs époux ; il ne pouvoit honnêtement refuser, et il m'envoya proposer de l'accompagner à cette cérémonie. Je m'excusai, sous le prétexte d'une indisposition, mais en effet outré de douleur et de rage contre cette cruelle famille. Les noces se firent avec beaucoup d'éclat, je ne pus éviter de me faire écrire à leur porte ; mais je me dispensai de les voir et je restai près de trois mois enseveli dans mon appartement, oubliant tout le genre humain et absolument indifférent sur tout ce qui se passoit autour de moi.

Je fus retiré de ma léthargie par une catastrophe terrible, qui me prouva que, à quoi que ce soit qu'on veuille attribuer un ordre supérieur d'événemens, toujours est-il certain que l'injustice et la perversité, portés à un certain degré, annoncent sûrement un châtiment prochain et un renversement inévitable. La nouvelle mariée, qui portoit le nom de présidente de S... au milieu du luxe, de la splendeur et des richesses, qui sembloient lui promettre la carrière la plus heureuse et la plus brillante, fit une chute, qui lui coûta la vie deux jours après. Son père et sa mère, accablés de ce funeste coup et en proie au plus terrible désespoir, la suivirent

à huit jours l'un de l'autre ; de sorte qu'en moins de quinze jours l'adorable Honorine se vit retirée du couvent, jouissant d'un bien immense et maîtresse de ses volontés sous la tutelle du comte de P..., frère de son père, qui l'avoit toujours aimée tendrement et qui, ennemi des violences qu'on avoit exercées jusqu'alors contre sa malheureuse nièce, se fit une loi de réparer tout ce qu'elle avoit essuyé, en lui préparant l'avenir le plus heureux.

Des changemens si subits, si inespérés, me firent sortir comme d'un profond sommeil, sans savoir précisément ce que je gagnois à tout cela. Un rayon d'espérance s'offrit à mon cœur ; je regardai même comme un heureux présage pour moi que le comte de P... avoit été toujours intime ami de notre maison. Enfin que vous dirai-je, cher marquis ? Je reparus, je me fis écrire chez l'oncle d'Honorine en visite de cérémonie ; je ne tardai pas à faire naître l'occasion d'y accompagner mon oncle qui les voyoit souvent. Je revis donc mademoiselle de P... Dieux ! quels transports n'éprouvois-je pas à une vue si chère ! J'étois tremblant et éperdu, mon embarras alloit jusqu'à m'ôter la liberté de m'exprimer, et elle dut comprendre fort peu de chose au compliment que je lui adressai : j'osai cependant la fixer, elle baissa les yeux et je crus m'apercevoir qu'elle rougissoit beaucoup ; elle parut fort embarrassée pendant tout le temps que dura ma visite, et il me fut aisé de remarquer que le même embarras subsistoit et augmentoit chaque fois que je la voyois. Pour moi, dans la liberté que me

procuroit un commerce qui dura quelques mois, je découvris tant de qualités adorables dans le cœur et dans l'esprit d'Honorine, que mon amour parvint à un excès capable de produire les plus grandes extrémités. Je sentois que je ne pouvois vivre sans la posséder. Je voyois des obstacles terribles, impossibles même à lever : je concevois qu'avec un bien si considérable et tant de vertus dignes de l'adoration de l'univers entier, il n'étoit pas possible que tous les partis les plus distingués ne s'offrissent à l'envi.

Ces idées accablantes produisirent en peu de temps un changement visible dans tout mon extérieur : je devins rêveur, sombre, au point d'en être méconnoissable. Le comte de P..., qui avoit pris une amitié extrême pour moi, m'avoit prié plusieurs fois instamment de lui ouvrir mon cœur, m'offrant tout ce qui dépendoit de lui, à l'exception de ce qui seul auroit pu me soulager. Honorine étoit quelquefois présente ; je ne répondois aux questions de l'oncle qu'en portant sur la nièce des regards où mon amour et mon désespoir n'étoient peints que trop visiblement ; il me sembloit qu'elle y étoit sensible, je voyois ses beaux yeux attendris et prêts à répandre des larmes ; deux ou trois fois même, au milieu de ces conversations, elle étoit sortie brusquement, elle étoit quelquefois une heure entière sans paroître, et quand elle rentroit, on voyoit, malgré elle, sur son visage, toutes les marques de la consternation et de l'abattement. Que n'aurois-je pas pu présumer de toutes ces choses ? mais j'aimois véritable-

ment, et par conséquent je n'avois ni vanité, ni confiance, et en supposant même que je lui eusse soupçonné une inclination secrète pour moi, comment, avec l'habit que je portois et les vues que ma famille avoit sur moi, aurois-je osé entreprendre d'attaquer et de séduire une fille plus respectable encore par ses vertus que par sa naissance ? Je n'avois pas le cœur assez corrompu pour ne pas sentir l'horreur et la bassesse d'un pareil procédé. Le désespoir étoit donc le seul sentiment auquel je pouvois me livrer, et je ne sais à quelle affreuse extrémité l'excès d'une passion malheureuse et sans espoir auroit pu me porter, lorsque j'appris que mon frère aîné, à qui la cour avoit accordé une compagnie de cavalerie dans le régiment de..., avoit été tué à l'affaire de Lawfelt.

Un excès d'honneur et de bravoure avoit causé sa perte ; il venoit d'obtenir l'agrément du régiment de..., il avoit reçu sa commission la veille de l'affaire et sa délicatesse ne lui avoit pas permis de quitter dans un moment si critique. Les avantages infinis qui me revenoient de cette perte, ne furent pas capables de m'en consoler : je perdois en lui le frère le plus tendre, l'ami le plus parfait. Il fut regretté généralement comme un excellent sujet et qui auroit fait un jour un grand officier.

On sent bien que cette mort fit changer ma situation : le petit collet fut réformé, et je devins l'unique héritier de ma maison. On me parla même bientôt de mariage, je ne demandois pas mieux ; je saisis cette occasion

pour instruire mon oncle de mon secret. Il me loua beaucoup de mon choix et se chargea de pressentir le comte de P..., dont il étoit l'ami intime. Sa proposition fut reçue avec joie, et peu de jours après je fus présenté à mademoiselle de P... comme quelqu'un qui devoit être son époux. Elle me reçut en rougissant, mais je ne vis dans ses yeux ni colère, ni indifférence. J'eus aisément l'occasion de l'entretenir sans témoins, et ce fut alors que cette vertueuse fille, se croyant assez autorisée par l'aveu du comte, me confessa ingénument que son inclination avoit suivi de près ce qu'elle avoit remarqué de la mienne, et que le peu d'apparence qu'elle avoit vu au succès de ses vœux, lui avoit coûté autant de larmes qu'à moi. Dieux, quel plaisir ! quelle volupté je goûtai dans un aveu si charmant ! Les gens qui ont véritablement aimé, peuvent seuls se le représenter.

Je n'ai pas perdu un moment pour engager mon oncle à conclure : il est le maître absolu dans ma famille ; ses volontés sont des lois ; aussi bientôt toutes les démarches convenables ont été faites, les deux maisons voyoient cette alliance avec une joie infinie. Enfin nous devons être unis dans quelques jours, et nous n'attendons plus que l'arrangement de quelques petits intérêts de famille et le retour d'Honorine, partie pour la campagne avec son oncle, afin de voir quelques parens qui y font leur séjour. Le but de ce voyage étoit de hâter notre union et d'accélérer l'instant le plus fortuné de notre vie.

Voilà, cher marquis, ce que vous m'avez demandé

avec empressement, ce que je vous ai promis avec plaisir et ce que j'ai eu tant de peine à vous tenir, et cela parce que je n'imaginois pas pouvoir en venir à bout. Cela est croqué, point châtié, passé au gros sas, enfin, de page en page, sans savoir comment j'ai vu le bout ; et pourvu que je vous aie amusé et satisfait, je m'en félicite beaucoup. Il n'y manque qu'une chose, qui est le plaisir de revoir sain et sauf et d'embrasser le meilleur et le plus tendre de tous mes amis.



L'AMOUREUSE SURPRISE
(D'après Fragonard.)

VIII

CORRESPONDANCE D'EULALIE
OU
TABLEAU DU LIBERTINAGE
DE PARIS

Notice sur la « Correspondance d'Eulalie ».

Publiés en 1785, à Londres, les deux volumes de la *Correspondance d'Eulalie* font suite aux *Lettres de Julie à Eulalie* parues l'année précédente. De ce pamphlet précieux et rare dont il n'existe qu'une réimpression moderne, nous donnons ici les fragments les plus suggestifs, ceux qui permettent le mieux de juger l'art et le but de son auteur et qui fournissent des indications utiles sur la galanterie parisienne dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Détails de mœurs, psychologie de l'amour, aberrations sexuelles, les curieux y trouveront ce qui caractérise habituellement ce genre d'ouvrages, et qui fait de leur étude une indispensable contribution à l'histoire. Nous le disions déjà dans l'introduction de ce volume. Maintenant qu'il est achevé, que le lecteur, grâce aux pamphlets publiés ici, a pénétré plus avant dans les arcanes libertines du siècle qui produisit la Révolution, nous le laissons juge du problème. Mieux que de lourds traités et de gros ouvrages, ces courtes pages lui auront donné d'idée la plus précise et aussi la plus exacte des mœurs intimes de ce passé, qui est en même temps un passé bien français. Le moraliste pourra y trouver à redire, mais l'artiste ne saurait nier la gracieuseté et l'esprit qui ont présidé à leur exécution, l'historien ne saurait nier l'intérêt documentaire qui s'attache à ces pages, et le simple curieux pourra, mieux que les spécialistes, goûter toutes ces joies réunies et les apprécier.

I

Lettre de Mlle Rosalie.

Paris, ce 20 mai 1792.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, ma chère amie, c'est que j'ai été très malade. Je ne suis pas encore bien remise. Ce vilain Américain m'a donné une cruelle maladie. Prends garde à eux, je t'en avertis. Algisoni (1), prétend que dans peu je serai totalement rétablie ; je le désire, mais je n'ose m'en flatter ; ma figure est bien changée, moi qui n'avais jamais employé l'art pour relever l'éclat de mes charmes ; je vois qu'il faudra le faire ; cela me fait tant de peine que, quoique j'aie beaucoup gagné avec l'Américain, je voudrais ne l'avoir jamais connu.

Je te souhaite beaucoup de bonheur à Bordeaux, tâche d'avoir un armateur pour entreteneur ; ces gens-là gagnent prodigieusement, l'argent ne leur coûte

(1) Cet Algisoni est un de ces empiriques qui, à la faveur de différents spécifiques, approuvés de la Faculté de médecine, tuent plus de monde à Paris qu'ils n'en guérissent. Il entreprend surtout les maladies vénériennes et ne manque jamais de rejeter les accidents qui peuvent résulter de l'usage de ses drogues sur le mauvais régime ou l'incontinence du malade.

guère, c'est comme à un joueur dont la fortune rit. On dit que maintenant les demoiselles ne sont plus si soutenues que du temps du maréchal de Richelieu, c'est un homme qui a bien aimé les femmes et qui en a aussi été bien aimé. Il peut dire aux lauriers de Mars avoir joint les myrtes de l'amour. Je désire, ma bonne amie, que ta santé soit meilleure que la mienne.

II

Lettre de Mlle Victorine.

Paris, ce 22 mai 1782.

Depuis le 18, ma bonne amie, le comte et la comtesse du Nord sont là ; ils ont été le 20 à la cour, que ce serait une bonne aubaine si on pouvait avoir une passade avec lui ! Mais il n'y a rien à faire, il est trop amoureux de sa femme, qui est bien jolie. J'ai prié N... et S..., deux intrigants de première espèce, de tâcher de me faire avoir quelques-uns des seigneurs de sa suite.

On est furieux contre le comte de Grasse ; voici une chanson qu'on vient de faire contre lui.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Notre amiral s'est rendu
De la meilleure grâce,
C'est gagné plus que perdu
Français, de quoi te plains-tu ?
De grâce, de grâce, de grâce

Pour qu'en de nouveaux combats,
Notre honte s'efface,
Anglais, armez vos bras,
Nous ne demandons pas de grâce,
De grâce, de grâce, de grâce.

Le Français, mieux soutenu,
Saura vous faire face,
Il ne se croit pas vaincu,
Vous avez tout obtenu
Par grâce, par grâce, par grâce.

En France, sans agrément
Il n'est rien qu'on ne fasse,
Mais, tout bon Français consent,
A se battre en ce moment,
Sans grâce, sans grâce, sans grâce.

Que le courage estimé,
Soit remis à sa place
Et ce pays préservé
De tout général nommé,
De grâce, de grâce, de grâce.

Prenez nos vaisseaux de rang,
Anglais, on vous le passe,
Mais, pour notre équivalent,
Gardez notre commandant,
De grâce, de grâce, de grâce.

Qu'on embaume à son trépas,
Son cœur dans une châsse,
Et que l'on écrive au bas,
Pommade molle au Cédras,
De grâce, de grâce, de grâce.

Adieu, ma bonne amie, au plaisir d'avoir de tes

nouvelles, surtout si tu me mandes que tu es heureuse.

III

Lettre de Mlle Felmé.

Paris, ce 25 mai 1792.

Hier, mon cœur, j'ai fait un souper avec ton petit espiègle (1) ; il m'a demandé de tes nouvelles, il était fort inquiet de ton départ, je lui ai donné ton adresse, il doit t'écrire sous peu, c'est toujours le même. Jamais il ne fera rien et finira misérablement. Il vient de refuser un excellent entreteneur, il veut être libre comme l'air.

Tu es sûrement mieux à Bordeaux qu'ici, où il n'y a pas de l'eau à boire. Depuis que je t'ai écrit, j'ai été peu occupée; ce soir je fais un souper avec un Russe de la suite du comte du Nord. Aussi, je vais finir ma lettre, pour faire une ample toilette, afin de tâcher d'en faire la conquête pour le peu de temps qu'il a à passer ici. Porte-toi bien mon cœur.

IV

Lettre de Mlle Julie.

Ce samedi 25 mai 1782.

Il est arrivé chez la Lebrun une bonne aventure.

(1) Surnom qu'Eulalie avait donné à Mlle Rosimont, qui est une folle et une grande libertine.

Un monsieur très brillant et en équipage y vient, il demande une grande femme blonde. Aussitôt, on envoie chercher la Renesson. Elle se rend en toute diligence, mais juge qu'elle dut être sa surprise quand elle reconnut son entreteneur avec qui elle vivait depuis un mois! Elle ne se déconcerta cependant pas pour cela, car prenant sur-le-champ un ton de jalousie, elle l'accabla de reproches et lui dit qu'ayant soupçonné ses infidélités, elle l'avait fait suivre ; qu'instruite par ses émissaires de l'endroit où il était, elle s'était empressée de venir l'y surprendre. Après s'être exhalée en longues plaintes de ce qu'elle avait pris de l'attachement pour un homme qui ne le méritait pas, elle sortit en lui défendant de remettre le pied chez elle. Il lui a répondu qu'il suivrait ses ordres.

La Lebrun a été désolée de cette aventure, et pour éviter pareille chose à l'avenir, elle va percer une lucarne, de manière que les demoiselles pourront voir les personnes qu'on leur destine sans être vues. Ton amie.

V

Lettre de Mlle Rosimont.

Paris, ce 30 mai 1782.

Comment, ma chère amie, tu es partie sans en rien dire à ton petit espiègle! Tu m'as causé beaucoup d'inquiétude, et j'en aurais encore, si Felmé, avec qui j'ai soupé, ne m'avait donné de tes nouvelles. Crois-tu

qu'à cause que je ne pense qu'au temps présent et suis une sans-souci, je ne sois pas capable d'amitié? Ah! connaît mieux mon cœur, il est sensible ; si la tête et le cul sont débauchés.

La faute en est aux dieux qui me firent si folle (1).

Je ne te pardonnerai, ma chère amie, qui si tu me donnes souvent de tes nouvelles ; pour moi je ne t'écrirai que quand j'aurai de bonnes aventures à te mander. Une autre fois, rend plus de justice à ton petit espiègle qui t'est attaché pour la vie.

VI

Lettre de Mlle Julie.

Ce jeudi, 30 mai 1782.

A peine la lettre que je t'ai écrite hier était-elle partie pour la poste que Rosette est venue me voir et me conter sa malheureuse aventure avec le chevalier de P... qui l'entretient depuis un mois; il lui a donné une galanterie (2). Amour! ô toi dont les plaisirs devraient faire partie du vrai bonheur en ce monde, comment n'as-tu pu garantir les plus zélés observateurs de ton culte d'un poison qu'ils ne puisent qu'au pied de tes

(1) Epigraphe de *Félicia* ou *Mes fredaines* de A. de Nerciat.

(2) Nom que l'on donne aux maladies causées par l'amoureuse jouissance. Il est étonnant que l'on se serve de ce mot, car rien n'est assurément moins galant que ces sortes de maladies.

autels ? Ce qu'il y a de plus malheureux pour la pauvre Rosette, c'est que le chevalier ne veut pas convenir de ses torts et qu'il prétend que c'est elle qui l'a trompé. En conséquence, il l'a quittée en lui donnant dix louis pour se faire guérir. Elle me charge de te demander si tu crois qu'elle puisse faire quelque chose à Bordeaux. Si tu lui conseilles d'y venir, dès qu'elle sera guérie, elle vendra ses meubles et ira t'y rejoindre. Réponds-moi le plus tôt possible. Ton amie.

P.S. — J'oubliais de te mander que j'ai pris ton ancienne femme de chambre qui n'était pas encore placée. Elle paraît charmée d'être à mon service, j'espère que j'en serai contente.

VII

Lettre de Mlle Felmé.

Paris, ce 4 juin 1792.

Le marquis de S.., mon cœur, vient de faire une charmante *rouerie*. Tu sauras qu'il y a à l'Opéra une nouvelle figurante, nommée Joséphine, c'est vraiment un *morceau de roi*. Elle est avec une tante qui a annoncé qu'on n'aurait les prémices de sa nièce qu'en lui faisant un contrat de douze cents livres de rente viagère, reversible sur Joséphine. Le marquis s'est mis en tête de l'avoir sans cela. Pour y parvenir, il engage de ses amis à faire le notaire et le clerc ; ensuite, il se rend chez Joséphine et joue le passionné ; la tante lui

dit la condition, il se récrie sur la somme, propose la moitié ; cela est inutile, on ne veut rien rabattre ; enfin il se rend et demande à la tante quand on pourra passer l'acte afin d'en prévenir son notaire. « Mais, aujourd'hui, reprit-elle, il n'y a pas d'opéra, mandez-lui de venir ici à cinq heures, et vous, faites-nous l'amitié de dîner ici. » Le marquis demande du papier et écrit aussitôt au prétendu notaire. En attendant l'heure de passer le contrat, le marquis voulut s'émanciper, mais la tante s'y opposa en disant : « Rien jusqu'à ce que l'acte soit signé ; après, tout ce qu'il vous plaira ; je me retirerai et laisserai le champ libre. »

A cinq heures et demie arrive le notaire avec son clerc, il commence par s'excuser de ce qu'il n'a pas été exact à l'heure, mais qu'il a été retenu par une assemblée de créanciers ; ensuite il vante beaucoup les charmes de Joséphine, puis il demande à la tante et à la nièce leurs noms et qualités, dicte le contrat au clerc et après il le fait signer aux parties et se retire. Alors le marquis devient heureux, il passe la soirée et la nuit dans les bras de Joséphine ; le lendemain matin, il la quitte à dix heures, la tante et la nièce vont à une répétition d'opéra ; elles n'ont rien de plus pressé que de vouloir raconter leur aventure ; mais quelle est leur surprise lorsqu'elles voient que tout le monde la sait, et qu'on a des doubles du contrat auquel on a ajouté des plaisanteries. Elles reconnurent, mais trop tard, qu'elles avaient été jouées. La tante est furieuse et arracherait volontiers les yeux au marquis ; pour Joséphine, elle ne fait qu'en rire, et quand on lui en parle, elle dit : *Si je n'ai pas eu du profit, j'ai eu bien du plaisir*. On a donné à

la tante le surnom de *Madame à la rente*. Si l'on veut te faire des contrats que ceci te serve de leçon. Ton amie.

P.S. — J'oubliais de te mander que ma femme de chambre me quitte pour se marier ; j'en suis bien fâchée, elle est bien fidèle et n'augmente point les mémoires ; j'aurai beaucoup de peine à trouver sa pareille.

VIII

Lettre de Mlle Julie.

Ce mercredi, 5 juin 1782.

J'ai fait ces jours derniers une partie au Bois de Boulogne, où la Duverger était. J'ai bien juré, ma chère amie, que je n'irais plus nulle part où elle sera. Elle s'est grisée et a fait mille horreurs. Comme son grand plaisir est de battre, elle a voulu battre ceux qui étaient avec nous. Ils en ont ri d'abord; mais voyant qu'elle frappait trop fort, ils l'ont priée de cesser, en lui disant que si elle ne finissait pas, ils lui donneraient le fouet. Bien loin de les écouter, elle a recommencé de plus belle. Alors ces messieurs, lui tenant parole, la fouettèrent d'importance. Elle nous appelait à son secours, mais nous nous sommes gardés d'y courir, car le même sort était réservé à celle de nous qui aurait tenté de la défendre. Tandis qu'on la claquait, elle faisait des jurements affreux, nous appelait des bougresses, et nous accablait de mille autres

sottises. Enfin ces messieurs l'ayant laissée, elle s'est emparé des assiettes et de tout ce qu'elle trouvait sous sa main, qu'elle faisait voler par la chambre ; en un mot, c'était une furie déchaînée.

On s'est enfin jeté sur elle pour l'arrêter. Nous profitâmes de ce moment, le monsieur avec lequel j'étais venu et moi, pour nous esquiver dans le bois. Nous l'y avons vu venir quelques moments après tout échevelée, sa polonaise en lambeaux, elle avait l'air d'une vraie bacchante. Nous nous sommes cachés, de crainte qu'elle ne nous voie. Tu m'avais souvent parlé de cette Duverger comme d'une dévergondée, j'avais peine à croire qu'elle le fût autant. Rosette attend avec impatience ta réponse à son sujet ; elle s'est remise entre les mains d'Algisoni.

Ton amie pour la vie.

IX

Lettre de Mlle Rosalie.

Paris, ce 7 juin 1782.

Algisoni avait raison, ma chère amie, je suis totalement guérie ; mais mes charmes n'ont plus leur fraîcheur. J'ai besoin tous les jours d'une demi-heure de toilette secrète ; je penserai longtemps à l'Américain.

J'ai fait connaissance d'un jeune homme de province qui est fou de moi. Il sera ruiné avant peu. Il ne cesse

de me faire des *affaires* (1), aussi, m'apporte-t-il journellement des montres, des pendules, des étoffes de toutes espèces, etc., tant pis pour lui ; quand il n'aura plus rien, je le quitterai : c'est l'usage.

Voici un bon mot d'un Allemand, qu'on a mis en vers :

Un Allemand, musicien vanté,
Dans un concert faisait crier merveille ;
Chaque auditeur, de plaisir transporté,
Incessammment, lui disait à l'oreille :
« Divin ! divin ! ah ! c'est vraiment divin ! »
Plus altéré que sensible au refrain,
« Divin ! dit-il, où donc est la bouteille ? »

Cela me rappelle une histoire qu'on m'a raconté d'un Anglais qui ne savait encore que très peu de français ; il entendait dire que les jeunes gens de Paris avaient une vie fort courte. « Oui, dit-il, cela être très vrai, les jeunes gens de Paris, avoir le vit fort court. Jamais, je ne t'en souhaite, ma chère amie, que de longs et gros.

X

Chanson sur Mlle Raucourt.

Air : *Mon père était pot, etc.*

Au théâtre, on vient d'annoncer
Une pièce nouvelle

(1) C'est acheter à crédit des marchandises que l'on revend au comptant à plus de moitié perte.

Qui doit peu nous intéresser,
C'est d'un auteur femelle :
C'est un histrion,
Las du cotillon,
Qui prend un nouvel être ;
Son cœur est usé.
Son goût est blasé.
Son esprit vient de naître,
Il est connu par ses exploits
Plus que par ses ouvrages ;
Jamais le travail de ses doigts,
N'eut droit à nos suffrages.
Mais ce nouveau-né,
D'un talent borné,
Surprendra s'il ne touche ;
Car l'auteur Raucours,
Travaille toujours,
Mais jamais il n'accouche.

XI

Lettre de Mlle Julie.

Ce vendredi, 21 juin 1782.

Les exploits continus de M. de la Fayette font ici le sujet de toutes les conversations. Parmi les différents morceaux de poésie qui circulent à sa louange, on remarque celui-ci, dont un jeune abbé m'a donné la copie :

Le vertueux vainqueur d'Annibal et Carthage
Autrefois mérita le surnom d'Africain ;
Le brave Lafayette, aussi grand, aussi sage,

Du peuple ami reçoit celui d'Américain,
Fournit, jeune héros, Scipion à ton âge,
Vainquit jusqu'à l'envie ; elle se tait pour toi.
De nos fiers ennemis, tu mérites l'hommage,
Le respsct des Français et l'amour de ton roi.

Je voudrais, chère Eulalie, qu'il fît de si belles actions, qu'il battît tant les Anglais, que ces derniers fussent enfin contraints de demander la paix ; car la guerre nous ruine entièrement.

Il fait ici des chaleurs excessives. Je regrette bien qu'il ne soit plus possible de passer une partie de la nuit au Palais-Royal. Tu sais qu'avant que la grande et belle allée de ce palais fût abattue, on s'y promenait l'été jusqu'à deux heures du matin. Il s'y donnait même quelquefois des concerts. Nous pouvions y aller chercher fortune et, à la faveur des ténèbres, rendre de petits services aux vieux paillards honteux. Le duc de Chartres vient de nous enlever cette ressource, et au public cet agrément. Le tout, dit-on, par avarice? A-t-il donc tant besoin d'argent? N'en a-t-il pas assez? Mais il semble que plus on en a, plus on en veut avoir.

Les demoiselles qui ont été l'année dernière à Spa s'en sont si mal trouvées que pas une n'y va cette année, tant on y est dégoûté. Les joueurs qui y sont ne s'occupent que des cartes, les malades ne pensent qu'à leur santé ; de plus, les femmes honnêtes, qui souvent dérogent à leur qualité, y abondent et s'emparent du peu d'étrangers qui veulent s'adonner à l'amour. Adieu, chère amie ; il y a longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles.

XII

Lettre de Mlle Julie.

Ce samedi, 22 juin 1782.

Ah! ma chère amie, que je suis à plaindre ? D..., mon amoureux, a eu une lettre d'exil de la police, à cause qu'il s'était avisé de filouter un jeune provincial ; le coquin, avant de partir, m'a pris une montre et quelques autres bijoux, et allé les mettre en gage au mont de piété. Par bonheur, il m'a laissé les reconnaissances en même temps, il y avait joint une lettre pour excuser son vol en me disant qu'il n'avait pas le sou pour faire son voyage, et m'assurant qu'il m'enverrait une lettre de change dès qu'il serait arrivé chez lui. Juge si je dois le croire : c'est un Gascon, comme tu sais. Ah ! je jure bien de n'avoir plus d'amoureux. Il m'a fait bien du tort. Que je te serve d'exemple, chère amie, et que mon malheur t'instruise. Adieu ! Je suis au désespoir.

XIII

Lettre de Mlle Julie.

Ce lundi, 1er juillet 1782.

Mon silence depuis quelques jours vient de ce que je suis fort occupée avec un jeune homme qui débute dans le monde et que j'ai attiré dans mes filets. Non seule-

ment il m'a retiré mes bijoux, mais encore je lui ai accroché quinze louis, en faisant venir, à l'heure qu'il était chez moi, un ami de mon laquais, comme un huissier, qui avait un billet de moi et pour lequel il venait saisir mes meubles, à défaut de payement. Il m'en a coûté un louis pour cela et quelques larmes, car j'en ai versé en feignant le désespoir, lorsque le prétendu huissier a voulu saisir. D'abord j'ai dit que j'allais envoyer en gage mes effets pour payer, que je ne voulais pas qu'il se gênât pour moi. Plus je faisais de difficulté de recevoir les quinze louis, plus il me pressait. Alors, voyant que je refusais toujours, il s'adressa à l'huissier, lui donna l'argent et déchira le billet. Il m'a aussi donné plusieurs robes et quantité de chiffons (1) ; je n'ai pas besoin de lui demander mais seulement de désirer. Je ne sais pas encore son nom. C'est un jeune homme de qualité, à ce que je crois ; il vient toujours *incognito*. Mais qu'il continue ainsi tant qu'il voudra ; pourvu qu'il finance, c'est le point capital. Il est assez vigoureux ; il m'a assuré que je suis la première femme galante qu'il voit ; il dit c'est une femme de chambre de sa mère (qui est sortie de la maison), qui a eu son pucelage, il y a trois mois. Adieu, mon cœur, porte-toi bien.

(1) On appelle ainsi les bonnets, les rubans, et tout ce qui vient de chez des marchandes de modes.

XIV

Lettre de Mlle Julie.

Ce dimanche, 7 juillet 1782.

J'ai été samedi à Saint-Denis avec mon petit jeune homme ; nous avons dîné au Pavillon royal (1), où nous nous sommes fort amusés. De là, nous avons été au Bois de Boulogne. Nous en revenions très satisfaits l'un de l'autre, lorsque notre voiture a cassé aux Champs-Élysées (2). Il n'y a, heureusement, eu personne de blessé ; mais, hélas ! juge du guignon : dans le moment où l'on était empressé pour nous tirer de la voiture, la mère de mon jeune homme a passé près de nous dans un superbe carrosse, avec trois laquais derrière. Il peut avoir été aperçu des gens de sa mère ; il craint qu'on n'en parle à l'hôtel et que cela ne lui fasse quelques histoires. Je l'ai rassuré autant que j'ai pu, en lui conseillant de nier le fait. Il est très embarrassé, et moi fort inquiète ; car je serais fâchée de le perdre, ses manières honnêtes m'attachent à lui. On a bien raison de dire que la vie est pleine de soucis.

On fait ici beaucoup de changements à la redoute chinoise (3), qu'on se propose de rendre plus agréable que

(1) Auberge où l'on fait de très bonne chère. Il se passe peu de jours qu'il ne s'y fasse des parties.

(2) Promenade de Paris, au bout des Tuileries. Quand les arbres nouvellement plantés seront grands, ce sera la plus belle qu'on uisse voir.

3) La Redoute chinoise est une espèce de Waux-hall qui est

l'année passée. Il me tarde bien que la foire de Saint-Laurent arrive.

J'ai changé de femme de chambre et de laquais ; ils s'étaient amourachés l'un de l'autre, et afin de salir moins de draps, ils couchaient ensemble. Je le leur aurais volontiers passé, s'ils ne se fussent entendus pour me voler en grossissant mes mémoires et en faisant de doubles emplois. Je n'aurai pas cru cela de Victoire si on me l'avait dit, il a fallu que je le voie pour m'en convaincre. On est souvent bien aveugle sur le compte de certaines personnes quand on en est coiffé. Adieu, ma chère amie.

XV

Lettre de St-Jean (1).

Ce 14 juillet 1782.

Mademoiselle,

Vous m'avez promis à votre départ, que si vous aviez besoin d'un domestique, vous m'écririez pour me rendre à Bordeaux. Cependant, mademoiselle, vous ne m'avez pas encore fait l'honneur de m'écrire. Je me flatte cependant que vous me tiendrez votre promesse,

ouvert tout le temps de la foire de Saint-Laurent. On y danse, on s'y balance, on y joue à la bague, au palet et à différents autres jeux. Il y a un café qui représente une grotte. On y trouve un restaurateur, chez lequel on peut avoir de petites chambres particulières de deux, quatre et six personnes, à volonté. Il y a aussi deux marchandes de modes.

(1) Domestique de Mlle Eulalie.

connaissant mon attachement pour vos intérêts, et sachant que personne n'a plus de talent que moi pour tromper un entreteneur : mentant au mieux, ayant un front qui ne rougit jamais.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XVI

Lettre de l'abbé Chatar.

Ce 19 juillet 1782.

Je vous prie, ma chère Eulalie, de me mander si Rose, qui est partie de Paris, est à Bordeaux. Il y a un Russe qui m'a écrit pour la lui envoyer. Si vous découvrez où elle est, donnez m'en avis, il y aura vingt-cinq louis pour vos peines. Je finis, ma chère Eulalie, en vous assurant que je vous suis toujours attaché et très fâché que vous ne puissiez plus faire de parties chez moi. Tâchez, je vous supplie, de me donner des nouvelles de Rose. Votre ami.

XVII

Lettre de Mlle Rosalie.

le 3 août 1782.

Comme j'étais à ma toilette, voici, ma bonne amie, le billet qu'on m'a apporté de la part de mon jeune homme.

« De l'Hôtel de la Force (1).

« Il y a une heure que j'ai été arrêté pour une lettre de change de douze cents livres. Je vous prie, ma chère amie, de me les envoyer tout de suite. Je volerai dans vos bras vous en témoigner ma reconnaissance. Je ne serai pas longtemps à m'acquitter envers vous, l'Echopier[1], doit me faire mes affaires de huit mille livres. Quoique ce soit un grand coquin, je retirerai plus qu'il me faut pour vous payer ».

Je répondis aussitôt : « Je serais charmé, monsieur, de pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, mais cela m'est impossible. Si je n'avais une antipathie insurmontable pour tout ce qui s'appelle prison, j'irais vous consoler et vous engager à supporter votre malheur avec fermeté ; personne ne vous étant plus plus attaché que moi. »

(1) Prisons où on met les gens pour dettes et ceux arrêtés par ordre de police.

(2) Horloger, rue des Petits-Champs.

Je me flatte que maintenant nous voilà brouillés. J'en serais charmée. Depuis quelque temps les cadeaux n'allaient plus leur train. Il est à sec, quant au plaisir, il m'en donnait peu n'étant nullement vigoureux. Ainsi maintenant, cela ne serait *ni plaisir*, *ni profit*. Bon à mettre au rebut. Au moins passe quand on a l'un des deux. Heureux lorsque les deux se trouvent ensemble; mais, maintenant, c'est bien rare. Pense à plumer ton conseiller.

XVIII

Lettre de Mlle Julie.

Ce dimanche, 4 août 1782.

Ma chère amie, je ne reverrai plus mon jeune homme : voici la lettre que j'ai reçue de lui :

« Ma bonne amie, mon cœur, ma bien-aimée, je ne sais quel nom vous donner pour exprimer mon amour; je ne vous reverrai de longtemps. Jugez de la peine que cela me cause. Le lendemain de notre arrivée à la campagne, ma mère me fit appeler le matin. Je me rendis dans sa chambre. Ayant aussitôt fait retirer ses femmes, elle me parla ainsi :

« Monsieur, je sais la vie que vous meniez à Paris. « Quoi! si jeune, donner dans le libertinage! Est-ce là « le fruit de la bonne éducation que vous avez reçue? « Comme je ne veux pas que vous vous perdiez, j'ai

« résolu de vous faire voyager. M. de X... a la bonté « de vouloir bien vous accompagner, tenez-vous prêt à « partir dans trois jours ». Ensuite, changeant de conversation, elle sonna ses femmes. Ce discours m'a consterné. Je m'em presse de vous écrire, afin que vous ne soyiez pas inquiète de ne pas me revoir. Conservez l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et croyez que, dès que je serai de retour, je revolerai dans les bras de la belle Julie que j'aimerai toujours et dont l'image sera sans cesse présente à mon esprit. Acceptez le billet de la Caisse d'escompte que je joins ici comme une faible marque de mon amitié, votre amant pour la vie (1). »

Ce contre-temps est affreux pour moi ; je lui étais réellement attachée et mes affaires allaient à merveille. Ne pourrais-je donc jamais être heureuse et ne verrai-je jamais que l'ombre de la fidélité ? Ah ! ma chère Eulalie, que de travers dans la vie et qu'elle est semée d'épines. Je t'embrasse.

XIX

Lettre de Mlle Julie.

Ce samedi, 17 août 1782.

J'ai été ma chère amie, à l'ouverture de la Redoute chinoise. On l'a réellement embellie. Le comte de ... m'a remarquée et me trouve fort de son goût. On dit

(1) Ce sont des billets payables au porteur et qu'on peut touche tous les jours, excepté les fêtes et dimanches.

qu'il est brouillé avec sa maîtresse. S'il voulait me prendre, cela ferait une bonne affaire pour moi. On le dit peu exigeant et facile à tromper, ce sont deux grandes qualités et rares à rencontrer dans la même personne. Au reste, il y avait beaucoup de femmes et peu d'hommes à la Redoute, et une quantité considérable de bourgeois et de bourgeoises. Morel et Henriette y étaient aussi ; comment se sont-elles raccommodées, après la scène qu'elles ont eu ensemble ? Sainte-Lucie était la plus brillante ; un jeune provincial la suivait et ne la quittait pas d'un pas. Il y a eu une contre-danse par Laurette, Flore, Rose et Violette. Peixoto y était, apparemment, pour chercher de l'un et de l'autre sexe. L'abbé Chatar et ses associés y faisaient triste figure ; il n'y a pas de l'eau à boire pour eux depuis la guerre. La Grasset y étalait ses gros appas usés ; elle avait avec elle une jeune fille qui n'était pas mal. C'est gauche de s'accoupler avec de si jolies femmes, ayant des prétentions. J'allais sortir, ma chère, quand notre amphibie de chez Nicolet, m'ayant reconnu, m'a accosté en voulant me quereller ; mais j'ai fait l'étonnée, et j'ai si bien joué mon rôle qu'il a réellement cru s'être trompé et m'a fait des excuses. Je regrette bien que tu ne sois pas ici pour m'accompagner ; j'avais avec moi Renesson, ce grand squelette ; sans vanité, je n'ai pas peur qu'elle m'enlève personne. Adieu, mon cœur.

FIN

TABLE
DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

VI

VII

VIII

5648. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.



